

DELLY

# Sainte-Nitouche



BeQ

**Delly**

**Sainte-Nitouche**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*

Volume 278 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Sainte-Nitouche**

# I

## *La famille Arzen*

Losbéleuc est une petite ville bretonne joliment située au bord d'une rivière très claire et entourée de bois jusqu'ici épargnés par la cognée dévastatrice qui dénude impitoyablement tant de nos plus belles contrées. C'est aussi une très vieille ville, extrêmement fière de son ancien quartier, où les rues étroites n'ont pas un pavé égal à l'autre, où les maisons, datant du règne de la duchesse Anne, offrent au touriste archéologue, ou simplement curieux du passé, ample matière à étude et à observations.

L'église, très sombre, est un curieux spécimen d'architecture du temps, le pont qui enjambe la rivière en est un autre. Ici, c'est une tourelle travaillée comme une dentelle de pierre ; là, une fenêtre à meneaux qui fait tressaillir d'admiration

les connaisseurs ; plus loin, une vénérable fontaine qui porte les armes de Bretagne.

Il n'est pas jusqu'à l'herbe poussant entre les pavés, jusqu'à la moisissure verdâtre couvrant certains des vieux logis, jusqu'aux délicieux jardins livrés à eux-mêmes et dévalant, en luxuriantes vagues de verdure échevelée, vers la paisible rivière, qui n'ajoutent à l'ancien quartier une note de pittoresque et d'archaïque poésie.

Losbéléuc a aussi un quartier neuf, près de la gare – une jolie gare blanche qui voit descendre peu de voyageurs, la petite ville n'offrant d'attraits qu'à ceux que le passé attire.

Le mot neuf doit s'entendre ici comme terme de comparaison, car la plupart des demeures qui composent ce quartier, pour n'avoir pas eu l'honneur de voir le règne de la bonne duchesse, n'en sont pas moins assez vénérables. Tel, entre autres, se présente le logis de maître Arzen, principal notaire de Losbéléuc, une bonne vieille maison sans prétentions architecturales, où toute la nichée trouve largement à se caser, où l'air et

le jour circulent librement dans les grandes pièces auxquelles on n'a pas ménagé les fenêtres.

Une famille charmante, ces Arzen. Sept enfants, fort bien élevés par des parents très tendres et très fermes à la fois. De plus, une bonne-maman que chacun vénère.

Ajoutons-y encore la vieille Jeanne-Marie, la cuisinière, grondeuse souvent, mais qui se jetterait au feu pour « ses enfants ».

... En cette fin d'après-midi de mars, un peu pluvieuse et très fraîche, M<sup>me</sup> Arzen et sa belle-mère travaillaient dans le salon, près d'un joli feu de bois. C'était un salon très simple, aucunement moderne. Les deux femmes l'avaient orné d'ouvrages de tapisserie et de broderie, avant que la venue successive des enfants ne leur enlevât le loisir de travaux de ce genre. Maintenant, il fallait raccommoder, rallonger, faire des costumes pour le petit Pascal qui avait huit ans, des robes pour Josèphe, la petite dernière. Le notaire possédait une sérieuse clientèle, mais l'économie était néanmoins nécessaire avec cette nombreuse famille. Les Arzen vivaient donc très simplement,

ce qui ne les empêchait pas de vivre fort heureux, parce qu'ils se contentaient de leur sort, sans songer à envier la fortune d'autrui ; parce que, aussi, ils étaient tous parfaitement unis.

Dans un coin du salon, Pascal jouait avec la petite Josèphe qui venait d'atteindre ses cinq ans. Pascal était aveugle – et c'était là la dure épreuve de la famille. On n'aurait pu rêver un plus délicieux enfant. Ses cheveux blonds, qui ondulaient naturellement, encadraient un fin visage presque toujours souriant, car Pascal était la gaieté même et on n'aurait pu croire, au premier moment, que ces grands yeux bleus si beaux fussent incapables de voir. Avec cela, le petit garçon possédait le plus charmant caractère du monde, joint à un petit cœur très tendre qui s'attachait profondément.

– Pascal, mon chéri, va demander une lampe, dit M<sup>me</sup> Arzen. Je crois qu'Armelle nous oublie.

L'enfant se leva et, sans hésiter, s'en alla vers la porte. Il l'ouvrit, fit quelques pas dans le corridor et, rentrant dans le salon, s'approcha de



sa mère, dont il entoura câlineraient le cou de son bras.

– J’entends Armelle qui vient, maman.

Une lueur apparaissait dans le corridor.

Bientôt, une jeune fille apparut, portant une lampe qu’elle posa sur la table près de laquelle travaillaient M<sup>me</sup> Arzen et la grand-mère.

– Je suis un peu en retard, dit une voix harmonieuse. Mais la pauvre Jeanne-Marie a tellement mal à la tête que j’avais entrepris de faire la mayonnaise et voilà qu’elle a imaginé de tourner...

– Qui ça ? Jeanne-Marie ?

L’interrupteur était un jeune garçon d’une quinzaine d’années, robuste et bien découplé, les cheveux roux rasés, le visage énergique, singulièrement intelligent, un peu narquois. Il apparaissait au seuil de la porte, portant d’une main une serviette d’écolier et tenant de l’autre la casquette qu’il venait d’enlever dès le seuil de la porte pour saluer sa mère et sa grand-mère.

La jeune fille eut un joli rire clair qui montra

les plus charmantes petites dents du monde.

– Naturellement, dès que Tug est rentré, on est sûr d’entendre quelque malice ! Et Jean, qu’en as-tu fait ?

– Présent ! dit une voix flûtée.

Entre Tugdual et le chambranle de la porte apparut une tête blonde, un mince visage futé où brillèrent des yeux rieurs.

– Montez vite vous changer, mes chéris, dit M<sup>me</sup> Arzen. En passant, Tug, dis à Marion qu’elle a suffisamment travaillé aujourd’hui et qu’elle vienne nous rejoindre.

– J’y vais, maman. Mais elle va me faire la grimace, dame Sapience.

Tugdual, le pince-sans-rire de la famille, avait ainsi surnommé sa sœur Marion, une fillette de quatorze ans acharnée à l’étude et qui tenait toujours la tête de sa classe à la pension Cordier.

Armelle, ouvrant la porte qui communiquait avec la salle à manger, se mit en devoir de mettre le couvert. Peu après, Marion vint la rejoindre.

Les deux sœurs ne se ressemblaient aucunement.

L'aînée, fine et svelte, avait un délicieux visage rosé, aux grands yeux bleu foncé profonds et très doux, et une chevelure brun doré, souple et vaporeuse, qui faisait bien des jalouses à Losbéleuc. Marion, seule de la famille, avait des cheveux noirs et un teint de gitane. Elle était longue et dégingandée, pas belle du tout, comme le lui déclarait souvent Tug. C'était la période de l'âge ingrat. Marion avait, en outre, le caractère un peu difficile et une assez bonne dose d'amour-propre. Mais le cœur était bon et elle aimait fortement tous les siens.

À la porte du salon, la voix de M. Arzen se fit tout à coup entendre :

– Maman, Hélène, voulez-vous venir un instant dans mon cabinet ?

Bonne-maman et sa belle-fille quittèrent le salon, tandis qu'Armelle et Marion échangeaient un regard inquiet.

– Y a-t-il une mauvaise nouvelle ? murmura Armelle. La voix de papa était toute changée. As-

tu remarqué, Marion ?

Marion fit un signe affirmatif. Avec des gestes plus lents, les deux sœurs continuèrent leur tâche. Puis elles revinrent dans le salon au moment où y apparaissaient Tugdual et Jean en vêtements d'intérieur.

– Tiens ! maman et bonne-maman ont disparu ! s'exclama Tug. Je voulais leur annoncer bien vite que j'avais fait une composition d'un chic !

Et il fit claquer ses doigts.

– Elles sont occupées toutes deux avec papa... Jean, va dire à Jeanne-Marie qu'elle ne se presse pas de servir.

Jean, un garçonnet d'une douzaine d'années, maigre et nerveux, feignit un air épouvanté.

– Elle va me dévorer, Armelle. Elle était déjà, ce matin, comme le pire des crins et m'a envoyé promener quand j'ai été lui demander bien gentiment un œuf à gober.

– C'est qu'elle a un grand mal de tête, mon petit. Va la prévenir et ne t'occupe pas de sa

mauvaise humeur.

– Ah ! oui, il s'en moque un peu de sa mauvaise humeur ! s'exclama Tug en riant. Et moi aussi, du reste. Jeanne-Marie est une vieille bougon, mais on sait ce qu'il y a derrière ses airs méchants.

– J'aime bien Jeanne-Marie, dit gravement Pascal.

– Ah ! je crois bien, tu es son chouchou, toi, frerot !

Et Tugdual, enlevant son frère entre ses bras, lui mit sur chaque joue un retentissant baiser.

– Et moi ! Et moi ! cria la petite Josèphe en accourant, son nez levé et ses boucles blondes flottant autour d'un visage mutin.

– Deux baisers pour toi aussi, Josie ! pas de jaloux ! D'abord, ça n'existe pas chez nous, cette espèce-là.

– Non, grâce à Dieu ! dit Armelle tout en s'asseyant et en attirant à elle un ouvrage commencé.

Les minutes s'écoulaient ; l'heure du dîner

était passée, et les parents n'apparaissaient toujours pas. Armelle travaillait ; Marion, qui évitait autant que possible l'ouvrage à l'aiguille, qu'elle n'aimait pas, feuilletait un livre déjà lu vingt fois ; Tug taquinait sa petite sœur ; Jean faisait à Pascal le portrait de son professeur d'allemand.

Enfin, M. Arzen et sa femme apparurent. Ils semblaient tous deux tristes et soucieux.

– Allons, à table, enfants ! dit le père.

Jeanne-Marie apporta la soupière.

M<sup>me</sup> Arzen servit la soupe, une pleine assiette pour chacun. Mais le père prévint :

– Très peu pour moi, Hélène.

Et, voyant les regards inquiets qui se levaient vers lui après s'être arrêtés sur la place de l'aïeule, il dit avec tristesse :

– J'ai reçu tout à l'heure une dépêche m'annonçant la mort de votre oncle Gustave. Bonne-maman et moi allons partir tout à l'heure pour Paris.

L'oncle Gustave !... Personne ne le

connaissait. Les aînés savaient seulement que c'était un frère cadet de leur père, cerveau brûlé, qui, sous prétexte de vocation artistique avait déserté de bonne heure le foyer familial et avait épousé, à vingt-cinq ans, une Russe, artiste lyrique de second ordre dans un théâtre parisien. Sept ans plus tard, sa femme était morte, lui laissant une petite fille. Mais jamais il n'avait cherché à se rapprocher de sa famille. À l'époque de son mariage, son frère aîné lui avait adressé des reproches qu'il n'avait jamais pardonnés. Sa mère elle-même ne recevait jamais de ses nouvelles, et bien souvent la pauvre bonne-maman avait versé des larmes brûlantes en priant pour le fils prodigue.

Maintenant, elle n'aurait plus que la triste consolation de l'embrasser sur son lit de mort.

– Pauvre bonne-maman ! dit Armelle les larmes aux yeux. Quel pénible voyage pour elle !... Et pour vous aussi, papa.

– Oui, car je n'ai jamais cessé d'aimer ce malheureux ingrat. Comment est-il mort ? Qui l'a entouré à ses derniers moments ?... Et quelles

nouvelles tristesses, peut-être, nous réserve sa fille ? Elle a dû être singulièrement élevée, la pauvre enfant !

– Quel âge a-t-elle, papa ?

– Dix-huit ans, il me semble, comme toi, ma chérie... Jeanne-Marie, apportez-moi vite des légumes, un peu de fromage. Il faut encore que je donne mes instructions à Caméliou avant de partir. Armelle, regarde donc l'heure exacte du train... Jean, tu iras chercher ma valise.

– Je te la préparerai, ne t'occupe de rien, Robert, dit M<sup>me</sup> Arzen. Et je vais monter pour aider la pauvre maman.

– Je vais y aller, voulez-vous, maman ? proposa spontanément Marion, qui n'aimait pourtant guère à se déranger.

– Non, mignonne, car j'ai à parler à bonne-maman... Tâche de manger un peu, Robert, tu auras besoin de forces, là-bas, pour t'occuper des tristes détails.

– Oui, je vais me forcer... Tug, je te charge d'écrire à François pour lui faire part de ce deuil



qui nous frappe.

Lorsque maître Tug, ce soir-là, fut remonté dans la chambre qu'il occupait seul depuis que François, l'aîné, était à l'École navale, il s'assit devant sa table, prit une large feuille de papier et commença en plein milieu :

« Mon vieux frère,

« C'est une lettre de faire part que je t'envoie ce soir. L'oncle Gustave est mort ; papa et bonne-maman sont partis tout à l'heure pour Paris. Je suis triste à cause d'eux, car, autrement, l'oncle Gustave, c'est l'inconnu pour nous. La pauvre bonne-maman a bien du chagrin. Nous voudrions la voir revenue, bien tranquille, au milieu de nous. Mais il y a son autre petite-fille, là-bas, qui va peut-être lui donner du tracas.

« Je lâche ma plume, j'ai trop sommeil. Du reste, tu sais que je ne suis pas épistolier pour deux sous. Je laisse à dame Sapience le soin de te trousser un petit poulet soigné, à la Sévigné. Toujours fourrée dans ses livres, notre Marion.

Bonne fille quand même, mais susceptible !...  
Enfin, chacun a ses défauts, n'est-ce pas, mon  
vieux ?

« Bonsoir, je t'embrasse. »

## II

### *Le nez de Tug*

En face du logis notarial s'élevait une maison de la même époque, d'assez belle apparence, qu'un étroit jardinet fermé d'une grille rouillée séparait de la rue. Elle appartenait à un des médecins de Losbéléuc, le docteur Dornoy, condisciple et ami de M. Arzen, auquel l'unissait un lointain lien de parenté. Marié à la fille d'un magistrat de Vannes, il était devenu veuf peu après la naissance de son dernier enfant, le petit Robert, filleul du notaire. Une de ses tantes, M<sup>lle</sup> Lazarine Dornoy, était venue s'installer chez lui pour tenir son ménage et élever ses trois enfants. La première partie du programme avait toujours été admirablement remplie, la direction d'une maison n'avait pas de secrets pour M<sup>lle</sup> Lazarine ; mais il en était tout autrement de

l'éducation des enfants, Tante Lazarine était bonne, certainement, mais un peu sèche, autoritaire et cassante, très arrêtée dans ses idées. Avec Pierre, l'aîné, gros garçon flegmatique, cela marchait encore assez bien ; mais Michelle et Robert – Michon et Bobby dans l'intimité – n'étaient pas d'une nature aussi facile à manier. Depuis quelques mois surtout, Bobby, très fier de ses six ans et de ses premières culottes, devenait fort indépendant. M<sup>lle</sup> Lazarine en accusait l'exemple de Michelle et les conseils de Tugdual et de Jean... Car les petits Dormoy étaient sans cesse dans la maison d'en face. Mais la réciproque n'était pas fréquente. M<sup>lle</sup> Dornoy ne permettait pas les jeux bruyants ni ceux qui risquaient de salir ou déranger quoi que ce soit dans la maison admirablement tenue. Aussi Tug prétendait-il que, dès l'entrée, un énorme poids de glace lui tombait sur les épaules.

– Venez vous décongeler chez nous, mes pauvres vieux, disait-il à ses amis. Si nous n'étions pas là, on vous trouverait un de ces jours transformés en momies.

Pierre, Michelle et Bobby ne se faisaient pas faute de profiter du voisinage. Une fraternelle amitié régnait entre eux et les jeunes Arzen, De leur côté, bonne-maman et sa belle-fille, voire même Armelle depuis qu'elle devenait jeune fille, s'efforçaient de remplacer près des pauvres enfants la mère disparue, en leur donnant discrètement de bons conseils ou en leur adressant des reproches qui, s'ils n'avaient pas la froide sévérité de ceux de tante Lazarine, produisaient pourtant presque toujours meilleur effet.

Cinq jours après le départ de M. Arzen et de sa mère, toute la bande était réunie dans le jardin, sous la surveillance d'Armelle qui travaillait à l'abri d'un petit kiosque rustique, car le soleil de cet après-midi de mars était fort brûlant. Tous avaient congé aujourd'hui et en profitaient largement. Le vieux jardin à l'ancienne mode retentissait de rires et d'interpellations joyeuses.

– Enfin ! je me repose ! J'ai trop chaud, Tug, dit Michelle en se laissant tomber sur un banc. Viens-tu aussi ?

Tugdual ne se fit pas prier. Il s'entendait toujours admirablement avec Michelle, dont la nature vive et décidée s'accordait avec son caractère résolu.

Pendant quelques instants, la fillette demeura silencieuse, en éventant avec son chapeau son petit visage mince, qu'éclairaient des yeux bruns d'une rare intelligence. Près d'elle, Tug, du bout d'un bâton, traçait des lettres sur le sable de l'allée.

Michelle, se penchant, lut tout haut :

– Moussia... C'est le nom de ta cousine, je crois ?

– Oui, répondit Tug d'un ton bref.

– Es-tu content de la connaître ?

– Pas du tout !

Michelle le regarda en ouvrant de grands yeux.

– Comme tu dis ça ! Pourtant, ta grand-mère et ton père disent qu'elle est très gentille, très bien élevée.

– C’est possible, mais il y a mon nez.

– Comment, ton nez ? dit Michelle avec effarement.

– Mais oui, j’ai un nez extraordinaire, un flair, si tu aimes mieux. Cette Moussia ne me dit rien qui vaille.

– Par exemple, c’est trop fort ! Sans la connaître !

– Mais mon nez, mon nez, Michon, mon infallible nez !

Michon éclata de rire à ce nez merveilleux, irrévérence dont ne parut pas se choquer ce bon garçon de Tug.

– Qui vivra verra ! conclut-il philosophiquement. En tout cas, je suis content de voir revenir papa et bonne-maman. Camélia aussi est content, parce qu’il va pouvoir partir pour le mariage de sa sœur.

– Tiens, le voilà justement, Camélia !

Dans une allée s’avançait un petit homme d’une quarantaine d’années, au front dégarni, au visage rond et au teint frais. Derrière les verres

d'un lorgnon clignotaient des yeux noirs souriants. Ce personnage, répondant au nom de Luc Caméliou, était le principal clerc de M. Arzen, qui avait en lui la plus grande confiance. C'était, du reste, un excellent homme, très aimé des enfants, pour lesquels il se montrait d'une inépuisable complaisance.

Tug l'avait surnommé Camélia, encore moins par analogie avec son nom qu'à cause de son teint rosé, prétendait le malicieux garçon.

Bobby et Josèphe allèrent au-devant de lui.

– Est-ce que vous apportez des grenouilles, monsieur Caméliou ? cria le petit garçon.

– Mais non, pas aujourd'hui, mon petit. C'est chez moi, près de Josselin, que j'en trouverai. Aujourd'hui, je n'apporte qu'une nouvelle.

Michelle, Tugdual, Pierre et Jean s'approchèrent, curieux ; Marion elle-même, qui lisait, assise sur un banc, releva la tête.

– Une bonne nouvelle ? dit Michelle.

– Bonne... ça dépend. Si ces gens-là sont de relations agréables, ce sera bien. Sinon...



– Quelles gens ? interrompit Tug.

– Eh bien ! les propriétaires de la maison des Oiseaux !

– Ils viennent l’habiter ?

Une même consternation apparut sur les visages.

– Mais oui. Le domestique de M. de Rodennec, celui qui l’a suivi à son départ d’ici et ne l’a jamais quitté, vient de venir chercher la clé pour constater les réparations à faire. Son maître, infirme, a été pris tout à coup de l’idée de revoir son pays et de revenir y mourir. Il arrivera dans une quinzaine de jours, ayant fait le voyage sur son yacht avec sa femme et son fils unique. Hé ! hé ! s’ils confient le soin de leurs affaires à notre étude, ça fera de fameux clients ! Déjà riche avant de partir, M. de Rodennec est devenu là-bas un vrai nabab.

Il se frottait les mains, tout joyeux à l’idée que cette aubaine pourrait échoir au « patron », car ce brave Camélien n’était pas du tout dans les idées du jour et considérait comme siens les intérêts de

celui qui l'employait. Déjà, il contemplait en pensée les actes superbement rémunérateurs qui se passeraient dans l'étude Arzen : le contrat de mariage du jeune homme... et puis des affaires à régler après la mort de M. de Rodennec. Car il prévoyait tout, ce Caméliou.

Mais les enfants ne voyaient pas si loin. C'était, chez eux, une vraie consternation, et voici pourquoi : le petit parc de la maison des Oiseaux n'était séparé du jardin des Arzen que par une haie, dans laquelle Tug et Jean avaient depuis longtemps ménagé un passage. Livré à lui-même, frais et touffu à ravir, et traversé par un bras de la rivière, ce parc était un lieu idéal pour les ébats de cette jeunesse. Que de bons souvenirs il rappelait ! François en avait fait le sujet de sa première poésie ; Tug et Jean ne comptaient plus les parties qui s'y étaient jouées avec leurs camarades les jours de congé ; Armelle en aimait le pittoresque abandon, l'ombre si délicieuse pendant l'été. On ne risquait pas d'y être dérangé par le propriétaire : celui-ci avait quitté la Bretagne après avoir perdu sa femme et un tout jeune enfant ; il avait voyagé et s'était remarié

aux Indes à une Hindoue de haute caste dont il avait eu un fils. Jamais il n'était revenu dans son pays. M. Arzen gardait les clés de la maison et lui expédiait les intérêts rapportés par une grande ferme dont il était propriétaire aux environs. Aussi les enfants s'étaient-ils accoutumés à se trouver comme chez eux dans le parc abandonné.

– Quelle tuile, mes amis ! s'exclama Tug.

Et, s'élançant vers sa sœur aînée qui avait interrompu son ouvrage pour écouter, il s'écria :

– Tu entends, Armelle ? Toi qui aimais tant aussi le vieux parc !

– Oui, c'est fort regrettable. Mais que voulez-vous, mes pauvres enfants, nous ne pouvons pourtant pas en interdire l'entrée à ses propriétaires ?

– Moi, j'irai quand même ! déclara Bobby.

– Et, moi aussi, j'irai ! dit comme un écho la petite voix de Josèphe.

M. Caméliou l'enleva entre ses bras :

– On enverra alors les gendarmes pour te prendre, Josie.

– J’ai pas peur des gendarmes ! J’ai peur de rien !

– Excepté des chiffonniers, hein ! ma belle ! lança Tug.

Josèphe prit un air confus et fit une petite moue en détournant la tête.

– Ça doit être des gens désagréables pour venir nous déranger comme ça, fit observer Michelle. Qu’est-ce que te dit ton nez à leur sujet, Tug ?

– Il ne me dit rien pour le moment, ma chère. S’il m’indique quelque chose, je te ferai part de mes observations.

Bobby, emmenant Jean à l’écart, lui chuchota à l’oreille :

– Dis donc, si on leur mettait dans le parc des bêtes très méchantes ? Ils auraient peur et s’en iraient bien vite.

– Oui, mais quelles bêtes ?

– Des serpents avec des lunettes, comme ceux qui étaient sur l’image que Marion m’a montrée l’autre jour. Et puis, des lions et des gros singes...

– Où iras-tu chercher tout ça, gros nigaud ? Si seulement j’avais quelques belles paires de rats qui leur détaleraient dans les jambes ! Ah ! notre parc ! Quel malheur !

Tug, le front plissé, tournait autour d’un sycomore, dans une attitude à la Napoléon.

Michelle le regardait avec curiosité. Bientôt, elle n’y tint plus et s’approcha de lui.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Il s’arrêta, lui saisit le bras et, mystérieusement, chuchota :

– C’est elle qui nous amène cet ennui.

– Qui ça, elle ?

– Eh ! la cousine russe ! Elle a le mauvais œil.

– Tug, tu es fou !

– Les fous sont souvent les plus sages, Michon. En tout cas, j’ouvre l’œil, moi, et le bon !

### III

#### *L'oreille de Pascal*

Bonne-maman ramenait, en effet, sa petite-fille. Elle avait été fort surprise, écrivait-elle à M<sup>me</sup> Arzen, de trouver une jeune fille très bien élevée, douce et charmante, très affectueuse, n'aspirant qu'à la vie tranquille de la famille. Moussia avait vécu jusqu'à l'âge de seize ans chez une tante de sa mère qui possédait, dans le gouvernement de Kiev, une petite propriété qu'elle faisait valoir elle-même. Puis M. Gustave Arzen qui, jusque-là, ne s'était jamais soucié de sa fille, s'avisa de la faire venir à Paris et la mit dans une bonne pension, d'où elle ne devait sortir que pour passer les vacances près de sa tante.

Mais cette tante était morte quelque temps auparavant ; Moussia n'avait que peu de fortune et, d'ailleurs, elle était trop jeune pour vivre

seule. L'aïeule lui avait dit aussitôt :

– Veux-tu venir avec nous ? Tu trouveras là-bas une famille qui te chérira bien vite.

Moussia s'était jetée en pleurant dans les bras de bonne-maman.

– Si je le veux ! Oh ! grand-mère, quel bonheur plus grand pourrait échoir à une orpheline comme moi !

La nouvelle avait été accueillie avec plaisir par toute la famille Arzen – à l'exception de Tugdual. Chacun s'apprêtait à recevoir de son mieux la pauvre enfant jusqu'ici privée des joies du foyer. Une chambre lui avait été préparée près de celle d'Armelle et la jeune fille, au matin du jour où devaient arriver les voyageurs, l'orna de fleurs avec le goût exquis qu'elle apportait à tout ce qu'elle faisait.

À sept heures, les garçons étant rentrés du collège et Marion de sa pension, tous s'acheminèrent vers la gare. Sur le quai, M. Le Doullec, le chef de gare, salua M<sup>me</sup> Arzen et Armelle et répondit complaisamment aux

questions de Jean que tout intéressait, tandis que Tug, les mains croisées derrière le dos, se promenait d'un pas saccadé, suivi de Josèphe qui trottinait en tirant sur la laisse son petit Kif-kif.

– Le train ! cria tout à coup Jean.

En effet, un panache de fumée apparaissait. Au tournant de la voie, la locomotive se montra, puis la suite des voitures. À la portière de l'une d'elles, quelqu'un était penché et agitait un mouchoir.

– C'est bonne-maman ! cria Josèphe en trépignant de joie.

– Bonjour, bonne-maman !

Arrivé à quai, le train stoppa en grinçant. Les enfants se précipitèrent vers une portière qui s'ouvrait et tombèrent dans les bras de M. Arzen.

– Bonjour, mes chéris ! Bonjour, Hélène. Tout va bien, ici ?

– Très bien, Robert. Vous n'êtes pas trop fatiguée, maman ?

À la portière apparaissait bonne-maman, un peu pâle, mais souriant à sa belle-fille et à ses



petits-enfants.

– Non, pas trop, ma chère Hélène, et heureuse encore, dans ma tristesse, de ramener ma petite-fille.

M. Arzen enleva presque entre ses bras sa mère – il était grand et fort, elle toute menue – et on vit apparaître au seuil du compartiment une jeune fille de petite taille, enveloppée de crêpes. Elle sauta légèrement à terre, sans attendre l'aide de personne, et, relevant son voile, s'élança vers M<sup>me</sup> Arzen.

– Ma tante Hélène, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix douce.

– Oui, chère enfant, votre tante qui veut que vous vous considériez comme une de ses filles, répondit M<sup>me</sup> Arzen en lui ouvrant les bras.

Moussia s'y laissa tomber et ses lèvres se posèrent sur la joue de sa tante.

– Bonne-maman me l'a dit... Oh ! que vous êtes bonne et que je vais vous aimer !

Des larmes remplissaient ses yeux, d'un bleu pâle et changeant. C'était une petite créature

toute mince, avec un visage qui n'était ni laid ni joli. Sa physionomie avait une expression de douceur et de tristesse très attendrissante qui prit aussitôt le cœur d'Armelle et de Marion, avec lesquelles l'arrivante échangea de chauds baisers. Jean se laissa volontiers embrasser, puis Tug, correct et froid, puis Josèphe, que Moussia déclara « une délicieuse enfant » et, enfin, Pascal.

– Pauvre chéri ! murmura la douce voix un peu chantante, tandis que Moussia se penchait pour poser ses lèvres sur le front du petit garçon.

Pascal eut alors une sorte de mouvement de recul, en écartant un peu son visage.

– Vous ne voulez pas que je vous embrasse, mignon ? demanda la jeune fille.

– Eh bien ! Pascal, que te prend-il ? dit M<sup>me</sup> Arzen avec surprise, car le petit aveugle n'était pas coutumier de caprices.

L'enfant se laissa embrasser d'un air contraint. Du coin de l'œil, Tugdual n'avait rien perdu de cette petite scène. Quand toute la famille sortit de la gare pour revenir vers le logis, il prit la main

de son frère et le retint un peu en arrière.

– Elle est gentille, la cousine, dit-il négligemment.

– Non, je ne l’aime pas, déclara nettement Pascal.

– Comment, tout de suite, comme ça ?

– Oui, parce que sa voix ment... Tu sais, comme celle de M<sup>me</sup> Gradu quand elle fait des compliments aux gens pour dire du mal d’eux après.

– Tiens, tiens ! marmotta Tug entre ses dents.

En arrivant au logis, on se réunit vite autour de la table pour faire honneur au dîner préparé par Jeanne-Marie qui y avait mis tous ses soins. Comme l’avait dit bonne-maman, Moussia semblait tout à fait bien élevée. Elle causa peu, mais avec tact et intelligence et, plusieurs fois, exprima avec une émotion touchante sa reconnaissance.

Bonne-maman et elle, fatiguées toutes deux, se retirèrent aussitôt après le dîner. Armelle alla lui montrer sa chambre et reçut deux tendres

baisers en remerciements de ses fleurs. Quand l'aînée vint au salon retrouver sa mère, Marion et ses frères, elle joignit sa voix au jugement favorable qui s'exprimait sur la nouvelle venue. Seuls, Tugdual et Pascal restaient silencieux.

L'aîné, assis dans un coin du salon, semblait plongé dans de profondes méditations.

– Eh bien ! Tug, tu dors ? demanda Armelle.

– Non, ma chère, je songe.

– À quoi donc ?

– À quelque chose de très sérieux, mais que tu n'as pas besoin de savoir pour le moment.

– Garde ton secret, mon ami, je ne suis pas pressée de le connaître. Dis-nous plutôt ton impression sur notre nouvelle cousine.

– Me plaît pas, répondit laconiquement Tug.

Une exclamation d'étonnement accueillit cette déclaration péremptoire.

– Par exemple ! Elle est pourtant bien gentille !

– Tu te fais trop promptement une opinion sur

les gens, Tug, ajouta M<sup>me</sup> Arzen. C'est un de tes défauts, comme je te l'ai dit souvent.

– Oui, maman, je le sais. Mais avouez que je tombe souvent juste.

– Quelle présomption ! s'écria Marion d'un ton moqueur. Mais, cette fois, tu en seras pour ton faux jugement, car je suis certaine que Moussia est une charmante créature.

Tug se leva et, d'un geste majestueux, il étendit la main.

– Je le souhaite de toute mon âme ! dit-il avec emphase. Et si, dans un an, je reconnais que je me suis trompé, je promets de faire amende honorable.

– En attendant, tu tâcheras de ne pas lui laisser voir la prévention que tu as contre elle, dit M<sup>me</sup> Arzen d'un ton sévère. Cette jeune fille est ta cousine, c'est une orpheline qui n'a jamais été bien heureuse ; elle doit trouver ici, de la part de tous, une large et affectueuse hospitalité. Tu me comprends, Tug ?

– Oui, maman, très bien, et je ferai mon

possible pour vous procurer satisfaction... D'autant mieux que je ne tiens pas du tout à ce qu'elle se méfie de moi, acheva-t-il à part lui.

Le lendemain matin, comme Tugdual sortait pour se rendre au collège, il aperçut, derrière la grille de la maison Dornoy, la tête ébouriffée de Michelle.

– Eh bien ! Tug, ta cousine ? interrogea-t-elle en baissant la voix.

– Il paraît qu'elle est charmante, répondit-il gravement.

– Comment, il paraît ? Tu ne l'as pas vue ?

– Si.

– Eh bien ! alors ?

– Il paraît que je ne dois pas avoir encore d'opinion à son sujet, répliqua-t-il, de plus en plus grave.

Michelle le regarda d'un air ébahi, puis éclata de rire.

– Qu'est-ce que tu as à faire une tête si solennelle, Tug ?

Jean, qui sortait de la maison, accourut à ce moment.

– Elle est très gentille, la cousine, tu sais, Michon, dit-il.

Tug se redressa dans un beau mouvement d'indignation.

– Je te prends à témoin, Michon, si ce n'est pas là aussi un jugement trop prompt ! Mais non, il est permis de dire dès le premier moment qu'elle est gentille, charmante, délicieuse, etc., tandis que ce pauvre Tug est morigéné parce qu'il déclare en toute conscience qu'elle ne lui plaît pas. Ô justice, tu n'es pas de ce monde !

Et, très digne, maître Tug tourna le dos et s'éloigna, suivi par Jean qui riait comme un fou, et laissant Michelle un peu ahurie, le nez appuyé à la grille.

« Mais qu'est-ce qu'il a ? pensait la petite fille. C'est l'arrivée de sa cousine qui lui tourne la tête comme ça ? »

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, une voix sèche appela :

– Michelle, où es-tu ?

– Me voilà, ma tante !

En un bond, la fillette était au pied du perron. Là-haut, M<sup>lle</sup> Lazarine penchait sa tête maigre, coiffée de bandeaux noirs et luisants.

– Que faisais-tu là ? Tu étais à la grille avec ces cheveux en désordre ? C’est honteux ! Monte immédiatement, coiffe-toi et va chercher Bobby qui court dans le jardin. Nous irons jusqu’au moulin Brahon chercher des œufs.

Michelle étouffa un soupir. Les promenades avec tante Lazarine n’étaient pas un plaisir, car il fallait marcher tranquillement à son côté, sans se permettre d’écarts à droite ou à gauche, presque sans parler, M<sup>lle</sup> Lazarine estimant que causer avec les enfants compromettrait sa dignité... Tug appelait cela « la promenade régimentaire ». Et encore, les soldats, eux, avaient tambours et clairons pour les entraîner !

Elle alla s’habiller et descendit dans la salle où M<sup>lle</sup> Lazarine passa une minutieuse inspection de sa toilette. Après quoi, maître Bobby ayant subi



une pareille formalité, tous trois prirent la route du moulin, situé à trois kilomètres de là, en pleine campagne. La route était charmante, le soleil très doux. Tout en marchant, Michelle

« Si au moins, Tug était là ! Comme il semblait drôle, ce matin ! ».

Et elle songeait à cette cousine Moussia, en se disant qu'elle avait hâte de la connaître.

## IV

### *Les yeux de Michon*

Dix jours s'étaient écoulés et l'impression première de la famille se confirmait. Moussia était la douceur et la complaisance mêmes. Avec cela, très affectueuse, caressante pour bonne-maman, gentiment déférente à l'égard de son oncle et de sa tante, aidant Armelle dans les soins de l'intérieur, conseillant Marion et Jean pour leurs devoirs, amusant Josèphe et faisant la lecture à Pascal, le tout avec la même amabilité souriante, avec la même invariable sérénité.

Tugdual, tenant sa parole, ne laissait rien voir de ses sentiments secrets et s'efforçait, dans ses rapports avec Moussia, de se maintenir à peu près au diapason des autres membres de la famille. Malgré tout, la jeune fille avait peut-être quelque intuition de la prévention dont elle était l'objet,

car elle se montrait à son égard un peu froide. Cependant, deux ou trois fois, elle saisit l'occasion de succès scolaires remportés par le jeune garçon pour lui adresser un compliment fort gracieux que Tug, imperturbable, reçut avec tranquillité en répondant correctement :

– Merci, ma cousine.

Moussia avait été présentée aux Dornoy dès le lendemain de son arrivée.

Elle fit la conquête de M<sup>lle</sup> Lazarine, laissa Pierre indifférent et enthousiasma Bobby en lui apprenant un jeu russe qui obtint les suffrages de la terrible tante parce qu'il avait l'avantage de le faire tenir tranquille.

Quant à Michelle, Tug, en la voyant le soir de ce même jour, lui demanda :

– Eh bien ! que dis-tu de Moussia ?

– Mais elle me plaît beaucoup, elle est très aimable et doit être très bonne ! Ton nez a menti, Tug !

Tug prit les mains de la petite fille et la regarda bien en face, d'un air sérieux.

- Michon, elle t’a fait des compliments ?
- Comment sais-tu ?...
- Elle t’a dit que tu avais de beaux yeux ?
- Mais comment peux-tu deviner, Tug ?  
s’exclama Michelle, abasourdie.

– Ah ! elle n’est pas aveugle, va ! Elle voit tout de suite ce qu’il y a de mieux chez chaque personne et, aussi, le petit point faible. Alors, elle s’en sert. Toi, Michon, tu es un peu trop fière de tes yeux. À Marion, elle fait compliment sur ses petites dents et son ardeur au travail. À Jean, qui est si paresseux, elle a dit l’autre jour que son intelligence lui suffirait pour arriver. Elle essaye d’attirer Pascal, qu’elle devine réfractaire, en lui racontant de merveilleuses histoires.

– Mais, Tug, pourquoi crois-tu qu’elle a mauvaise intention en faisant cela ?

– Écoute, Michon, tu es très clairvoyante, d’habitude. Quand tu la reverras, fais bien attention, observe, puis tu me diras ce que tu auras remarqué.

Deux jours plus tard, les enfants Dornoy étant

venus jouer chez leurs amis, Michelle s'approcha de Tugdual et lui glissa à l'oreille :

– Tu avais raison, Tug, ses yeux mentent !

– Bon. Maintenant, tu pourras la surveiller aussi puisque tu n'es plus aveugle ! Avec tes yeux, les oreilles de Pascal et mon nez, nous sommes forts et, s'il faut un jour la démasquer, nous nous en chargerons !

Là-dessus, le belliqueux Tug s'en alla rejoindre son ami Pierre et le secoua d'importance, le trouvant ce jour-là plus endormi que de coutume.

Le parc de la maison des Oiseaux était désormais fermé aux enfants. On faisait au logis des réparations et des aménagements que surveillait Hervé Binic, le domestique du comte de Rodennec, un grand diable roux à mine rébarbative qui faisait marcher ferme ouvriers et fournisseurs, mais payait rubis sur l'ongle, en homme dont les maîtres n'ont pas à regarder. De Nantes et de Paris étaient arrivés de nombreuses caisses, des meubles, puis une superbe automobile, une autre voiture et des chevaux de

selle et de trait. Les Arzen connaissaient tout cela par les clerks, dont les fenêtres donnaient sur la rue où s'ouvrait la grille de la maison des Oiseaux, et aussi par Mathurin, le petit domestique chargé de l'entretien du jardin et du soin de la voiture et du cheval de M. Arzen.

La curiosité, chez les enfants, luttait avec le regret que leur causait la perte de « leur parc ». Mélancoliquement, ils allaient le contempler par le trou de la haie. Et, comme un fait exprès, jamais il ne leur avait paru si frais, si verdoyant. Jamais il n'y avait eu tant d'oiseaux.

Bobby, un jour, se fit sévèrement admonester par Armelle pour avoir formulé ce souhait criminel :

– Si leur bateau pouvait faire naufrage, comme celui de Robinson, et qu'ils restent toute leur vie dans une île, bien loin, avec les sauvages !

La prochaine arrivée de ces nababs était tout un événement dans la paisible petite ville. Ce serait là une fameuse aubaine pour le commerce un peu languissant. Puis les mères qui avaient des filles à marier rêvaient déjà du jeune vicomte de

Roden-nec. On s'informait discrètement du jour de l'arrivée des opulents étrangers, dans le désir de se poster sur leur passage pour les apercevoir. Mais Hervé demeurait impénétrable. Son maître, prétendait-il, avait coutume de prévenir à la dernière heure et depuis longtemps, lui, Hervé, était habitué à se tenir sur le qui-vive.

Or, un matin, maître Tug s'éveilla dans une disposition d'esprit mélancolique. Il avait rêvé que M. de Rodennec faisait abattre tous les arbres du parc et que celui-ci n'était plus qu'un affreux désert.

« On dit qu'il était très original, autrefois ; cette folie-là pourrait très bien lui passer par la tête », pensa Tug.

Puis, une idée soudaine lui venant, il sauta à bas de son lit, s'habilla à moitié et entra dans la chambre voisine où couchaient ses jeunes frères.

Pascal sommeillait encore, Jean procédait à ses ablutions en chantonnant, car il était de caractère joyeux.

– Dis donc, mon petit, puisque les voisins ne

sont pas encore arrivés, si nous allions dire adieu à « notre » parc ?

– Je veux bien. Mais le domestique ?

– Il ne se lève pas si tôt que ça, bien sûr, puisqu’il n’y a pas de maîtres. Et puis, nous ne nous approcherons pas de la maison. Viens-tu ?

– Allons-y

Ils achevèrent rapidement de s’habiller, puis, sur la pointe des pieds, gagnèrent l’escalier. Il s’agissait de ne pas attirer l’attention de Jeanne-Marie, qui devait déjà être occupée dans sa cuisine, et d’Armelle, qui s’apprêtait pour la messe de six heures.

Sans encombre, ils atteignirent le jardin et, de là, passèrent dans le parc à travers la haie.

– Si seulement Michon était avec nous, elle qui aime tant le vieux parc ! dit Tug.

– Et François aussi, ajouta Jean. Il a fait de si jolis vers à ce propos ! Ce sera un grand chagrin pour lui de ne plus pouvoir y entrer.

Ils se mirent à errer dans les allées herbeuses, au-dessus desquelles s’enchevêtrait le feuillage



des grands vieux arbres. L'air était frais, embaumé de senteurs sylvestres. Le soleil levant éclairait doucement les bosquets et faisait miroiter l'étroite rivière, qui clapotait sur son lit de gros cailloux en agitant sans relâche de longues herbes vert pâle.

– Passons-nous ? dit Jean, en désignant le tronc d'arbre qui avait remplacé le petit pont rustique tombé de vétusté.

– Passons ! répondit Tug.

Au-delà se présentait une délicieuse petite clairière, tapissée d'une herbe très haute qu'avril naissant parsemait de fleurs.

Les oiseaux s'en donnaient à cœur joie de gazouiller.

Jean s'arrêta pour écouter une fauvette. Mais il sursauta au son d'une grosse voix qui s'écriait :

– Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est que ça ? On se promène comme chez soi !

Le domestique de M. de Rodennec surgissait d'une allée. Tug et Jean, fort surpris, restèrent cois, tandis qu'il s'avavançait vers eux en fronçant

ses sourcils roux.

– Comment vous permettez-vous ?...  
commença-t-il.

– Laisse donc ces enfants, Hervé, dit une voix mâle et harmonieuse. Ils ont cru sans doute que la maison n'était pas habitée encore.

Les deux frères se retournèrent et se trouvèrent en face d'un jeune homme en élégante tenue d'intérieur. Dans son visage au teint mat brillaient de grands yeux noirs pleins de flamme, en ce moment souriants.

Tug et Jean se découvrirent.

– Je vous prie de nous excuser, monsieur, dit poliment l'aîné. Nous pensions, en effet, ne déranger personne ici, ce matin, et nous avons eu l'idée, mon frère et moi, de venir dire adieu au parc.

– Vous êtes tout excusés... Tu me cherchais, Hervé ?

– Je venais pour savoir si Monsieur le vicomte sortait ce matin ?

– Non, pas aujourd'hui.

Hervé s'inclina et s'éloigna, tandis que le jeune homme se tournait vers les deux frères.

– Vous êtes sans doute des voisins ? demandait-il avec un souriant intérêt.

– Oui, monsieur, nous sommes les fils de M. Arzen, le notaire. Il n'y a qu'une haie qui sépare notre jardin de celui-ci.

– Et vous la passiez souvent au temps où la maison des Oiseaux était abandonnée ? Vous aviez bien raison, car ce petit parc sauvage est délicieux et vous deviez y faire de bonnes parties.

– Oh ! oui, dit Tug avec un soupir auquel Jean fit écho.

M. de Rodennec posa sa main sur l'épaule de Famé :

– Eh bien ! il faudra continuer, tout simplement.

Tug le regarda d'un air stupéfait :

– Comment ! vous permettriez ?...

– Mais pourquoi pas ? Nous ne sommes pas des ogres, allez, et nous serons très heureux de

voir ce vieux parc égayé par vos ébats.

– C’est que nous ne sommes pas seuls, monsieur. À la maison, nous sommes sept, mais il faut retirer Armelle qui est une jeune fille, François qui est au *Borda*, Marion qui n’aime pas jouer. Seulement, il y a nos amis Dornoy.

– Je pense que les amis pourront venir aussi. Du reste, je compte aller voir M. votre père et je lui parlerai à ce sujet. Au revoir, j’espère.

Il tendit aux deux frères une fine main blanche, à laquelle étincelait un superbe rubis qui éblouit l’œil de Jean.

Tug et son cadet rentrèrent triomphants, tout fiers d’annoncer la nouvelle et d’apprendre aux leurs qu’ils étaient déjà dans les bonnes grâces de leur jeune voisin.

– Ça, c’est un chic type ! s’exclama Tug. Et aimable !

– Et il a des yeux ! ajouta Jean.

M. Arzen souffla un peu sur leur enthousiasme en les admonestant pour l’indiscrétion commise. Ils apprirent aussi que, s’ils n’avaient pas été

endormis profondément, ils auraient entendu la veille, à onze heures, l'automobile aller à la gare et en revenir, ramenant les voisins qui jouaient ainsi un tour à leurs nouveaux concitoyens.

Tug dit avec un rire malicieux :

– Ce qu'on sera désappointé à Losbéléuc ! La potinière de M<sup>me</sup> Gradu va se trouver dans la désolation.

M<sup>me</sup> Gradu était la grande maîtresse des mauvaises langues de la petite ville. Sournoise et mielleuse, elle déchirait son prochain par derrière, à grands coups de ses dents acérées. Et pour ce motif, Tug, si loyal et si bon, l'avait en exécration.

## V

### *Les voisins*

Ce fut un émoi dans la petite ville quand on vit les domestiques hindous des étrangers. Ils étaient six, quatre hommes et deux femmes, portant le costume de leur pays. L'un d'eux exerçait les fonctions de chauffeur et on put l'apercevoir dès le lendemain, assis sur le siège de devant, près de son jeune maître qui tenait le volant, tandis que derrière était étendu un énorme chien au pelage fauve.

Au retour de cette promenade, faite sans doute pour reconnaître les environs de Losbéleuc, le vicomte Even de Rodennec s'arrêta à la maison Arzen et eut avec le notaire une cordiale entrevue. Il fit aussitôt la conquête de M. Arzen, dont le caractère pondéré ne se laissait pourtant pas enthousiasmer à première vue.

– Il est distingué et aimable au possible ! déclara-t-il aux siens, quand il se retrouva le soir avec eux à l’heure du dîner. Avec cela, il paraît fort sérieux, malgré ses vingt-trois ans, et extrêmement instruit. Il m’a dit qu’il reviendrait avec sa mère pour vous faire leur visite d’arrivée.

Jeanne-Marie, qui enlevait en ce moment les assiettes de potage, grommela :

– Ça doit être sûrement des païens, tous ces gens-là !

– C’est ce qui vous trompe, ma vieille Jeannie ! riposta M. Arzen. Maîtres et domestiques sont catholiques... Ah ! M. de Rodennec m’a dit aussi, enfants, que vous pouviez aller jouer dans le parc et qu’il en serait même très heureux. Mais je vous recommande d’user de la plus grande discrétion.

– Il serait même mieux d’attendre la visite de M<sup>me</sup> de Rodennec, ajouta M<sup>me</sup> Arzen. Nous verrons si elle approuve l’invitation de son fils.

– Vous avez raison, Hélène, déclara bonne-maman. Il ne faut pas risquer de gêner les gens ni

avoir l'air de se jeter à leur tête.

Moussia, silencieuse, mangeait de petites bouchées de pain, en écoutant attentivement comme les autres. Du coin de l'œil, Tug la surveillait, il vit les petites lèvres couleur de corail se retrousser comme celles d'un enfant gourmand à l'évocation de délicieuses friandises, il saisit l'éclair de convoitise qui traversait les yeux pâles, « des yeux angéliques », disait M<sup>lle</sup> Lazarine en faisant allusion à leur douceur souriante et candide.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? pensa le féroce observateur. À surveiller ! Je préviendrai Michon. »

Le lendemain matin, Armelle, en descendant au jardin pour retrouver sa petite sœur qui y jouait, trouva Josèphe inquiète et affairée à la recherche de son chien qui avait disparu.

– Il est peut-être passé dans le parc.

Mais, pourtant, je l'appelle et il ne vient pas.

– Cependant, il ne peut être que là. Viens, nous allons l'appeler encore.



Et, prenant la main de Josèphe, Armelle se dirigea vers le fond du jardin.

Comme elles arrivaient près de la haie, elles entendirent un aboiement sonore, puis les cris d'effroi d'un petit chien.

– C'est Kif-kif ! On lui fait mal ! s'exclama Josèphe avec désespoir. Kif-kif, viens vite ! Viens, mon Kif-kif !

Au même instant, une voix masculine s'éleva :

– Mourad, ici ! Veux-tu bien ne pas effrayer cette pauvre petite bête !

Quelques instants après, Even de Rodennec apparaissait derrière la haie, tenant entre ses bras le pauvre Kif-kif tout tremblant.

À la vue d'Armelle, il se découvrit avec empressement.

– Je vous prie d'excuser mon chien, mademoiselle, dit-il en souriant. Il n'a fait aucun mal à celui-ci, mais sa grande taille l'a effrayé, je pense.

– C'est le nôtre qui était dans son tort, monsieur, et c'est nous qui vous devons des

excuses. Je vais prévenir mon père afin qu'il fasse fermer cette haie, sans quoi Kif-kif serait sans cesse chez vous.

– Mais alors, par où passeront vos jeunes frères et sœurs ? Car je suppose que j'ai l'honneur de parler à M<sup>lle</sup> Arzen ?

– En effet, monsieur. Mais vous êtes vraiment trop bon d'autoriser tous ces petits diables à user de votre domaine.

– Ce sera, au contraire, un plaisir pour nous. Ceux de vos frères que j'ai vus hier ont un air franc que j'aime. L'aîné, surtout, a une physionomie intelligente et décidée qui m'a frappé.

– C'est Tug ! dit Josèphe, dont les yeux bleus, qui rappelaient ceux d'Armelle, ne quittaient pas l'aimable visage de l'étranger. Mais voulez-vous me donner Kif-kif, monsieur, parce que votre gros chien est là derrière et lui fait peur.

Even se mit à rire, tout en tendant par dessus la haie le petit chien, que prit Armelle pour le remettre entre les mains de Josèphe.

– Il est bien poltron, votre Kif-kif, mademoiselle. Comment vous appelez-vous ?

– Josèphe ou Josie, monsieur, comme vous voudrez, répondit-elle gravement, tout en prenant contre sa poitrine le pauvre Kif-kif qui tremblait toujours. C’est vrai qu’il n’est pas brave, mais aussi votre chien est bien gros !

– Ce qui ne l’empêche pas d’être très bon, comme vous le verrez quand vous me ferez le plaisir de venir nous rendre visite. Car vous viendrez jouer dans le parc, mademoiselle Josie ?

– Oh ! monsieur, bien sûr, je ne demande pas mieux ! Avec Bobby ?

– Qui est Bobby ?

– C’est Bobby Dornoy, qui demeure en face de chez nous. Son père est médecin, vous savez ?

– Non, je ne sais pas, car je ne connais pas encore grand monde ici, mademoiselle Josie.

– Vous venez, en tout cas, de faire la connaissance d’une fameuse petite bavarde, monsieur, dit Armelle en souriant. Allons, Josie, remercie M. de Rodennec et retournons à la

maison.

– Merci, monsieur ! Et Kif-kif vous dit merci aussi parce que vous avez empêché votre gros chien de le manger ! ajouta l’espiègle en élevant à bout de bras la petite bête qui protesta par un grognement.

M. de Rodennec, qui semblait fort amusé, riposta gaiement :

– J’attends bientôt Kif-kif et sa petite maîtresse... avec l’ami Bobby par-dessus le marché !

Il salua respectueusement Armelle, adressa à Josie un petit signe amical et s’écarta de la haie. Mais il ne s’éloigna pas. Tant qu’Armelle et sa petite sœur furent visibles dans le jardin voisin, il les suivit des yeux en songeant :

« Comme elle est jolie ! Et si simple ! »

Quand les deux sœurs eurent disparu, il reprit le chemin de sa demeure, avec Mourad sur les talons. Il alla aux écuries donner un coup d’œil et une caresse à son cheval préféré, puis gagna la maison, vaste construction datant de deux siècles,

sans grand caractère, mais d'apparence assez majestueuse. Au seuil d'une porte vitrée se tenait une femme jeune, belle encore. Elle était vêtue d'un long peignoir blanc garni de dentelles et une écharpe de tulle lamé d'argent s'enroulait autour de sa tête et de son cou.

– Te voilà, mon chéri ? dit-elle d'une voix douce avec un léger accent. Ce parc te plaît, décidément.

– De plus en plus, ma chère mère ! Il est délicieux... et puis je crois que nous aurons des voisins charmants !

Une voix d'homme, à l'intérieur, dit avec une gaieté ironique :

– Tu es déjà fixé là-dessus pour avoir vu le père et les deux fils ?

– Et les deux filles ou, du moins, deux d'entre elles, cher père ! riposta Even en entrant dans le grand salon garni de meubles anciens où son père, un homme à la figure fine et souffrante, mais spirituelle, était assis près d'une table couverte de livres et de journaux.

– Ah ! ça, c’est mieux ! Dans une famille, ce sont les femmes qui donnent la note. Gentilles, les jeunes filles ?

– Mon père, l’une d’elles n’a guère que cinq ans... ce qui ne l’empêche pas d’être une exquise petite créature. Je suis sûr qu’elle vous amuserait prodigieusement.

– Il faudra me faire faire sa connaissance. Les enfants m’étaient assez indifférents autrefois ; mais, en vieillissant, je les aime toujours davantage. Je suis fait pour être grand-père, Even. Mais je crains bien que tu ne retardes indéfiniment pour moi ce bonheur, avec tes idées. Il ne te faudra pas moins qu’une perfection, mon cher !

En parlant ainsi, il enveloppait son fils d’un regard d’orgueilleuse tendresse.

Even se mit à rire gaiement.

– Nous la découvrirons, mon père, vous verrez ! Chère maman, ne pensez-vous pas que nous pourrions faire notre visite aux dames Arzen cet après-midi ?

– Déjà, Even ! C'est bien tôt, il me semble ? Nous venons à peine d'arriver.

– Qu'importe, maman ! Ce sont de si proches voisins ! N'est-il pas vrai, mon père, qu'il n'y a aucun inconvénient ?

– Aucun, aucun ! Mais, dis donc, Even, l'autre sœur a-t-elle cinq ans ?

Even rit de nouveau.

– Non, mon père ; celle-là est une jeune fille, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi délicieuse que sa petite sœur.

– Je m'en doute ! Tu n'as pas coutume d'être aussi pressé de faire des visites. Mais ne t'emballe pas pour un joli minois, hein ? Il te faut une femme sérieuse et bonne, car, sans cela, avec ta nature, tu souffrirais trop, mon cher enfant.

La physionomie d'Even se fit tout à coup très grave.

– Soyez tranquille, mon père. Avant tout, je considérerai l'âme, le cœur, l'intelligence de celle que je vous donnerai pour fille. Et puis, vous savez bien, cher père, que j'ai toute confiance en

ma mère et en vous et que je suivrai toujours les conseils de votre expérience.

– Très bien, mon cher enfant. Comme nous ne voulons que ton bonheur, tu peux être certain que nous approuverons ton choix si nous y découvrons toutes les garanties nécessaires. Allez donc tous deux voir ces dames cet après-midi... et tu me diras, Djalma, ton opinion sur cette jeune fée qui a eu le privilège de plaire, dès le premier coup d’œil, à ce jeune homme très difficile, ajouta-t-il en s’adressant à sa femme.



## VI

### *Petites fêlures*

Les dames Arzen eurent donc, cet après-midi, la visite de la comtesse de Rodennec et de son fils. Elles furent charmées par l'une et par l'autre. M<sup>me</sup> de Rodennec était visiblement la bonté même ; c'était de plus une femme intelligente et distinguée, que son mari, qui l'avait épousée à quinze ans, avait su remarquablement former, car son éducation première avait été tout orientale.

Armelle et Moussia lui furent présentées, puis Pascal et Josèphe. Even installa cette dernière sur ses genoux et lui demanda si Kif-kif était remis de son émotion du matin.

– Oui, tout à fait, monsieur, répondit-elle avec gravité. Il a très bien mangé sa soupe. Mais je suis ennuyée, maintenant, parce que Bobby est fâché.

– Qu'est-ce que vous lui avez donc fait, Josie ?

– Mais rien du tout ! Je lui ai dit seulement que vous l'invitiez à venir avec moi dans le parc, par-dessus le marché. Alors il est devenu tout rouge, il a pris son air comme quand M<sup>lle</sup> Lazarine le gronde, et il m'a dit : « Puisque c'est comme ça, je n'irai pas ! Non, je n'irai pas par-dessus le marché ! »

Ces dames et Even se mirent à rire.

– Quel âge a donc ce jeune personnage si susceptible ? demanda le vicomte.

– Six ans, monsieur, dit bonne-maman. Il est fort intelligent, mais son amour-propre a besoin d'être corrigé.

– En effet. Vous lui direz, Josie, que c'est très vilain d'être orgueilleux comme cela et que je veux absolument qu'il vienne me voir avec vous.

– Et Kif-kif ?

– Et Kif-kif, naturellement !

– Mais vous enfermerez votre grosse bête, dites ? demanda Josèphe d'un ton de prière

câline.

– Josie, à quoi penses-tu ?... s'écria Armelle d'un ton de reproche.

Mais Even riait de bon cœur.

– Laissez-la, je vous en prie, mademoiselle. Mon pauvre Mourad l'intimide, décidément. Il faudra pourtant vous y habituer, Josie, car je tiens à ce que vous deveniez de grands amis.

– Oh ! je ne pourrai jamais ! soupira Josie. Il est trop gros !

– Mais si, vous verrez ! Aux Indes, les enfants de l'un de nos voisins l'avaient en si grande affection qu'il fallait presque user de force pour les en séparer.

Quand Michon, vers cinq heures, revint de sa pension, M<sup>lle</sup> Lazarine l'envoya demander un renseignement à M<sup>me</sup> Arzen. La petite fille emmena Bobby avec elle. Josèphe, en apercevant son ami, courut vers lui, triomphante.

– Il est venu, tu sais !

– Qui ça ?

– Le monsieur de la maison des Oiseaux ! Il est gentil, gentil ! Seulement, j’ai peur qu’il me fasse manger par son chien... Et il m’a dit de te dire que c’était très vilain d’être orgueilleux et qu’il voulait que tu viennes avec moi.

Bobby se redressa d’un air de dignité outragée.

– Je lui obéirai, à ton monsieur ! Je suis sûr qu’il est très méchant... D’abord, puisqu’il veut te faire manger par son chien...

– Mais non, c’est moi qui ai peur ! Tu es bête, Bobby ! Il n’est pas méchant du tout, il a des yeux très bons, et si grands, si grands ! Et puis noirs comme la nuit ! Tu te rappelles, dans le conte que nous lisait Armelle ? Il y avait un prince qui avait les yeux comme ça, et la princesse avait des yeux bleus, comme ceux d’Armelle.

– Moi aussi, j’ai des yeux bleus, Josie, dit une douce voix.

Moussia apparaissait près des deux enfants.

– Oui, mais pas si bleus que ceux d’Armelle,

et pas si grands non plus. Je suis sûre que ceux de la princesse ne ressemblaient pas aux tiens !

Moussia eut un petit rire bizarre qui avait de l'analogie avec le son d'une cloche fêlée.

– Et le prince aux yeux noirs a épousé la princesse aux yeux bleus ? demanda-t-elle.

– Bien sûr ! Et ils ont été très heureux. Veux-tu que je demande à Armelle de te dire le conte ?

– Merci, Josie, mais j'ai passé le temps où l'on s'amuse aux contes de fées. J'ai mieux à faire que cela.

– Quoi donc ? demanda Josie.

Un sourire découvrit les petites dents pointues de Moussia.

– Mais travailler, mignonne ! C'est la vie, cela !

Josie fit une petite moue.

– C'est si ennuyeux ! Viens-tu jouer, Bobby ?

– Non, parce que tu vas encore me parler de ton monsieur ! riposta Bobby, très digne.

– Mais oui, il faut bien puisqu'il veut que tu

ailles chez lui !

– Non, non, non ! fit Bobby avec énergie.

Armelle, attirée par cette véhémence protestation, arriva et s'informa. Quand elle fut au courant, elle prit Bobby sur ses genoux et lui fit un petit sermon bien senti, après lequel le récalcitrant, non encore entièrement convaincu cependant, voulut bien promettre d'accompagner Josèphe quand elle irait dans le parc du « monsieur ».

Le soir, lorsque toute la famille fut réunie, ces dames firent part de leurs impressions sur les visiteurs de l'après-midi. Moussia approuvait du regard ou d'un monosyllabe. Elle se montrait toujours très réservée quand il s'agissait d'apprécier les gens ou les choses, ce qui faisait dire à bonne-maman :

– Comme cette enfant est discrète et délicate !

Quelques jours plus tard, M<sup>me</sup> Arzen et les jeunes filles se rendirent à la maison des Oiseaux. Elles furent reçues le plus aimablement du monde par M. et M<sup>me</sup> de Rodennec. Quand elles prirent

congé d'eux, le comte déclara qu'il ne souhaitait rien tant que voir sa demeure devenir « la maison des enfants ».

Ce fut le début de relations fréquentes et de plus en plus intimes. Malgré leur énorme fortune, les Rodennec étaient des gens simples, menant une vie large, mais sans luxe exagéré, et dépensant en œuvres charitables une grande partie de leurs revenus. Par leurs opinions, par leurs goûts, ils étaient faits pour s'accorder avec les Arzen. Très vite, le lettré qu'était aux heures de loisir M. Arzen s'entendit avec le comte et son fils, tous deux épris de littérature et doués d'une intelligence profonde et fine. M<sup>me</sup> de Rodennec recherchait la société des femmes distinguées qu'étaient M<sup>me</sup> Arzen et sa belle-mère ; elle se plaisait à attirer chez elle Armelle et Moussia. Quant aux enfants, ils avaient leurs grandes et petites entrées, non seulement dans le parc, mais encore dans la maison. M. de Rodennec, presque toujours cloué sur son fauteuil d'infirmes, s'amusait infiniment des reparties de Josèphe et de Bobby. Celui-ci, complètement converti, ne se faisait plus prier pour suivre sa petite amie et tous

deux étaient maintenant les grands amis du terrible Mourad. Even, très gai, se mêlait aux jeux de ses jeunes voisins, dont il devenait bien vite l'idole, tout en sachant se faire très bien obéir, car, sous son apparence gracieuse, existaient une grande fermeté et un très vif sentiment du devoir.

C'était, du reste, un remarquable caractère et ses qualités morales et intellectuelles, jointes à ses dons physiques, justifiaient la tendre admiration de ses parents à son égard.

Aux vacances de Pâques, le licenciement de l'École navale pour cause d'épidémie amena François à la maison paternelle. C'était un grand garçon blond, maigre et nerveux comme Jean, de caractère rêveur et tendre, poète à ses heures et très travailleur. Even et lui sympathisèrent aussitôt, se reconnaissant tous deux pour des natures loyales et sérieuses. Ils firent de longues excursions en automobile, auxquelles, plusieurs fois, furent invités Tug, Jean et Pierre Dornoy. Puis, Even ayant fait installer un tennis et divers jeux dans le parc, ce furent des parties avec



Armelle et Moussia, auxquelles se joignaient parfois d'autres jeunes gens et jeunes filles, car les propriétaires de la maison des Oiseaux avaient déjà noué d'autres relations.

Even, très entouré et très flatté, se montrait aimable pour tous, mais il réservait son amitié à la famille Arzen. Il apprenait à François et à Tug à conduire et à monter à cheval, enseignait le tennis à Moussia, faisait de la musique avec Armelle, donnait à Marion des conseils sur ses études littéraires, confectionnait avec de la terre glaise, pour Bobby et Josie, des figurines comiques qui jetaient les enfants dans des transports de joie.

– Mon fils est un enjôleur, avait dit un jour M. de Rodennec à bonne-maman, qui le complimentait sur la délicate courtoisie dont Even usait à l'égard de toutes les femmes, jeunes ou vieilles.

Et Bobby eut un jour cette réflexion, qui fit beaucoup rire le jeune homme :

– Je me demande comment on pouvait vivre ici quand vous n'étiez pas là.

Ces charmantes relations entre voisins, la distraction plus grande en résultant pour chacun, rendaient moins saillants quelques changements qui se produisaient peu à peu chez certains membres de la famille Arzen. Bonne-maman, d'abord, si facile autrefois et qui approuvait toujours sa belle-fille, devenait un peu exigeante, blâmait ceci et cela, se montrait sévère pour Armelle, auparavant sa préférée. Marion prenait des airs pédants et sa susceptibilité, de jour en jour plus grande, lui valait de fréquentes gronderies, à la suite desquelles elle boudait indéfiniment. La paresse de Jean s'augmentait maintenant d'indiscipline et les punitions pleuvaient sur lui au collège. Il n'était pas jusqu'à Josie dont le caractère ne devînt difficile.

Un germe de discorde s'était glissé dans cette famille si unie. C'était peu de chose encore, quelques petites fêlures dans la paix familiale ; mais, à certains moments, les uns ou les autres en ressentaient l'influence, sans se rendre compte d'où venait ce vent mauvais qui menaçait la tranquillité du foyer.

Pourtant, il aurait semblé fou d'en accuser Moussia, « cet ange de Moussia », comme disait bonne-maman qui s'attachait de jour en jour davantage à la nouvelle venue. Moussia avait un caractère égal incomparable, elle savait se montrer gaie à propos, sérieuse ou attendrie selon les cas. Il était impossible de rêver quelqu'un de plus serviable. Armelle en faisait l'expérience. Dès les premiers jours de son arrivée, Moussia lui avait demandé de lui laisser rendre à l'aïeule quelques-uns des petits services que bonne-maman, jusque-là, avait toujours reçus de « sa grande ». Armelle, bien qu'il lui en coûtât, car ces petits soins étaient un plaisir pour son cœur aimant et reconnaissant, n'avait pas voulu refuser, par délicate bonté, en se disant qu'il était bien naturel que Moussia voulût aussi témoigner son affection à l'excellente grand-mère. Mais voici que, peu à peu, elle se trouvait complètement supplantée par sa cousine. Souple et câline, très adroite de ses mains, discrètement flatteuse, et possédant une merveilleuse habileté pour discerner chez chacun les dispositions du moment, afin d'y conformer ses actes, ses

paroles, sa physionomie, elle gagnait complètement le cœur de bonne-maman, au détriment d'Armelle dont les services étaient presque toujours refusés maintenant.

Armelle, dont le cœur était très affectueux, commençait à souffrir de se voir mise ainsi de côté par l'aïeule qu'elle chérissait, mais elle ne songeait pas à accuser Moussia. Celle-ci était si empressée pour lui rendre service ! Elle lui disait avec une si touchante tendresse :

– Vous êtes ma sœur, je vous aime, chère Armelle !

Pour son oncle et sa tante, Moussia avait des attentions filiales. Marion ne voyait plus que par les yeux de sa cousine ; Jean déclarait qu'elle était plus gentille qu'Armelle, qui l'engageait toujours à travailler davantage ; Josie, très gourmande, la cajolait pour se faire donner des bonbons, que Moussia lui remettait en cachette, car les friandises n'étaient que rarement permises en dehors des repas.

Les réfractaires étaient toujours Tugdual et Pascal. Les belles histoires de sa cousine

n'avaient pas raison de la réserve du petit aveugle. Quant à Tug, s'il avait, dans le premier enchantement des relations avec les voisins, perdu un peu de vue son rôle d'observateur, il le reprenait de plus belle maintenant, depuis un certain jour où il avait remarqué la lueur singulière qui s'était échappée des yeux de Moussia en se fixant sur le rubis qu'Even de Rodennec portait au doigt.

D'ailleurs, Michelle, qui avait une foi aveugle en son ami Tug, ne se privait pas non plus de surveiller la nouvelle venue, sans en avoir l'air. C'est ainsi qu'un dimanche, dans l'après-midi, elle confia à Tug, tandis qu'on organisait une partie de croquet dans le parc :

– J'ai regardé tout le temps Moussia pendant la messe, ce matin. Elle avait l'air si pieux, si fervent ! Même près d'Armelle, qui est si recueillie, on la remarquait. Mais, à force de la regarder, je me suis aperçue d'une chose très drôle : ses yeux, qui semblaient ne pas quitter l'autel ou bien son livre, voyaient tout autour d'elle et, surtout, se fixaient à tout moment sur le

banc de M. de Rodennec.

– Voyez-vous ça ! C'est très bien, Michon. Mais, dis donc, je crois qu'il n'y a pas que Moussia à n'avoir pas suivi sa messe.

Michon rougit.

– C'est vrai, elle me donne tout le temps des distractions, maintenant. Mais c'est ta faute, Tug ; c'est toi qui me rends soupçonneuse.

– Évidemment, tu agis pour le bon motif. C'est chiffonnant, cette Sainte-Nitouche chez nous, et si on pouvait la démasquer un beau jour...

– Démasquer qui ? demanda Even, qui s'avavançait vers eux et dont l'oreille très fine avait entendu les derniers mots.

Tug prit un air embarrassé, tandis que Michelle rougissait de nouveau.

– Quelqu'un de très hypocrite, monsieur, répondit le jeune garçon. Mais je ne peux pas vous dire son nom parce que ce ne serait pas bien.

– Non, ne me dites rien, mon ami Tug, je n'ai

pas besoin de le savoir. Mais je vous approuve, car démasquer l'hypocrisie partout où on la rencontre est un devoir... Michon, M<sup>lle</sup> Armelle et moi vous prenons dans notre camp. Tug ira dans celui de sa cousine Moussia.

Tugdual glissa son bras sous celui du jeune homme en levant vers lui ses yeux bleus, moitié rieurs, moitié contrariés.

– C'est exprès que vous me mettez avec elle, monsieur Even ?

– Certainement, pour vous apprendre à réprimer vos antipathies.

– Comment savez-vous ?

Le vicomte eut un petit sourire railleur :

– Il n'y a pas que vous qui observiez, maître Tug ! J'ai de bons yeux aussi, et vous en aurez plus d'une fois la preuve, d'aussi bons yeux que Michon, qui a si bien suivi sa messe, ce matin, en regardant M<sup>lle</sup> Moussia.

Il eut un léger éclat de rire en voyant l'air stupéfait de Tug et la teinte pourpre qui couvrait le visage de Michelle.

– Mais je garde le secret, ne craignez rien ! ajouta-t-il d'un ton subitement sérieux.

Il s'éloigna rapidement dans la direction du terrain de croquet, laissant les deux amis abasourdis.

– Tug, je crois qu'il est un peu sorcier ! murmura enfin Michelle avec quelque effroi. Il n'a pas tourné une seule fois les yeux de mon côté ce matin.

Tug leva dédaigneusement les épaules :

– Sorcier ! Quelle sottise ! Mais je crois que...

Et une flamme de triomphe s'alluma dans son regard, tandis qu'il murmurait, en se penchant vers la petite fille :

– Je crois que Sainte-Nitouche a trouvé là encore quelqu'un qui ne donnera pas dans le panneau !



## VII

### *Deux cloches, deux sons*

#### *Bonne-maman à François*

« Mon chéri,

« J'ai un peu tardé à répondre à ta bonne lettre, mon chéri, parce que, comme on te l'a écrit, j'ai été un peu malade. Maintenant, me voilà presque complètement remise et je suis sortie hier avec Moussia, pour la première fois, dans l'automobile des Rodennec. Ils avaient tant insisté que je n'ai pas osé refuser, bien que ce mode de locomotion ne m'inspire pas confiance, comme tu le sais. Mais M. Even a conduit à une allure si modérée que je suis presque revenue de ma prévention.

« J'étais surtout contente de cette promenade pour Moussia, qui était toute pale et fatiguée après m'avoir soignée avec une telle sollicitude !

Quelle délicieuse enfant ! Elle était là sans cesse, épiait mes moindres désirs, refusant, sauf lorsque je l’y forçais, de se laisser remplacer par ta mère et Armelle.

« – J’ai passé tant d’années sans vous connaître et pouvoir vous chérir, grand-mère ! Laissez-moi me dédommager maintenant ! me disait-elle.

« La petite enjôleuse ! Tout le monde l’aime ici. M. et M<sup>me</sup> de Rodennec me font de sa grâce, de son charmant caractère, de sa finesse d’intelligence, les plus chaleureux éloges. Le vicomte Even paraît prendre plaisir à causer avec elle. Toutes nos relations, du reste, en font le plus grand cas. M. le recteur est édifié de sa piété et les dames de charité admirent la délicate sollicitude qu’elle témoigne à la famille pauvre qui a été confiée à ses soins.

« Mais je m’aperçois que je ne te parle que de Moussia. Ton père et ta mère vont bien, les garçons aussi. Armelle est un peu pâlotte depuis quelque temps, un peu moins gaie aussi. Un peu nerveuse. Elle n’a pas l’égalité d’humeur si

remarquable de sa cousine. Mais, en revanche, elle devient de plus en plus jolie, peut-être aussi un peu coquette. Tu trouveras un changement dans sa toilette, si simple jusqu'ici. Marion paraît également un peu fatiguée, elle est très irritable et ne veut plus quitter ses livres. Josie est toujours bien gentille et continue à faire les délices de nos voisins, avec ce malin singe de Bobby.

« Nos rapports deviennent de plus en plus intimes avec cette charmante famille de Rodennec. Les jours de congé, M. Even emmène souvent Tug et Jean en promenade. Hier, c'était le tour de ta mère, des jeunes filles et des petits, qu'il a conduits à Vannes en faisant un joli détour. J'ai dû forcer Moussia à être de la partie ; elle refusait absolument de me quitter, la pauvre petite chérie !

« Je ne t'en écris pas plus long, mon bon François, car je suis encore un peu fatiguée. De plus, le docteur Dornoy m'a recommandé de ménager ma vue. Moussia me fait la lecture ; elle n'a pas la voix harmonieuse d'Armelle, mais lit admirablement, avec un sentiment, des nuances !

« Je t’embrasse de tout mon cœur, mon bon chéri. Ne te fatigue pas trop.

« Ta bonne-maman.

« B. Arzen. »

### *Tugdual à François*

« Mon amiral,

« Salut et fraternité, comme disaient les citoyens de la République une et indivisible, première du nom, dont j’étudie en ce moment la véridique histoire. Je me décide à prendre la plume aujourd’hui pour t’envoyer quelques mots de ma prose, puisque tu te plains de mon silence. Tu sais bien, mon cher vieux, que je t’aime quand même. Mais enfin, puisqu’il te faut mon style, allons-y !

« Quoi de neuf ici ? Rien, mon ami, du moins pour le commun des mortels. Mais pour qui sait voir...

« À quoi bon te parler de cela ? Comme les

autres, tu as trouvé Sainte-Nitouche parfaite. Alors, tu me traiteras de fou si je te dis qu'avant un an elle aura mis la zizanie partout.

« Que fait-elle ? me demandes-tu.

« Par la flatterie et le mensonge, elle indispose bonne-maman contre notre mère et Armelle ; elle encourage les défauts de Marion, de Jean et de Josie ; elle se glisse chaque jour davantage dans les bonnes grâces de M<sup>lle</sup> Lazarine, qu'elle excite contre Michon, et dans celles de M. et M<sup>me</sup> de Rodennec. À la maison des Oiseaux, elle n'est plus seulement angélique, elle est séraphique !

« Et ses airs fervents à l'église ! Et ses visites chez les pauvres, avec un gros paquet sous le bras, toujours aux heures où on peut bien la voir ! m'a dit Jeanne-Marie qui ne l'a jamais adoptée, elle, et se met aussi à la surveiller.

« Se doute-t-elle que Michon se défie d'elle ? Toujours est-il qu'elle ne perd aucune occasion de lui nuire en dessous, tout en se montant charmante et affectueuse en apparence. C'est ça qui me fait bondir, vois-tu ! Si elle était mauvaise en face, encore ! Mais cette hypocrisie !

« Ne voilà-t-il pas que je me suis aperçu l'autre jour que Marion – elle devient bien désagréable, entre parenthèses, notre Sapience ! – était jalouse d'Armelle ! Papa, en revenant de Vannes, avait rapporté à notre aînée un joli petit col en dentelle. C'était tout naturel, n'est-ce pas ? Car Armelle est si bonne, si dévouée pour nous, et aide si bien maman dans le ménage ! Eh bien ! Marion a fait la tête et elle a boudé Armelle plusieurs jours ! La jalousie, nous ne connaissions cependant pas ça, chez nous ! Nous nous aimions tant !

« Et puis, figure-toi que bonne-maman trouve Armelle trop coquette, trop élégante ! Auparavant, pourtant, c'était elle-même qui la poussait à s'habiller gentiment et je me rappelle très bien l'avoir entendue, l'année dernière, dire tout bas à maman : « Comme notre chérie sait s'habiller avec rien ! Une petite robe de quatre sous fait un effet sur elle ! »

« Eh bien ! Armelle n'a pas changé depuis l'année dernière, c'est toujours elle qui fait ses robes et ses chapeaux et bien sûr qu'elle ne

dépense rien de plus pour sa toilette, car elle est très raisonnable. Qui donc a changé, alors ? Et pourquoi ?

« Tiens, hier dimanche, elle avait mis, pour aller à la grand-messe, un chapeau qu'elle avait fini la veille. C'était en tulle noir, avec des plissés, des bouillonnés, je ne sais quoi ! Et elle était jolie là-dessous ! Marion avait le tout pareil, mais ce n'était plus ça du tout !

« Donc, Armelle s'en va à la messe avec son chapeau. En sortant, nous nous réunissons à M<sup>me</sup> de Rodennec et à son fils. J'ai vu tout de suite, dans les yeux de M. Even, que lui aussi trouvait ce chapeau bien joli. M<sup>me</sup> de Rodennec, de son côté, en fait compliment à Armelle et l'invite à déjeuner chez elle avec Moussia, Pascal et Josie. Moussia refuse « pour ne pas quitter sa chère bonne-maman ». Armelle s'en va donc avec les enfants et nous la rejoignons plus tard pour passer un bon après-midi à la maison des Oiseaux. Je n'avais jamais trouvé M. Even si gai et Armelle n'était plus pâle ni soucieuse comme je la vois depuis quelque temps. Mais, au retour,

voilà que bonne-maman lui fait presque une scène à propos de ce malheureux chapeau ! Ce n'était pas assez « deuil ». Sa coquetterie, son désir de plaire, lui faisaient oublier que son aïeule et sa cousine portaient encore le grand deuil.

« Bref, notre grande chérie avait les yeux pleins de larmes quand je la rencontrai sortant de chez bonne-maman.

« Je la questionnai et elle finit par me raconter la cause de son chagrin.

« Je ne sais pas ce que bonne-maman a contre moi ! ajouta-t-elle d'un air tout désolé. Jamais je ne l'ai vue comme cela !

« Alors, je n'y tins plus et, en embrassant la pauvre grande, je m'écriai :

« Elle a, pardi ! qu'elle est poussée par cette peste de Moussia qui est jalouse de toi, ma jolie Armelle ! Mais défends-toi, ne laisse pas prendre ta place ! Tu es trop bonne, trop charitable, vois-tu !

« Elle me regardait d'un air tout effaré.

« – Comme tu te montes l'imagination, Tug !



Vraiment, accuser ainsi Moussia...

« – Oh ! tu commences à te méfier, au fond, ma grande ! Mais, par charité chrétienne, tu ne veux pas t'arrêter à cette pensée. Ne crains rien, va, je veille, nous veillons, et si elle cherche encore à te faire du mal, ou à l'un des nôtres, gare à elle !

« – Tug, tu es fou !

« – Oui, oui, c'est connu, la petite chanson ! Tug est fou, Tug a des idées extraordinaires... mais on découvrira un jour que le nez de Tug était tout de même fameux !

« T'ai-je dit que Jean devenait insupportable ? De plus, hier, j'ai surpris Josie en train de manger en cachette des bonbons. À force d'instances, elle finit par me dire que c'est Moussia qui les lui a donnés, en lui recommandant de n'en parler à personne « parce que ce serait un gros péché ».

« – C'est vrai, Tug ? me demande l'innocente.

« – Ce qui est un péché, c'est de te cacher comme cela ! Tu n'étais pas en dessous, autrefois, Josie ! Que c'est vilain !

« Elle pleure, je la console, puis je vais raconter la chose à maman qui tombe de son haut, pas tout à fait cependant, car le changement de bonne-maman à son égard lui donnait déjà un peu à réfléchir. Elle pense d'abord à en parler à papa, puis elle se décide à attendre encore, car lui, qui est occupé toute la journée et ne voit sa nièce qu'aux repas, ne s'aperçoit de rien et serait peut-être très incrédule. Puis il faut ménager bonne-maman. Mais, maintenant, maman surveillera de très près les enfants, surtout Josie et Jean, car Pascal ne paraît pas du tout disposé à subir l'influence de Moussia.

« Voilà où nous en sommes, mon vieux frère. Il y a quelque chose qui se décolle dans la famille. Mais je suis content tout de même de ce petit vent de défiance qui souffle chez certains. Le bandeau s'écarte, il finira par tomber tout à fait.

« Un qui m'a l'air d'avoir eu autant de flair que ton serviteur, c'est M. Even. J'ai idée qu'il n'a jamais coupé dans les airs candides de Sainte-Nitouche et qu'il l'observe. Je me demande

pourquoi, depuis quelque temps, il cause beaucoup plus avec elle quand nous sommes réunis. Mais il n'a pas du tout le même air que lorsqu'il s'adresse à Armelle.

« De plus en plus gentil, notre ami ! Je l'aime comme si je le connaissais de toujours. Nous avons ensemble de grands entretiens, souvent très sérieux, je t'assure. Il est déjà un savant, malgré son âge. Je parle allemand avec lui, et j'ai fait plus de progrès en deux mois qu'en cinq ans au cours de ce pauvre abbé Mulbach qui s'époumone en vain pour nous faire entrer dans la tête tous ces interminables mots germaniques. M. Even, en outre de plusieurs dialectes hindous, parle aussi très bien l'anglais et le russe. Cette dernière langue lui a été apprise par un secrétaire de son père, M. Amzof, en ce moment en congé pour cause de santé, mais qui doit revenir à son poste à la fin de l'été.

« Quelle lettre, mon amiral ! C'est pire qu'un journal ! Il va me falloir deux timbres là-dessus et, si Moussia s'en aperçoit, elle dira avec son sourire le plus innocent :

« – Voilà Tug qui fait gagner la poste en bavardant avec son frère.

« Car il faut que je te dise encore, mon cher, qu'« on » m'accuse maintenant d'être trop dépensier.

« Hein ! elle est raide, celle-là ? Et « elle » est hébergée chez nous, elle se fait donner des petits cadeaux par bonne-maman...

« Non, tiens, je m'arrête ! J'en ai trop sur le cœur, ça n'en finirait pas. Quand tu seras là, nous en causerons ensemble. Je te tire ma révérence, mon vieux François, et t'embrasse cordialement.

« Ton terrien de frère.

« Tug. »

« P.-S. – Autre indice : Mourad, qui ne sait quelles caresses nous faire à tous, mais surtout à Armelle, gronde chaque fois que Moussia veut le toucher. Et pourtant, elle lui fait les yeux doux, elle prend sa voix la plus sucrée. Or, j'ai grande confiance dans l'instinct des bêtes... presque autant que dans le mien. Brave Mourad, va !

Encore un qui ne se paie pas avec des  
« nitougeries ».

## VIII

### *Deux alliés*

La distribution des prix couronna par de nombreux succès l'année scolaire de Tugdual, dont le travail était toujours sérieux et régulier. Par contre les compositions de Jean furent si détestables que le directeur du collège adressa au garçonnet un blâme en présence de son père. De retour au logis, M. Arzen l'admonesta sévèrement, mais Jean, pour la première fois, riposta avec une telle impolitesse qu'une punition exemplaire s'imposa : toute une journée d'arrêts à la chambre et – c'était là le plus sensible – la privation de l'excursion qui devait avoir lieu quelques jours plus tard à Belle-Isle, à bord de la *Djalma*, le yacht des Rodennec.

Depuis plusieurs jours, l'élégant bateau croisait dans les eaux du Morbihan. Even

projetait de faire avec ses jeunes amis de fréquentes promenades en mer et c'était Tug, en l'honneur de ses succès, qui avait choisi le premier but d'excursion.

Un matin brumeux et frais, l'automobile emmena à Vannes M. Arzen, Armelle, Moussia, Marion, Michelle, Tugdual et Pierre. Ils s'embarquèrent aussitôt et la *Djalma* leva l'ancre, tandis qu'Even faisait visiter à ses hôtes l'intérieur du yacht, petite merveille d'élégance et de confort.

Mais, dès qu'on prit la haute mer, le malaise commença à se manifester chez quelques-uns ; Armelle et Michelle durent se réfugier dans de coquettes cabines, où une femme de chambre hindoue se tenait à leur disposition. Bientôt, M. Arzen, Marion et Pierre quittèrent aussi le pont. Seuls, Moussia et Tugdual se comportaient vaillamment. Tug, les mains derrière le dos, se promenait partout, causant avec l'équipage et s'intéressant à la manœuvre. Quant à Moussia, elle demeurait sur le spardeck, assise dans un grand fauteuil de rotin où disparaissait sa mince

personne, et causant avec Even qui se tenait debout près d'elle, la main appuyée au dossier d'un siège.

Tout en allant et venant, Tug, pour n'en pas perdre l'habitude, observait sa cousine. Une fois de plus, il remarqua qu'elle ne prenait jamais des airs plus célestes que lorsqu'elle se trouvait en présence du vicomte de Rodennec. Aujourd'hui surtout, quelque chose dans sa physionomie frappa le jeune garçon, sans qu'il pût définir son impression.

Even causait gaiement et Moussia lui donnait la réplique en souriant, – de ce sourire doux et candide qui lui était habituel, mais qui était aujourd'hui plus « sucré » que jamais, ainsi que l'observait Tug.

Puis, peu à peu, sa physionomie changea, se fit mélancolique et touchante. Even sérieux maintenant, paraissait extrêmement intéressé et attentif.

« Qu'est-ce qu'elle peut bien lui raconter, la Sainte-Nitouche ? » pensa Tug, très intrigué et inquiet sans savoir pourquoi.



De l'air le plus naturel du monde, il gagna le spardeck. Il entendit alors la voix de Moussia, pathétique et tremblante, qui disait :

– Oui, mon existence a été triste et pénible jusqu'ici et l'avenir, sans doute, ne me sera pas plus clément.

– Pourquoi donc ? Vous avez la plus charmante, la meilleure famille qu'il soit possible de rêver.

– Oh ! certes, ils sont tous délicieux pour moi et je les aime tant ! Mais je ne pourrai rester longtemps à leur charge, il faudra que je cherche une position. Et l'obligation de vivre chez des étrangers me sera plus dure encore en quittant ces parents si tendres, si remplis de sollicitude.

Sa voix faiblissait un peu, il semblait que des larmes l'enrouaient.

– Qui sait ? Vous vous marierez peut-être bientôt, d'abord.

Elle eut un geste de stupéfaction en levant vers Even ses yeux bleus, en ce moment empreints d'une angélique résignation.

– Me marier ! Sans dot ! Oh ! je n’y pense pas, je vous assure.

– Il existe des âmes désintéressées, mademoiselle.

– Si peu, si peu ! Si encore j’avais la beauté d’Armelle, peut-être...

– La beauté n’est pas tout pour un homme sérieux.

– Oh ! certainement ! Mais Armelle a tant d’autres qualités ! Je ne cesse d’admirer son adresse en toutes choses, moi qui suis si malhabile. Elle est inimitable dans l’arrangement de ses toilettes. C’est là, d’ailleurs, son plus grand plaisir. Elle aime encadrer joliment sa beauté et je crois qu’elle apprécierait fort une existence luxueuse et mondaine. Malheureusement, ce n’est pas chez son père qu’elle pourra la trouver jamais. Il lui faudrait le mariage riche. D’ailleurs, j’ai cru comprendre qu’elle y songeait beaucoup, sans trop penser au mari !

Cette fois, c’en était trop. Tug, outré, s’avança

dans l'intention de dire son fait à l'impudente menteuse. Mais Even tourna les yeux vers lui et le jeune garçon demeura muet. Dans ce regard, il venait de lire l'ordre de se taire.

Pourquoi ? Tug ne se l'expliqua pas, mais il eut l'intuition qu'Even poursuivait en ce moment l'exécution d'un plan. Or, Tug avait une confiance absolue dans la loyauté et l'intelligence de son grand ami et il se sentit tout rassuré et secrètement joyeux à l'idée que la perfide Moussia allait être jouée à son tour.

– Eh bien ! mon ami Tug, ce cœur ne chavire pas un peu ? demanda en riant M. de Rodennec.

– Mais pas du tout ! Je suis fait pour être marin et, si je ne devais continuer la lignée des Arzen notaires, j'aurais rejoint François au *Borda*.

– Est-ce que vous vous sacrifiez, mon bon Tug ?

– Mais non ! Papa m'a laissé libre en me disant : « Si le notariat te déplaît, choisis selon tes goûts et tes aptitudes. Je ne te forcerai jamais à

embrasser telle ou telle carrière. » Pour dire la vérité, le métier de tabellion ne m'enthousiasmait pas positivement, mais enfin il ne m'inspirait pas non plus tant d'éloignement. Aussi, sachant bien quel était le secret désir de mon père, j'ai dit : « Je serai notaire, papa. » Et voilà comment, monsieur le vicomte de Rodennec, maître Tugdual Arzen aura l'honneur et le plaisir de vous offrir ses services, dans un certain nombre d'années, pour tel acte qu'il vous plaira de faire rédiger en son étude.

Even se mit à rire, mais une lueur d'émotion avait brillé dans ses yeux noirs.

– Vous êtes un brave garçon, Tug, dit-il en lui frappant sur l'épaule, et je crois que vos clients auront affaire à un honnête homme.

– Mais, monsieur, tous les Arzen l'ont été, dit fièrement Tug. Je n'ai qu'à suivre leur exemple, c'est bien simple.

– Très simple et vous n'en serez que plus heureux, Tug. Le témoignage d'une bonne conscience est encore ce qu'il y a de meilleur. N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

– Oh ! oui, dit Moussia d'un ton pénétré. L'honnêteté et la droiture sont d'admirables vertus. Mais combien les mettent à côté, comme un bagage trop encombrant, hélas !

– Oh ! oui, combien ! soupira Tug en levant vers le ciel un regard pathétique.

Even se détourna légèrement, en se mordant les lèvres comme s'il retenait un éclat de rire, tandis que Moussia enveloppait son cousin d'un rapide regard soupçonneux.

– Je vais aller voir ce que deviennent Armelle et Michon, dit-elle en se levant. Cette pauvre Armelle n'a pas le pied marin. Je crains que cette secousse ne lui soit défavorable, dans l'état de santé où elle est.

– Comment ! Serait-elle souffrante ? dit Even avec quelque vivacité.

– Mais oui, elle prend mauvaise mine depuis quelque temps. Ne vous en êtes-vous pas aperçu ?

– En effet, mais c'est peu de chose. Une petite crise d'anémie, peut-être...

– Oui, sans doute, dit Moussia d’un ton hésitant. Mais elle a besoin de se soigner, la pauvre chérie. Une sœur de votre mère n’est-elle pas morte de consommation, Tug ?

Le jeune garçon ouvrit de grands yeux :

– Mais pas du tout ! Où avez-vous été chercher ça ? Tante Henriette, qui avait dix ans de plus que maman, est morte des suites d’une scarlatine qu’elle avait eue en soignant des enfants pauvres.

– Vraiment ? Il m’avait pourtant semblé comprendre, d’après ce que m’avait appris bonne-maman... Mais, pour en revenir à Armelle, je dis qu’elle a besoin de se soigner. Elle n’est pas forte du tout. Hier, elle était tout essoufflée en montant l’escalier. Allons, je vais voir nos malades. À tout à l’heure !

Even et Tug la regardèrent s’éloigner, toute fine et menue, son grand-voile de tulle noir flottant autour de ses cheveux couleur de lin. Quand elle eut disparu, le jeune garçon leva vers M. de Rodennec son visage soucieux.

– C’est vrai qu’Armelle a l’air un peu fatigué. J’ai peur qu’elle ne se tourmente de...

– De quoi ? demanda vivement Even.

Tug hésita un moment, puis, prenant son parti :

– Eh bien ! de voir bonne-maman se détacher d’elle pour cette Moussia ! Elle est très aimante, notre Armelle, cela lui fait de la peine, d’autant plus que bonne-maman devient injuste et presque dure avec elle.

Un éclair d’irritation traversa les yeux sombres d’Even.

– Comment ! cette vipère la ferait souffrir ? dit-il d’un ton de sourde colère.

Voyant le regard stupéfait qui se levait vers lui, il saisit les mains de Tug :

– Écoutez-moi, mon ami. L’expression m’a échappé, je vous demanderai de ne la répéter à personne, du moins jusqu’à nouvel ordre. Je sais que vous vous défiez de votre cousine et vous avez raison. Dès le premier jour, j’ai eu l’intuition de ce qu’elle était. Depuis, je l’étudie

et, de plus en plus, j'ai la conviction que cette nature est la perfidie même et qu'elle n'hésitera pas à employer tous les moyens pour arriver à son but. Ce but, j'ai peur de le comprendre... Elle n'y atteindra jamais ; mais alors, je tremble pour votre sœur, je tremblerai jusqu'au moment où elle sera démasquée devant tous.

– Mais que craignez-vous ? balbutia Tug avec effroi.

– Tout ! C'est une de ces créatures dangereuses qu'aucun sens moral n'arrête et qui ne reculent devant rien pour conquérir ce qu'elles convoitent. Mais comment arriver à le faire comprendre à vos parents, à votre grand-mère surtout, complètement aveuglée, je m'en suis aperçu ? Je n'ai aucune preuve à donner, je ne suis du reste qu'un étranger, de plus très jeune. Vous, on vous traite en enfant, bien que vous ayez été, en la circonstance, le plus perspicace de la famille. Il ne nous reste qu'à continuer notre surveillance sans donner l'éveil à votre cousine. Ne vous étonnez donc pas si, après ce que je viens de vous dire, vous me voyez faire l'aimable



avec elle. De votre côté, ne lui montrez pas trop que vous n'êtes pas sa dupe... C'est compris, Tug ?

– Oh ! oui, monsieur ! Mais... vous m'effrayez ! Pensez-vous qu'elle pourrait faire quelque mal à Armelle ?

Une émotion fit pâlir et frémir le visage d'Even.

– J'espère que non ! Si je le soupçonnais, rien ne m'arrêterait pour prévenir M. Arzen. Mais elle se contentera de sourdes manœuvres pour perdre M<sup>lle</sup> Armelle dans l'esprit de votre grand-mère... et dans celui d'un autre. Ce sont ces manœuvres qu'à force de patience et d'habileté il nous faudra déjouer.

Tug serra fortement les mains d'Even :

– Avec vous, nous y arriverons, monsieur ! Quel malheur que les autres soient aveugles !

– C'est qu'elle est fameusement forte, Tug ! Il faut vraiment avoir un esprit d'observation très aiguë pour la percer à jour. Mais, pour nous, c'est fait, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui. Et pour Michon aussi... et même un peu pour Jeanne-Marie.

– Ah ! ah ! notre vieille bougon aussi ! Bonne recrue, à l’occasion... Allons, Tug, laissons ce sujet de côté. Voici Belle-Isle qui apparaît, je crois.

Sous un léger voile de brume se montraient, en effet, les hautes falaises de la grande île bretonne. Autour du yacht, la mer était couverte de bateaux de pêche et les vagues agitaient incessamment les bouées flottantes qui marquent les points où sont immergés les casiers à homards. Peu à peu, aux approches de la digue, la mer se calmait, devenait bleue sous le ciel très chaud dont une brise exquise, sentant le sel, tempérerait l’ardeur.

Les malades apparaissaient maintenant sur le pont. Pour M. Arzen, Armelle et Michon, le mal de mer s’était borné à un moment de fort malaise. Armelle, un peu pâle, mais souriante, déclara à Even, qui s’empressait près d’elle, qu’elle se sentait fort en train et toute prête à explorer l’île.

Moussia, s’approchant d’elle, lui mit câlinement son bras autour du cou.

– N’allez pas vous fatiguer, surtout, chère Armelle ! L’air de la mer vous excite peut-être, mais vous sentirez ensuite la réaction.

– Oh ! pas du tout, je suis très bien et absolument remise de ce malaise, du reste sans importance.

– Prenez garde ! insista encore la douce voix de Moussia.

Une lueur d’impatience, aussitôt éteinte, traversa le regard d’Even.

– Nous allons d’abord nous restaurer tous, dit-il gaiement. Après quoi, nous descendrons à terre et nous verrons alors ce qu’il nous sera possible de faire.

Le yacht passait au pied du petit phare qui marque la pointe de l’île. Il entra dans le port du Palais, la gentille capitale belle-isloise bâtie au bord d’un fjord en miniature fort pittoresque. Sur un haut promontoire s’élève la citadelle de Vauban. Dans les divers bassins que forme le goulet se voyaient un certain nombre de bateaux de pêche, mais la plupart, à cette heure et par ce

temps, étaient sortis pour aller à la recherche du thon et de la sardine.

Even conduisit ses hôtes à la salle à manger où les attendait un lunch délicat auquel tous firent largement honneur, y compris Pierre Dornoy qui avait été cependant le plus malade. Puis les excursionnistes débarquèrent et, après avoir retenu leurs chambres à l'hôtel, – car ils ne devaient repartir que le lendemain, – ils s'en allèrent, très dispos, visiter d'abord la petite ville et, de là, les principales curiosités de l'île.

Belle-Isle paraît très abrupte du dehors, mais elle est, à l'intérieur, extrêmement fertile et très variée d'aspects. Sur un versant se trouve la côte sauvage, contre laquelle le flot furieux se précipite, creusant ses roches en mille formes fantastiques et imprévues. Cette partie du plateau, balayée par les embruns salés, est stérile et les villages y sont rares. Mais le contraste est absolu avec le versant opposé. Là, dans d'étroites vallées, s'élèvent des villages au milieu des vergers et de cultures prospères. Les lauriers et les myrtes, la mer calme aux tons bleus, la

douceur de la température, donnent l'illusion de la nature méridionale.

Even demanda à ses hôtes :

– Que préférez-vous voir d'abord, la côte sauvage ou la côte bleue ?

Armelle, Tugdual et Michelle étaient pour la première ; M. Arzen, Moussia, Marion et Pierre pour la seconde.

– Voyons d'abord, aujourd'hui, la côte sauvage, dit Even. Demain, avant le départ, en nous levant de très bonne heure, j'espère que nous aurons le temps de faire une petite excursion de l'autre côté. Qu'en dites-vous, monsieur ?

– Mais c'est certain ! approuva M. Arzen. Au fait, on dit la côte sauvage magnifique, en particulier aux environs du phare de Bangor.

Tug, qui se trouvait en ce moment près de Marion, l'entendit qui murmurait :

– Naturellement, puisque c'est le goût d'Armelle, on sacrifie celui des autres !

Il se pencha et lui glissa à l'oreille :

– Veux-tu te taire, méchante jalouse !  
Rappelle-toi donc toutes les fois où notre grande  
a sacrifié ses goûts aux nôtres !

Marion répondit par un coup d'œil rageur et  
tourna le dos à son frère. Mais Tug eut le temps  
de lui murmurer encore d'un ton narquois :

– Prends donc modèle sur cette « angélique »  
Moussia ! Regarde son air souriant et satisfait,  
tout comme si elle n'avait pas opté, elle aussi,  
pour la côte bleue !

De fait, Moussia, le plus aimablement du  
monde, se déclarait ravie de visiter d'abord la  
côte sauvage, puisque tel était le désir de cette  
chère Armelle.

– Mais je ne veux imposer mon goût à  
personne ! proclama vivement Armelle.  
M. de Rodennec me le demandait, je l'ai dit  
simplement, comme les autres. Mais j'aurai grand  
plaisir aussi à voir la côte bleue.

– Eh bien ! nous la verrons demain,  
mademoiselle. Aujourd'hui, c'est décidé, nous  
visitons l'autre partie, dit tranquillement Even.

Personne ne dut regretter ce choix, après avoir vu le pittoresque site de la pointe des Poulains, la grotte de l'Apothicaire, le phare de Bangor, qui s'élève dans une région terrible aux navires, et le port Donant, immense plage de sable entourée de superbes rochers à pic.

Au cours de cette excursion, il se produisit un incident qui eût pu devenir un tragique accident. Tandis que la majorité des promeneurs se reposait un instant, Moussia et Tug, infatigables, exploraient les rochers. La jeune fille avançait avec une légèreté de chamois, très souple, très gracieuse.

Tout à coup, elle glissa sur une roche. Tug, à ce moment, arrivait derrière elle. Il la maintint d'une main vigoureuse jusqu'à ce qu'elle eût repris son équilibre.

Elle était blême et un frisson la secoua.

– Merci, Tug !

Elle voulait lui saisir les mains. Mais il les retira en ripostant, avec un haussement d'épaules :

– Oh ! ce n'est pas la peine !

– Comment, ce n'est pas la peine ? Vous m'avez sauvé la vie, mon cher Tug.

De nouveau, il leva les épaules en marmottant quelque chose entre ses dents. Puis il s'éloigna, bondissant entre les rochers et secouant rageusement, par instants, sa tête rasée.

L'incident n'était pas passé inaperçu. Du reste, Moussia, à peine de retour près des autres personnes, s'empressa de le raconter avec une émotion touchante qui mettait des larmes dans ses yeux. On félicita Tug qui se laissa faire d'un air détaché en déclarant encore que « ça n'en valait pas la peine ».

Le lendemain, comme le yacht quittait l'île, Even se trouva un moment seul près du jeune garçon. Tug, pensif, le front un peu crispé, regardait les hautes falaises dorées par le soleil.

– À quoi songez-vous, ami ? demanda Even en lui posant la main sur l'épaule.

Tug leva vers le jeune homme son regard très droit, en ce moment un peu dur.



– Je me demandais, monsieur, si je n’aurais pas eu tort de l’empêcher de tomber là-bas.

– Tug, vous ne parlez pas sérieusement, j’imagine ?

– Mais si, monsieur !

– Allons donc ! Ce n’est pas vous, si honnête, si bon chrétien qui allez regretter d’avoir accompli votre devoir !

– Mais je me demande justement si c’était mon devoir ! Pensez donc, elle va peut-être faire beaucoup de mal chez nous ! Alors, si...

– Nous ne sommes pas juges de cela, mon pauvre ami.

Le jeune garçon soupira.

– Oui... Mais, voyez-vous, j’en ai mal dormi cette nuit.

– Mettez-vous bien dans la tête, Tug, qu’on ne doit jamais regretter d’avoir accompli son devoir, quelque événement qui doive en découler. Et puis, n’allez pas vous tracasser outre mesure à propos de votre cousine. Elle est fautive, elle est dénuée de scrupules, mais il serait peu

raisonnable et peu charitable de porter les choses au pire. Surveillez-la, voilà tout... Puis ne peut-on espérer que l'exemple de votre mère, de votre sœur, si bonnes, si loyales, n'aura pas, à la longue, une salutaire influence sur elle ?

Tugdual secoua la tête.

– J'ai bien peur que non ! Les hypocrites, ça doit avoir de la peine à changer. Est-ce que vous connaissez M<sup>me</sup> Gradu, monsieur ?

– Oui, je l'ai vue une fois chez M<sup>lle</sup> Dornoy. Une personne très grande, maigre, qui a un peu un profil de chèvre, et dont le sourire mielleux est particulièrement désagréable.

– C'est ça. Eh bien ! c'est une hypocrite aussi. Elle vient chez nous dire à maman et à Armelle les choses les plus aimables du monde, elle les embrasse, les complimente ; puis, une fois dehors, le ton change, nous sommes tous critiqués, nous ne valons plus rien. Je pense qu'étant très laide elle est jalouse d'Armelle.

– C'est possible. Mais cette espèce-là existe malheureusement bien souvent dans le monde,

mon pauvre Tug. Le tout est de ne pas s'y laisser prendre.

Peu à peu, Belle-Isle disparaissait dans une brume blonde. La mer prenait des teintes plus glauques, les vagues enflaient, faisant tanguer le bateau. À l'arrière, Moussia se tenait debout près d'Armelle.

Le regard d'Even se dirigeait vers les deux jeunes filles. Il se posa, très doux, sur Armelle, puis se reporta sur Moussia. Et, entre ses lèvres, glissa ce mot que nul n'entendit :

– Judas !

## IX

### *Où Josie se sacrifie*

Il y avait grand conciliabule, cet après-midi-là, dans la salle d'étude où s'étaient réfugiés les enfants que la pluie chassait aujourd'hui du jardin. Tous étaient présents, y compris les trois Dornoy. Armelle présidait la réunion, qui avait pour but de convenir de ce qu'on organiserait en l'honneur de l'anniversaire de bonne-maman, lequel tombait la semaine suivante. Jean avait déjà émis quelques-unes des idées baroques dont il avait la spécialité et s'était fait rembarrer par Tugdual, qui prenait très au sérieux son rôle de vice-président.

– Jouons une tragédie de Corneille, dit Marion, qui avait reçu la veille des félicitations au cours pour avoir récité sans faute toute une scène d'*Horace*.

– Eh bien ! ma petite, si tu crois que nous allons t'aider à massacrer devant témoins ce pauvre Corneille ! s'exclama Tug. L'autre jour, je t'entendais débiter dans ta chambre les imprécations de Camille, ça m'a rappelé M<sup>me</sup> Bichonneau quand elle crie à son p'tit gars : « Eh là ! Yvonnick, mauvais garnement, tu fais le déshonneur de ta famille ! Veux-tu bien ne pas te rouler dans le ruisseau ou tu auras une fessée ! »

Un unanime éclat de rire accueillit cette réflexion de Tug, faite sur ce ton pince-sans-rire qui le caractérisait. Mais Marion, elle, devint pourpre et se leva brusquement

– C'est bon, arrangez-vous comme vous voudrez, je m'en désintéresse, dit-elle d'une voix qui frémissait de colère.

Armelle posa la main sur son bras.

– Voyons, ne sois pas si susceptible ! dit-elle d'un ton de doux reproche. Les taquineries de Tug ne sont pas bien méchantes !

– Elles le sont toujours pour moi ! Il cherche tout ce qui peut me vexer davantage !

– Ce n’est pas difficile, tout te vexes, aimable Sapience ! riposta Tug. Mais enfin, comme nous sommes là réunis en l’honneur de bonne-maman, faisons la paix et continuons notre délibération.

– Vous n’avez pas besoin de moi, dit Marion d’un air têtue. Faites ce que vous voudrez, je réciterai de mon côté un petit dialogue avec Moussia, qui dit si bien les vers.

– Eh bien ! va-t’en avec ta Moussia ; jouez la comédie toutes les deux, elle s’y entend si bien !

– Tug, que te prend-il ? s’écria Armelle.

Il leva les épaules.

– Ne fais pas attention, c’est la langue qui me démange quelquefois. Nous disions donc ? Qu’est-ce que tu proposes, Michon ?

– Un feu d’artifice, répondit la jeune fille, tandis que Marion sortait majestueusement.

– Oui, ce n’est pas mal, approuva Tug.

– Il y aurait une grande pièce, avec M<sup>me</sup> Arzen au milieu, ajouta Bobby.

– Comment cela ? demanda Armelle.

– Oui, comme dans le feu d’artifice qu’on a tiré pour la fête de saint Pierre. Il était au milieu des feux qui tournaient, saint Pierre, avec ses clés.

Armelle se mit à rire.

– Ce ne sera pas aussi facile de faire cela pour bonne-maman, mon petit Bobby. Mais le feu d’artifice me paraît très bien pour clôturer la journée, d’autant mieux que nous aurons nos voisins à dîner. Pascal dira la petite poésie de François, Josie la fable du *Loup et de l’Agneau*.

– Et moi, je dirai aussi quelque chose pour M<sup>me</sup> Arzen, déclara Bobby. Quoi je pourrai dire, Armelle ?

– Il faut d’abord commencer par parler en bon français, Bobby ? Qu’as-tu appris à ta petite classe ?

– Beaucoup de choses ! dit Bobby avec importance. *Le Petit Caporal...* ou bien *Les Poissons rouges...* ou *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf...* ou *Le Renard et le Corbeau...*

– Ça, c’est bon pour Moussia et Marion ! interrompit l’incorrigible Tug. Je leur suggérerai l’idée de choisir ce morceau. Allons, sors-nous ce que tu sais, bébé, qu’on voie de quoi tu es capable.

Mais Bobby, rouge comme un coq, se leva à son tour.

– Je ne suis pas un bébé ! s’écria-t-il rageusement. C’est toi qui es un... un...

Aucun qualificatif assez fort ne venait à son esprit. Tout à coup, quelque souvenir d’une conversation entendue et non comprise lui revenant sans doute, il acheva d’un ton écrasant :

– Un anarchiste !

Et il resta tout penaud en voyant Tug, Jean et Michon se tordre de rire, tandis qu’Armelle avait peine à tenir son sérieux.

– Mon petit, ça, c’est trouvé ! haleta Tug. En a-t-il des idées, ce gosse-là !

Malheureusement pour Bobby, M<sup>lle</sup> Lazarine, qui sortait en ce moment du salon où M<sup>me</sup> Arzen venait de lui communiquer une recette de



conserves de haricots, avait entendu et compris que son neveu avait une de ces petites colères auxquelles il était malheureusement trop sujet. Elle entra dans la salle d'étude, suivie de Moussia qui la reconduisait.

– Voilà encore Bobby qui fait des siennes ! dit sa voix sèche. Il est vraiment agréable en société !

– Il y a eu peu de chose, mademoiselle, s'empressa de dire Armelle. Un petit mouvement de susceptibilité que Bobby regrette déjà, j'en suis certaine.

– Que vous êtes indulgente, chère Armelle ! murmura Moussia. Vous vous faites ainsi aimer des enfants, mais ce n'est pas le moyen de les bien élever.

– Non... certainement non ! appuya M<sup>lle</sup> Lazarine. Vous n'y entendez rien, Armelle, vous ne savez que gâter ces indisciplinés. Rentre à la maison, Bobby, tu seras privé de dessert ce soir et, demain, tu ne viendras pas jouer ici.

C'était frapper le petit garçon aux points les

plus sensibles. Il se jeta dans les bras d'Armelle et se mit à sangloter.

– Si, si, je viendrai demain ! balbutia-t-il. Dites, Armelle, je viendrai ?

– Obéis d'abord à ta tante, Bobby, dit la jeune fille d'un ton de fermeté douce et peut-être que, demain, elle te pardonnera si tu te montres jusque-là bien sage.

– Heureusement que M<sup>lle</sup> Dornoy n'a pas votre faiblesse, ma chérie ! dit Moussia avec douceur.

– En effet, il ne faut pas que Bobby compte là-dessus ! déclara M<sup>lle</sup> Lazarine de son air le plus implacable. Va-t'en immédiatement, Bobby, si tu ne veux pas voir augmenter ta punition.

La petite Josèphe, rouge et les yeux brillants, se campa devant elle.

– Vous êtes une méchante, là ! s'écria-t-elle de sa voix la plus éclatante.

– Josie, que signifie cela ? dit Armelle d'un ton sévère. Demande tout de suite pardon à M<sup>lle</sup> Lazarine.

Josèphe détourna la tête en déclarant :

– Jamais ! Jamais !

– En ce cas, tu seras, comme Bobby, privée de dessert ce soir.

Alors, la petite cria triomphalement à son ami qui s'en allait, la tête basse :

– Tu vois, nous serons tous pareils, Bobby !

Mais Bobby, maussade, riposta :

– Tu es bête ! Si tu avais eu ton dessert, tu m'en aurais gardé la moitié pour demain, na !

Et Josie demeura tout écrasée sous l'esprit pratique de maître Bobby, qui lui révélait l'inutilité d'un sacrifice pourtant bien méritoire chez elle.

Moussia et Armelle allèrent accompagner jusqu'à la porte M<sup>lle</sup> Lazarine. Pierre, les mains dans les poches, regardait la pluie qui tombait. Josie se frottait les yeux, d'autant plus vigoureusement que depuis un moment lui parvenait, par la porte laissée ouverte, un délicieux parfum. Elle ne savait pas du tout, en s'associant spontanément à la punition de Bobby, qu'il y aurait ce soir un entremets au chocolat !

Sans quoi... eh bien ! elle se serait tenue tranquille et aurait attendu une meilleure occasion pour dire son fait à M<sup>lle</sup> Lazarine.

Pourvu que Jeanne-Marie ne fît pas des croûtons au chocolat... le nec plus ultra pour Josie ! Tug, assis à califourchon sur une chaise, réfléchissait, levait les yeux au plafond. Michelle le regardait, impressionnée par son air profond.

Il se pencha tout à coup vers la fillette et chuchota :

– C’est tout de même grâce à elle que Bobby est puni comme cela !

– Qui, elle ?

– Mais Sainte-Nitouche, donc ! Autrefois, M<sup>lle</sup> Lazarine écoutait volontiers Armelle, qu’elle trouvait si sérieuse et si bien. Maintenant, l’autre travaille encore en dessous, par-là, et notre grande est accusée de nous gêner, de vous être nuisible, à Bobby et à toi.

– Tu as peut-être raison ! dit Michelle, visiblement frappée par la sagacité de Tug. Ce que je sais bien, en tout cas, c’est que ma tante

est plus sévère pour nous depuis qu'elle connaît Moussia.

– Tu vois bien ! Ce qu'il faut avoir l'œil, je ne te dis que ça, car...

Il s'interrompt, Armelle et Moussia rentraient dans la salle d'étude.

– Que racontiez-vous de si secret à Michon, Tug ? demanda Moussia en souriant.

– Des choses très intéressantes.

– Pourrait-on les connaître ?

– Impossible ! Secret d'Etat ! dit Tug d'un ton de solennelle gravité.

– Il faudra vous mettre dans la diplomatie, mon cher.

– Ça m'irait assez. Mais l'étude est là qui me tend les bras. Au lieu de raccommodez mon pays avec les autres États, ce sont des héritiers que j'essayerai de réconcilier, quand ils se disputeront autour du magot. Papa dit que ce n'est pas si commode que ça et que l'humanité est souvent bien vilaine.

Un coup de sonnette retentit.

– Vous dérangez pas ! J’y vais ! cria Tug en bondissant dans le vestibule.

Il ouvrit la porte et laissa échapper une exclamation de plaisir :

– Monsieur de Rodennec ! Quelle veine ! Vous allez nous donner des idées pour la fête de bonne-maman !

– Si j’en suis capable, je ne refuse pas, Tug. Mais je venais pour dire un mot à M. votre père.

– Papa est sorti pour tout l’après-midi, monsieur. Il a dû aller faire un testament du côté de Plouernac. Mais Camélia est à l’étude. Voulez-vous que...

– Non, j’attendrai, Tug... Vous disiez donc ?

– Mais entrez ! Nous sommes tous là... sauf Marion et Bobby qui ont fait des sottises.

– Comment, M<sup>lle</sup> Marion ?

– Dame, ça lui arrive comme à nous tous ! dit philosophiquement Tug. Elle a pris la mouche parce que je ne tombais pas en extase devant ses

imprécations.

– Voyons, qu’est-ce que vous me racontez là, Tug ?

– Des sottises, je crois, lui aussi, dit Armelle qui apparaissait au seuil de la salle d’étude. Comment se porte M. votre père, monsieur ? ajouta-t-elle en tendant la main à Even qui s’inclinait.

– Vraiment beaucoup mieux, mademoiselle. Le climat de son pays natal fait merveille. Depuis plusieurs années, nous voulions qu’il revînt ici, mais il craignait que ma mère n’eût la nostalgie des Indes.

– Et il n’en est rien, je crois ?

– Heureusement non ! Ma mère se plaît fort bien ici et, surtout, elle s’applaudit d’avoir de si aimables voisins.

– Oh ! pour faire des compliments, vous vous y entendez ! déclara Tug. Seulement, les vôtres sont sincères... ce qu’on ne peut pas dire de ceux de tout le monde.

– Ce Tug ne manque jamais de réflexions de

ce genre, dit Armelle en riant. Mais, monsieur, puisque mon père n'est pas là, voulez-vous entrer au salon pour voir bonne-maman qui doit s'y trouver ?

– Je me ferai un plaisir d'aller saluer M<sup>me</sup> Arzen. Mais, auparavant, je dois, paraît-il, apporter le secours de mes lumières pour l'organisation de votre petite fête.

– Tug est un indiscret ! Ne vous croyez pas obligé, monsieur...

– Je le ferai bien volontiers, heureux de contribuer pour ma petite part à célébrer la fête de votre bonne aïeule que je respecte si profondément.

– S'il en est ainsi, entrez, monsieur, dans notre salle de délibérations, dit gaiement Armelle.

Josie se précipita vers le jeune homme et lui dit d'un ton mi-câlin, mi-impératif :

– Prenez-moi dans vos bras, s'il vous plaît, monsieur.

Il l'enleva comme une petite plume et l'assit sur son bras. Alors Josie, approchant sa bouche



de l'oreille du jeune homme, jeta triomphalement :

– Je me suis privée de dessert !

– Comment ! comment ! voilà qui me semble extraordinaire. Josie !

– Oui, pour que Bobby ne soit pas tout seul.

– Ah ! Bobby est privé de dessert ! Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

– Il s'est mis en colère, un tout petit peu. M<sup>lle</sup> Lazarine l'a entendu et l'a puni. Demain, il ne viendra pas du tout ici. Alors, j'ai dit à M<sup>lle</sup> Lazarine qu'elle était méchante pour me faire punir aussi et Armelle m'a privée de dessert.

– Ah ! bon, c'est M<sup>lle</sup> Armelle qui... Mais ce n'était pas du tout une raison, Josie, parce que votre ami avait fait une sottise, pour que vous vous montriez impolie envers M<sup>lle</sup> Lazarine. Cette punition est vraiment bien méritée.

– D'autant mieux qu'elle a refusé de demander pardon, ajouta Armelle.

– En effet, c'est encore beaucoup plus vilain. Si j'avais su cela, je ne vous aurais pas prise dans

mes bras, Josie, car je n'aime pas les petites filles désobéissantes.

Josèphe, très rouge, baissait le nez et de grosses larmes montaient à ses yeux. Even avait l'air très sévère.

– Écoutez-moi. Si vous me promettez de venir tout à l'heure, bien gentiment, demander pardon à M<sup>lle</sup> Lazarine, je prierai M<sup>lle</sup> Armelle de lever la punition... pour cette fois seulement, car si vous recommenciez, Josie, ce serait fini, je ne m'occuperais plus de vous.

– Oui... j'irai... balbutia Josie.

– C'est bien, nous verrons tout à l'heure et, quand la pénitence sera faite, nous demanderons votre grâce. Voyons, Tug, de quoi s'agit-il ?

– Nous voudrions trouver quelque chose de joli pour la fête de bonne-maman. Nous avons pensé à un feu d'artifice...

– Très bien.

– Et puis, les petits réciteront quelque chose, Marion aussi... avec Moussia, je crois.

La jeune fille leva les sourcils en signe

d'étonnement.

– Elle ne m'en a pas parlé, Tug.

– Ça ne fait rien, vous trouverez bien toujours quelque chose dans votre sac, riposta assez irrévérencieusement Tugdual. Mais les autres voudraient aussi y aller de leur petit effet. Hein ! vieux Pierre, qu'est-ce que tu en dis ? ajouta-t-il avec une bourrade amicale dans les côtes de son pacifique ami.

Pierre prit un air effaré :

– Oh ! moi, je ne récite rien ! je m'embrouille tout de suite. Et puis, ça me donne trop chaud !

– On mettrait des bocks à la disposition de monsieur... et puis un tub pour le rafraîchir ! persifla Tug.

Tous riaient, y compris Pierre, dont la bonne nature placide ne se formalisait jamais des boutades de son ami.

– Voyons les affaires sérieuses, maintenant, dit Even en prenant place sur la chaise que lui désignait Armelle, devant la grande table de travail, tandis que tous se groupaient autour de

lui. Que diriez-vous de tableaux vivants ?

– Une chic idée ! clama Tug.

Jean fit claquer ses doigts.

– On représentera quelque chose de patriotique, monsieur ?

– Oui, Jean, certainement. Puis, nous chercherons une scène biblique dans laquelle nous puissions faire entrer Pascal et Josie. Mais où est-elle passée, Josie ?

– Josie ! Josie !

On entendit bientôt un petit pas hésitant, puis Josèphe apparut, l'air épanoui.

– Où étais-tu donc ? demanda Armelle.

– À la cuisine.

– Qu'est-ce que tu y faisais ?

– J'ai été demander à Jeanne-Marie pourquoi ça sentait si bon le chocolat. Et c'est des croûtons qu'elle fait ce soir !

Les petites narines se dilataient, humant le parfum qui venait de la cuisine.

– Fi ! la gourmande ! s'écria Tugdual d'un ton de vertueuse indignation.

Josie releva son nez dans un mouvement de défi :

– Toi aussi, tu étais très gourmand quand tu étais petit et je sais que tu as été corrigé un jour par papa parce que tu avais léché le dessus des pots de confitures !

– Attrapé, Tug ! dit Even en riant. Mais vous voyez, Josie, que votre frère s'est corrigé. Il faudra faire comme lui.

Josie prit un air perplexe.

– Mais... ce sera tout de même permis d'aimer les croûtons au chocolat ? murmura-t-elle.

– Bien sûr, ma pauvre Josie ! Ce qu'il faut, c'est de ne pas les aimer trop, c'est-à-dire de ne pas penser plusieurs heures d'avance au plaisir qu'on aura en les mangeant, comme certaine petite fille de ma connaissance.

Josèphe, rassurée, s'en alla chercher Kif-kif qui dormait dans un coin et vint s'asseoir sur un petit tabouret près d'Even.

– Ainsi, nous parlions donc de tableaux vivants, reprit le jeune homme. Que choisirons-nous, mesdemoiselles ?

Chacun émit son avis et on tomba d'accord pour une scène tirée d'*Athalie*. Pascal devait représenter Eliacin ; Tug, le grand prêtre ; Marion, Athalie.

– Si elle veut bien, fit observer Jean.

– Oui, oui, nous arrangerons cela, ne craignez rien, dit Even. Puis, que diriez-vous d'un tableau où vous seriez tous costumés en Hindous ?

– Fameux, ça ! approuva Tug. Mais vous le seriez aussi, monsieur Even ? Vous nous avez promis de mettre un jour votre tenue de là-bas.

– Soit, je la mettrai en l'honneur de la fête de M<sup>me</sup> Arzen, pour vous faire plaisir. Quant à vos costumes, Arvâti, la femme de chambre de ma mère, vous arrangera cela. Vous viendrez pour les répétitions à la maison des Oiseaux, afin de faire une surprise à votre bonne-maman.

– Mais ce sera un dérangement pour M. et M<sup>me</sup> de Rodennec ! objecta Armelle.

– Une distraction et un plaisir, voulez-vous dire, mademoiselle. Je suis certain que ma mère s’occupera elle-même d’organiser tout cela et que mon père nous donnera une foule d’idées. Venez donc tous ce soir, après le dîner.

– Moi aussi ? demanda Josie.

– Vous êtes invitée aussi, Josie. Et Michon et Pierre, si M<sup>lle</sup> Dornoy le permet.

– Pas Bobby ?

– Ah ! Bobby... C’est qu’il est puni, lui ! À moins que je n’aie sa grâce.

Josèphe battit des mains, ce qui eut pour effet de faire grogner Kif-kif.

– C’est ça, demandez à M<sup>lle</sup> Lazarine !

Elle a dit, un jour, qu’on ne pouvait rien vous refuser.

– C’est très flatteur pour moi ! Nous allons voir si je réussirai dans ma négociation. Et maintenant, je vais aller saluer M<sup>me</sup> Arzen, si je ne dois pas la déranger ?

– Oh ! pas du tout ! Bonne-maman serait

même très fâchée si vous n'alliez pas la voir ! s'empressa de dire Moussia. Venez donc, monsieur.

– À ce soir, n'est-ce pas, mademoiselle ? dit Even en s'inclinant devant Armelle.

– J'espère que rien ne m'en empêchera, monsieur. Eh bien ! où vas-tu, Josie ?

La petite fille, tenant Kif-kif entre ses bras, se dirigeait vers la porte.

– Je vais voir bonne-maman avec M. Even parce que, sans cela, il oublierait peut-être qu'il doit m'emmener chez M<sup>lle</sup> Lazarine et, alors, tu ne me donnerais pas de croûtons.

– Non, Josie, je n'oublierai pas, dit Even. Mais vous pouvez venir tout de même. Allez m'annoncer à votre bonne-maman. Et, surtout, soyez discrète, ne lui racontez pas les surprises que nous préparons pour sa fête !

Elle leva vers le jeune homme son visage espiègle, en posant son doigt sur ses petites lèvres roses. Puis elle s'élança hors de la salle d'étude et on l'entendit qui ouvrait la porte du salon en



annonçant :

– Bonne-maman, c’est M. Even ! Il vient vous dire bonjour ; et puis, après, nous irons chez M<sup>lle</sup> Lazarine.

– Et pour quoi faire, chez M<sup>lle</sup> Lazarine ?

– Pour lui demander pardon.

– Qu’as-tu donc fait ?

Even, qui entrait à la suite de Moussia, raconta ce qui s’était passé et la condition qu’il avait mise à son intervention près d’Armelle pour obtenir la grâce de la petite fille.

– Malheureusement, je crains que la perspective des croûtons au chocolat n’entre pour beaucoup dans cette contrition-là ! ajouta-t-il.

– Tu vois, Josie, M. de Rodennec te considère – avec raison, du reste – comme une petite gourmande, dit bonne-maman.

Moussia, s’approchant de la petite fille, passa une main caressante sur ses cheveux.

– Mais non, elle ne l’est pas tant que cela, chère grand-mère. Il est bien permis d’aimer les

croûtons au chocolat, n'est-ce pas ? Et j'ai trouvé Armelle un peu cruelle de choisir précisément, pour priver de dessert sa petite sœur, le jour où elle savait qu'on servirait sa friandise préférée.

– Mais il me semble, mademoiselle, que c'était, au contraire, fort bien tombé, dit Even d'un ton où vibrait, malgré lui, comme une sourde irritation.

– Certainement, si la faute était grave. Mais il n'en était pas ainsi... et du reste, en s'y prenant avec adresse et douceur, on aurait facilement obtenu que l'enfant demandât pardon, ajouta-t-elle à mi-voix comme en se parlant à elle-même.

– Il est vrai qu'Armelle est parfois un peu sévère, murmura bonne-maman. Et elle ne sait pas du tout s'y prendre avec les enfants.

Les mots de protestation indignée se pressaient sur les lèvres d'Even. Mais il se contenta, échangea quelques phrases insignifiantes avec l'aïeule et la petite-fille. Puis il emmena Josèphe. M<sup>lle</sup> Lazarine se trouvait seule dans son salon, correct et froid comme elle. À la vue de M. de Rodennec et de la petite fille, elle montra

quelque étonnement. Mais Josie, qui avait hâte d'en finir, s'avança délibérément vers elle et dit en rougissant très fort :

– Mademoiselle, je vous demande pardon de vous avoir dit que vous étiez méchante.

– Ah ! bon. C'est bien, Josie, dit majestueusement M<sup>lle</sup> Lazarine. Tâchez d'être plus sage, désormais, pour ne pas donner le mauvais exemple à Bobby.

Even expliqua alors pourquoi il accompagnait la petite pénitente.

– Oh ! Armelle ne se fera pas prier pour lever la punition. Elle est si faible avec les enfants ! dit M<sup>lle</sup> Lazarine.

– Je trouve, au contraire, qu'elle sait très bien les diriger, mademoiselle.

– Par exemple ! C'est la faiblesse même, vous dis-je ! Je ne l'avais jamais aussi bien remarqué que depuis quelque temps. Autrefois, il me semblait qu'elle ferait une très bonne mère de famille, mais je n'en serais plus aussi sûre maintenant. Elle a aussi des goûts de dépenses, de

toilette, qui me paraissent incompatibles avec sa position. C'est dommage, car elle est jolie.

– Elle a heureusement encore d'autres qualités, dit Even avec une tranquillité très méritoire, car son sang bouillait.

– Oui, oui, ce n'est pas une mauvaise enfant. Mais on la gâte trop chez elle, on est en admiration devant elle. Il lui aurait fallu avoir un peu l'existence de sa cousine. Pauvre petite Moussia, elle est si bonne, si résignée ! Et quelle simplicité, quel détachement ! Ah ! elle n'est pas coquette, elle ! Et sur l'éducation des enfants, elle a déjà des principes très arrêtés.

– De la théorie à la pratique, il y a quelquefois loin, dit Even avec un peu d'ironie. Comment se fait-il que, tout à l'heure, j'aie entendu M<sup>lle</sup> Moussia blâmer sa cousine pour la punition, bien méritée pourtant, infligée à Josie ?

– Vous avez mal compris, cher monsieur. Cela est d'autant moins vraisemblable que Moussia a très amicalement reproché devant moi à Armelle sa trop grande indulgence pour les enfants.

La lèvre d'Even eut une crispation.

– En effet, j'ai dû mal comprendre, dit-il avec calme. Mais n'allez-vous pas aussi, mademoiselle, m'accuser de faiblesse coupable si j'intercède près de vous pour obtenir la grâce de Bobby ?

– Monsieur, c'est, impossible ! Cet enfant devient intolérable !

– Cependant, mademoiselle, s'il vous demandait pardon ?

– Alors, peut-être... Mais il n'y a pas de crainte qu'il le fasse.

– Voulez-vous me permettre d'essayer ?

– Oh ! tant que vous voudrez ! Je vais le faire appeler...

– Non, je préférerais aller le trouver. Où est-il ?

– Dans sa chambre, je crois. Josie, montre à M. de Rodennec la chambre de Bobby. Mais vous vous donnez une peine inutile, monsieur, car cet enfant est le plus têtu et le plus orgueilleux qui se puisse imaginer.

Qui fut bien surprise ? Ce fut M<sup>lle</sup> Lazarine en voyant, dix minutes plus tard, apparaître, derrière M. de Rodennec, Bobby, très décidé, qui demanda pardon dans les meilleurs termes et promit de ne plus se fâcher quand on l'appellerait bébé.

– Puisqu'il en est ainsi, je lève la punition, concéda magnanimement M<sup>lle</sup> Dornoy. Et tu pourras remercier M. de Rodennec, car c'est surtout pour le contenter que je le fais, mon habitude n'étant pas de revenir sur les décisions prises.

– Lui permettez-vous, ainsi qu'à Pierre et Michelle, de se joindre, ce soir, à leurs amis pour venir chez nous, où l'on complètera quelque chose pour la fête de M<sup>me</sup> Arzen ? demanda Even.

– Hum ! Enfin ! Mais c'est tout à fait en dehors des habitudes que je leur donne, monsieur.

– Vous me voyez ravi et très fier d'obtenir de telles victoires ! riposta aimablement Even. Mais croyez que je n'en abuserai pas. Je vous ferai reconduire les enfants par mon fidèle Seradi.

Lorsque le docteur Dornoy entra chez sa sœur, quelques minutes après le départ du jeune homme, M<sup>lle</sup> Lazarine s'écria avec enthousiasme :

– Il est décidément charmant, ce vicomte de Rodennec ! Quelle différence avec la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui ! Une politesse exquise ! Des manières si distinguées ! Et sérieux, avec cela ! C'est tout à fait ce qu'il faudrait pour Moussia.

Le docteur regarda sa sœur d'un air légèrement abasourdi.

– Moussia ! Pourquoi pas Armelle, si bonne et si jolie ?

M<sup>lle</sup> Lazarine leva les épaules.

– Elle ne vaut pas la moitié de Moussia. C'est une petite coquette...

– Oh ! protesta le docteur.

– Je sais ce que je dis ! Maintenant que sa cousine est là, je vois la différence... Et j'espère bien que M. de Rodennec saura choisir en homme intelligent.

Le docteur ne chercha pas à discuter. Il avait

la même nature flegmatique que son fils aîné et n'ignorait pas, du reste, pour en avoir fait plus d'une fois l'expérience, que sa sœur avait eu toujours le dernier mot. Mais il n'avait rien moins qu'une physionomie convaincue tandis qu'il sortait du salon pour gagner son cabinet et Michelle, qui rentrait de chez ses amis, l'entendit murmurer :

– Elle ne me plaît pourtant guère ! Ce n'est pas franc, ça ! Tandis qu'Armelle, la bonne petite !

Pendant ce temps, Even, ayant sonné à la porte de la maison notariale, remettait Josie entre les mains de sa grande sœur, rendait solennellement compte de son ambassade et sollicitait la grâce de la coupable, ce qui lui fut accordé sans difficulté. Là-dessus, Josie lui sauta au cou.

– Merci, monsieur Even ! Pour la peine, je vous apporterai ce soir un gros croûton !

Armelle et M. de Rodennec éclatèrent de rire.

– Avec du chocolat, Josie ? demanda Even.

– Bien sûr, c'est le meilleur ! J'en mettrai



beaucoup, vous savez, parce que vous êtes très gentil.

Even l’embrassa sur chaque joue.

– Et vous aussi, vous êtes gentille, Josie, quand vous êtes très sage. Mangez votre croûton à ma santé, cela me fera encore bien plus de plaisir.

– Non, je le garderai pour Bobby, parce qu’il aime ça, lui.

– Elle a une bonne petite nature, cette mignonne, dit à mi-voix Even à Armelle. L’idée de faire plaisir à son ami l’emporte encore sur la gourmandise.

– Oui, elle a très bon cœur, heureusement. Cela compense ses petits défauts, qui s’atténueront d’ailleurs avec l’âge si elle est toujours dirigée avec fermeté.

Comme Armelle, le dîner terminé, se levait de table afin d’accompagner sa cousine et ses frères et sœurs à la maison des Oiseaux, bonne-maman dit, en s’adressant à sa belle-fille, de ce ton aigre-doux qu’elle prenait parfois maintenant :

– Je crois, Hélène, que je ferai bien de vous aider à terminer la robe de Josie si vous voulez la lui mettre pour demain dimanche.

– Mais, bonne-maman, j’aurais encore le temps d’y travailler en revenant et je la terminerai avant minuit, soyez-en sûre, répliqua Armelle avec vivacité, car elle avait senti le reproche détourné. Je l’avais dit à maman, du reste, et il était bien convenu qu’elle ne se presserait pas.

– Oui, mais ce sera du travail bâclé. Autrefois, tu soignais tout ce que tu faisais, mais il n’en est plus de même maintenant. Je n’en veux pour preuve que ce nœud posé par toi, l’autre jour, sur mon chapeau. Moussia a été obligée de le recoudre hier. Il ne faut pas songer uniquement à son plaisir, ma fille.

Le visage d’Armelle s’empourpra. Le reproche était si peu mérité qu’elle eut un sursaut de révolte très inaccoutumé.

– C’est bien, je ne sortirai pas ce soir, dit-elle d’une voix qui frémissait d’indignation contenue à grand-peine.

– Oh ! si tu fais ce sacrifice avec cette aimable humeur, cela ne servira à rien, car ton ouvrage s’en ressentira.

– Je vous le porterai demain matin, bonne-maman, vous pourrez l’examiner sous toutes ses faces et me faire vos critiques.

Et elle sortit de la salle à manger, car les larmes remplissaient ses yeux ; puis, surtout, elle craignait de prononcer encore quelques paroles trop vives. Déjà, elle se sentait toute confuse de celles qui lui avaient échappé. Ce n’était pas son habitude, pourtant. Mais les reproches de l’aïeule étaient durs à entendre.

Voyons, en cherchant bien, ne les avait-elle pas mérités un peu ?

Non, réellement. Il lui semblait qu’elle avait fait tout son possible pour satisfaire chacun et qu’elle n’avait pas apporté de négligence à son travail. Elle prenait, il est vrai, grand plaisir aux relations avec les Rodennec, mais, en cela, elle n’avait fait qu’imiter tous les siens, et Moussia elle-même, malgré ses airs détachés.

Moussia...

Quelle singulière sensation de défiance s'implantait depuis quelque temps dans l'esprit d'Armelle ! Elle se la reprochait, sans pouvoir la chasser complètement. Et voilà que, ce soir, elle se disait :

« C'est à elle que je dois cela. »

Mais, aussitôt, elle pensa :

« Quelle mauvaise idée ! Elle est si affectueuse et si aimable pour moi ! C'est de la jalousie parce que je m'aperçois que bonne-maman semble l'aimer davantage. » Malgré tout, il lui était impossible de se délivrer de cette obsédante idée. Puis elle se sentait un peu triste, la pauvre Armelle, en pensant à la bonne petite heure qu'elle aurait passée avec ses frères et ses sœurs à la maison des Oiseaux.

En soupirant, elle se mit à coudre la fameuse robe qui avait motivé la scène de ce soir. Comme elle l'avait dit à sa grand-mère, il y avait là du travail pour une heure, une heure et demie au plus.

M<sup>me</sup> Arzen vint peu après rejoindre sa fille. Voyant des larmes dans ses yeux, elle attira la jolie tête contre sa poitrine et l’embrassa longuement.

– Ne te tourmente pas, ma chérie, c’est un petit mouvement de vivacité de ta bonne-maman. Mais, au fond, elle apprécie comme nous tous le dévouement et l’esprit de devoir de notre Armelle.

– Maman, vous ne pensez pas, vous, que je cherche avant tout mon plaisir et que j’apporte de la négligence dans mon travail ?

– Non, ma grande fille, tu es toujours l’exemple que je propose à tes frères et sœurs. Ne t’inquiète pas, je te le répète, car ta bonne-maman t’aime bien toujours.

Le front d’Even se rembrunit fort, ce soir-là, lorsque Moussia annonça que sa cousine n’avait pu venir parce qu’elle voulait finir une robe pour le lendemain.

– Une robe à Josie, rectifia Tug qui avait assisté à la scène et dont la physionomie s’était

chargée de nuages depuis ce moment.

– Quel dommage ! dit M<sup>me</sup> de Rodennec. Elle va bien nous manquer, cette charmante M<sup>lle</sup> Armelle, si gaie et si gracieuse !

– Une vraie perle ! ajouta le comte, ce qui fit briller de contentement les yeux de Tugdual.

– Oh ! oui, appuya Moussia avec conviction. Je lui aurais bien proposé de faire ce travail à sa place, mais je ne couds pas aussi bien qu'elle, et j'aurais craint qu'elle ne le trouvât pas à son gré.

– Mais nous voulons vous avoir aussi, mademoiselle ! s'écria aimablement la comtesse. Les deux cousines nous sont également très sympathiques, et nous aimons à les avoir toutes deux près de nous.

– Vous êtes trop bonne, madame !... En y réfléchissant, j'aurais dû essayer d'emmener quand même Armelle, car...

Elle jeta un coup d'œil vers Tug, que l'entrée de Mourad, le grand chien, distrayait en ce moment, et, se penchant vers la comtesse, elle acheva à mi-voix :

– Ce travail n’était pas si pressé, mais la vraie raison est une petite bouderie de cette bonne Armelle, à propos d’un reproche, bien doux pourtant, que lui a fait grand-mère.

– Je ne me figure pas du tout votre cousine boudeuse ! dit M<sup>me</sup> de Rodennec.

– Oh ! ce n’est pas une habitude chez elle ! Elle n’en a guère, du reste, occasion car elle fait à peu près toutes ses volontés. Parents, frères et sœurs – Tugdual surtout – sont en constante admiration devant elle. Je le comprends, car moi aussi je cède complètement à son charme.

Quand Moussia et les enfants rentrèrent de la maison des Oiseaux, Armelle présida au coucher de sa petite sœur, puis elle se retira dans sa chambre. Elle y était à peine depuis cinq minutes, occupée à peigner ses beaux cheveux, lorsqu’on frappa à sa porte. Elle vit entrer Moussia, presque enfantine dans sa robe de chambre noire un peu flottante, avec ses cheveux en natte.

– Il faut que je vous apprenne ce qu’on a décidé dans la séance de ce soir pour la fête de bonne-maman, chère Armelle.

– Je vous remercie, mais Tug est venu m’en dire un mot pendant que je couchais Josie, répondit froidement Armelle.

– Ah ! bon, je ne savais pas... Il faut aussi que je vous demande pardon, ma chérie, de ne pas vous avoir offert de rester à votre place et de finir la robe de Josie. Je n’ai pas osé sur le moment, parce que bonne-maman avait l’air si mécontent !... Mais j’ai regretté après, en pensant que vous auriez eu plaisir à passer cette soirée chez nos charmants voisins.

– Je vous suis reconnaissante de l’intention, mais je n’aurais pas accepté que vous vous priviez pour moi de ce plaisir, dit Armelle avec la même froideur.

Moussia secoua doucement la tête.

– Oh ! moi, peu importe ! Mon seul bonheur est de voir les autres heureux... et vous surtout, Armelle, ma chérie !

Sa tête s’inclina, ses lèvres se posèrent sur la joue d’Armelle. Celle-ci eut un imperceptible mouvement de recul à leur contact, bien doux



pourtant. Quand sa cousine fut sortie, elle demeura un long moment immobile, sa magnifique chevelure tombant en ondes dorées sur son peignoir. Puis, passant la main sur son front, elle murmura pensivement :

– Comme il est triste de douter de quelqu’un !

## X

### *Mystérieuse disparition*

Il y eut pendant les jours suivants de fréquentes allées et venues entre la maison notariale et la maison des Oiseaux. Bonne-maman feignait de ne rien voir, de ne rien deviner, et ne demandait pas d'explications sur ces rapports continuels avec les voisins.

– Nous allons nous amuser avec Mourad, bonne-maman, avait cru devoir dire un jour Josie, en regardant la grand-mère avec des yeux malicieux.

– Amusez-vous bien, mes petits, avait bénévolement répondu bonne-maman.

Sur la demande instante de la comtesse, les jeunes filles accompagnaient presque toujours Tug et les enfants. Elles aidaient

M<sup>me</sup> de Rodennec et sa femme de chambre hindoue à préparer les costumes pour les tableaux vivants, tandis que M. de Rodennec et son fils s’amusaient avec les petits ou causaient avec Tug et Marion. Puis un goûter, attendu avec impatience par Josie et Bobby – Even avait recommandé au maître d’hôtel d’y faire toujours figurer quelque friandise au chocolat – réunissait tout le monde dans le salon ou au jardin, si le temps était beau. La gaieté et l’entrain ne manquaient pas dans ces petites réunions, et M. de Rodennec se frottait les mains en déclarant qu’il rajeunissait au milieu de cette jeunesse. De fait, sa santé s’améliorait ; il pouvait maintenant faire de petites promenades dans le parc en s’appuyant sur le bras de son fils ou de son fidèle Hervé.

– Ma Bretagne opère des miracles, disait-il.

La veille de la fête de l’aïeule, Moussia se présenta seule avec les enfants à la maison des Oiseaux. Armelle était retenue au logis par de violentes névralgies.

– Je la plains, pauvre cousine, car je sais ce

que c'est, moi qui en ai si souvent ! ajouta-t-elle. Hier, encore, j'en ai été tourmentée toute la journée.

– Comment ! Et vous avez pu être si gaie, si aimable ! dit la comtesse avec une évidente admiration. Comme vous êtes courageuse !

– Oh ! non, je suis seulement accoutumée à ne pas m'écouter, dit Moussia avec modestie.

Les costumes étaient complètement terminés aujourd'hui. On en revêtit les jeunes acteurs pour une dernière répétition, dirigée par Even, qui n'avait pas son entrain accoutumé, comme chaque fois qu'Armelle manquait à la réunion.

– Madame, est-ce que vous mettrez aussi votre costume hindou ? demanda Tug à la comtesse.

– Si cela peut vous faire plaisir, je le veux bien. Nous nous habillerons tous deux, Even et moi.

– Ce sera très chic ! s'écria Jean. Quand je serai officier de marine, j'irai voir votre pays, madame, j'en ai toujours eu envie.

– Et moi aussi, j'irai ! déclara Josie, qui

s'appuyait avec abandon contre le terrible Mourad.

– Et moi aussi ! dit Bobby. Je me promènerai sur des éléphants et je tuerai des tigres comme ceux qui sont chez M. Even.

Even lui donna une tape amicale :

– À moins que ce ne soit le tigre qui te mange, Bob.

– Oh ! mais je me laisserai pas manger ! J'ai pas peur des grosses bêtes, moi !

– Oh ! oh ! tu m'as l'air bien fanfaron, Bobby ! dit en riant le comte de Rodennec. J'aimerais te voir à l'œuvre. Il faudra que nous fassions venir un petit tigre, pour constater ta bravoure.

– Je le tuerai ! répéta superbement Bobby.

– Et moi aussi ! ajouta Josie.

Even l'enleva dans ses bras.

– Dites donc, Josette, un tigre est plus gros que Mourad et beaucoup plus méchant, surtout. Pourtant, vous aviez une belle peur de mon

pauvre chien.

– Oh ! mais j’ai plus peur... j’ai plus peur de rien !

– Très bien, nous verrons cela. En attendant, venez tous jouer au jardin.

Sur la demande de M<sup>me</sup> de Rodennec, Moussia l’accompagna dans sa chambre.

La comtesse voulait lui demander son avis sur une broderie qu’elle venait de terminer. Tandis qu’elle la cherchait dans le miroir d’un meuble, Moussia jetait autour d’elle de longs regards investigateurs, semblant supputer la valeur des objets précieux qui ornaient cette pièce, que le comte avait fait décorer avec le luxe oriental auquel sa femme était accoutumée.

M<sup>me</sup> de Rodennec, en se détournant, fit tomber un bracelet posé sur le bord de la tablette de la cheminée. Moussia se précipita pour le ramasser, et jeta une exclamation admirative.

– Quel merveilleux travail de ciselure !... Et comme ces pierreries sont enchâssées avec art !

– Oui, il est fort beau, et c’est en outre, pour

moi, un cher souvenir. Mon mari me l'offrit quelques jours après nos fiançailles... Aimez-vous les bijoux, mademoiselle ?

– Pour les voir sur les autres, oui. Mais, personnellement, je n'y tiens pas du tout. J'ai bien étonné l'autre jour Armelle en lui disant cela. Elle ne me comprenait guère, car elle a la passion des bijoux.

– Vraiment ! Je n'aurais pas cru... Elle ne porte qu'une bague très simple...

– Il ne lui est guère possible de faire autrement. Mon oncle, avec sa nombreuse famille, n'est pas en situation de payer des bijoux à sa fille. Mais elle compte trouver une compensation quand elle se mariera. L'autre jour, comme nous causions ensemble, elle m'a dit – en plaisantant naturellement : « Voyez-vous, pour de beaux bijoux, je serais capable de commettre un crime ! »

– Oui, j'imagine, en effet, qu'elle plaisantait ! dit en riant la comtesse. Je ne vois pas bien M<sup>lle</sup> Armelle criminelle, même pour toutes les pierreries du monde... Tenez, mademoiselle, voici

la broderie. Dites-moi donc ce que vous en pensez.

– Elle est ravissante ! Quels tons fondus ! Vous êtes une fée, madame !

– Et vous une petite flatteuse. Dites-moi bien sincèrement, voyons...

– Mais, madame, je vous parle en toute franchise ! J'en ai toujours coutume, d'ailleurs, vous le savez bien.

Et tandis qu'elle parlait, enjôlant la comtesse de son regard et de son sourire, ses doigts, d'un geste qui semblait presque inconscient, caressaient le bracelet qu'ils tenaient toujours. M<sup>me</sup> de Rodennec était trop peu observatrice pour noter ce détail. Mais Arvâti, la femme de chambre, qui se tenait accroupie dans un coin de la pièce, très occupée en apparence à un travail d'aiguille, ne quittait pas des yeux la jeune fille, et son regard soupçonneux suivit encore le geste de la main longue et blanche qui posait le bijou sur la cheminée, comme à regret.

Quand la comtesse et Moussia rejoignirent



dans la petite clairière du parc Even et ses jeunes compagnons, elles virent Tug, Michelle, Marion, Jean et même le pacifique Pierre entourant Bobby et Josèphe, rouges et penauds, et se moquant visiblement d'eux, tandis qu'Even souriait avec malice.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ? s'informa M<sup>me</sup> de Rodennec.

– On leur forme le caractère, dit le jeune homme à mi-voix.

Et, tout haut, il ajouta :

– Ces deux braves, qui n'avaient peur de rien, viennent de se sauver devant un rat dont la taille était loin, cependant, d'atteindre celle d'un tigre. Vous voyez qu'il ne m'a pas fallu longtemps pour trouver une occasion d'éprouver leur courage.

– Ne prolonge pas trop leur humiliation, Even ! dit M<sup>me</sup> de Rodennec.

– Oh ! c'est excellent ! Ils ont un amour-propre très vif, ces deux petits coquins-là... Allons, venez ici, Bobby et Josie. Vous saurez

désormais, n'est-ce pas, qu'il ne faut pas trop se vanter d'avance ?... Vous pleurez, Josie ? Oh ! mais ce sont des larmes de dépit, cela, et je ne veux pas les voir. Vite, essuyons-les !

Et, se penchant vers la petite, il passa son mouchoir sur ses yeux. Après quoi il s'assit sur un des sièges de jardin réunis dans la clairière et prit Josèphe sur ses genoux.

– Vous m'avez promis l'autre jour de me raconter une belle histoire, Josie. Si vous la disiez aujourd'hui ?

– Je veux bien, monsieur... Il y avait une fois une princesse qui avait des cheveux tout dorés et des yeux tout bleus. Un jour une vilaine sorcière l'emmena dans un château tout en haut d'une montagne. Alors, un prince qui avait des yeux tout noirs...

Elle s'interrompit et pencha un peu la tête pour mieux regarder Even.

– Je pense qu'il vous ressemblait tout à fait, dit-elle gravement.

– Ah ! vous croyez, Josette ?

– Oui, et la princesse aux yeux bleus, c’était Armelle.

– C’est bien possible, après tout ! dit non moins gravement Even. Et alors, Josette, que fit ce prince ?

– Eh bien ! il ouvrit la porte du château, mit la sorcière en prison et fit sortir la pauvre princesse. Puis ils se marièrent et furent très heureux... C’est vrai, ça, vous savez ? ajouta-t-elle en secouant sa petite tête.

– Je n’en doute pas, Josie.

Bobby, qui avait écouté avec attention, dit d’un air profond :

– C’est vous le prince aux yeux noirs, et vous serez le mari d’Armelle.

Les cils d’Even s’abaissèrent, voilant un instant ses yeux. Mais le jeune homme se mit à rire gaiement, sans embarras.

– Vous avez vite fait de marier les gens, maître Bob ! Allez donc plutôt me chercher Mourad qui a l’air de gratter je ne sais quoi, par là-bas.

– Je vais aussi le chercher ! s’écria Josie en sautant à terre. Il m’obéit mieux qu’à Bobby.

– C’est pas vrai ! dit Bobby vexé.

– Si, c’est vrai ! Tu vas voir !... Mourad ! Viens, Mourad, viens, mon petit !

– Mon petit ! Tu en as un toupet ! s’exclama Tug. Il est plus gros que toi... Et tu vas le blesser aussi dans son amour-propre, cet animal-là.

– Parions qu’il ne viendra pas ! dit Michelle.

– Si, il viendra !... Mourad, viens vite, mon grand !

Mais ni la voix flûtée ni les petits bras fendus n’avaient d’effet sur Mourad qui continuait à gratter au pied d’un arbre.

– Il a découvert des truffes ! dit Pierre.

Bobby s’exclama :

– Des truffes ! Oh ! c’est bon, ça ! J’en ai mangé une fois. Je vais aider Mourad.

Et il courut rejoindre le chien. Il fallut que Marion allât le chercher et l’enlevât presque de force, car ses mains, qu’il employait à gratter

avec autant de conscience que Mourad, étaient déjà remplies de terre.

– Mais il va les manger toutes ! s'écria-t-il, pleurant presque.

– Petit sot, Pierre plaisantait ! Il n'y pas du tout de truffes !

– Alors, pourquoi il gratte ?

– C'est une habitude qu'ont les chiens. Kif-kif le fait bien quelquefois dans le jardin.

– Oui, mais je n'ai jamais vu Mourad le faire... Laisse-le, Josie, il faut voir ce qu'il cherche ! cria-t-il à la petite fille qui prenait le chien par le collier et essayait de l'entraîner.

– M. Even a dit de le ramener, répondit dignement Josèphe.

– C'est très bien, Josie, approuva Even. Mais Mourad fait le récalcitrant, il me semble... Ici, Mourad !

Le chien obéit aussitôt et vint appuyer sa tête magnifique sur les genoux de son maître, en tournant vers Josie des yeux qui devaient être un peu narquois, car la petite fille s'écria :

– Il se moque de moi, le vilain ! Fi ! que c’est laid, monsieur ! Je ne vous aime plus !

Et elle lui tourna majestueusement le dos, au grand amusement de tous.

Toute la famille défila, le lendemain matin, dans la chambre où bonne-maman achevait de lire une lettre de François, le seul qui manquât à la réunion, car il ne devait arriver que dans une dizaine de jours. Armelle lui offrit un joli bonnet brodé par elle, Moussia un petit sac à ouvrage, Tug un dessin fait en grand secret et représentant Pascal et Josèphe, fort ressemblants, ma foi. Kif-Kif ne manquait même pas au tableau, ainsi que le remarqua Josie avec ravissement.

– M. Even m’a dit que ce n’était pas mal et que je pouvais me risquer à vous l’offrir, bonne-maman, expliqua Tug.

– Je crois bien, c’est charmant, mon grand garçon ! Je garderai sous mes yeux ce portrait de nos deux benjamins, et je penserai à toi quand je le regarderai.

Josie tira sur la manche du veston de Jean et

chuchota :

– Dis, Jean, Benjamin, *il était* pas deux. Pourquoi elle dit « deux benjamins », bonne-maman ?

– Parce que vous êtes les deux plus jeunes, pardi !

– Non, c’est rien que moi la plus jeune !

– Tiens, elle est aussi fière de ce privilège-là que si c’était un droit d’aînesse ! dit en riant M. Arzen. Pascal ne te le disputera pas, va, petite dernière !

– Oh ! non, je ne me dispute jamais ! déclara le doux Pascal, occupé à câliner bonne-maman qui passait une main caressante sur ses beaux yeux sans regard.

Un peu plus tard, on vit apparaître les trois Dornoy, apportant leurs vœux et leurs bouquets. Puis une superbe gerbe de fleurs arriva à la maison des Oiseaux, avec les cartes de M. et M<sup>me</sup> de Rodennec et de leur fils.

Dans l’après-midi, toute la famille ainsi que M<sup>lle</sup> Dornoy et ses neveux se rendirent chez les

voisins. Hervé et Seradi, le valet de chambre hindou d'Even, avaient monté dans la clairière du parc une petite estrade. Ce fut là que les jeunes artistes vinrent se faire voir et entendre, devant un public plein d'indulgence auquel s'était joint l'excellent Caméliou, tout heureux de venir applaudir ses petits amis.

Armelle avait fait apprendre à Josie et à Bobby un petit dialogue qu'ils dirent le plus gentiment du monde. Tug fit rire aux larmes toute l'assistance, y compris les serviteurs hindous et même la revêche Jeanne-Marie, avec un monologue comique que son air pince-sans-rire rendait plus hilarant encore. Marion, sur un ton monotone et prétentieux, débita plusieurs strophes des *Orientales*, que ses frères, sans respect pour Victor Hugo et ne considérant que l'insuffisance de l'interprète, déclarèrent « rasantes ». Jean dit une petite poésie composée par François pour la fête de l'aïeule, et Michelle, qui avait une jolie voix, obtint beaucoup de succès avec une chanson bretonne.

Puis vinrent les tableaux vivants, qui furent



bissés et applaudis à outrance, surtout le dernier, où se groupaient tous les enfants, vêtus en Hindous, dans de jolies poses réglées par Even, le metteur en scène.

Après quoi, tout le monde revint vers la maison des Oiseaux où un délicieux goûter fut servi. Pendant que leurs hôtes collationnaient, M<sup>me</sup> de Rodennec et son fils s'esquivèrent pour reparaître bientôt après dans leur costume hindou : lui, tout vêtu de blanc, avec un turban de soie vaporeuse orné d'une magnifique aigrette de diamants ; elle, portant une petite veste de velours pourpre brodé d'or et une jupe de soie blanche laissant voir, autour de la cheville, les bracelets ornés d'admirables pierreries. D'autres bracelets encore s'enroulaient autour des bras, un triple rang de perles retombait sur la poitrine, des épingles d'or, ornées de diamants aux feux splendides, retenaient le voile de gaze qui enveloppait la comtesse.

Jamais elle n'avait paru plus belle aux yeux émerveillés des Arzen. Jamais non plus les yeux d'Even n'avaient eu plus de flamme, plus de

charme caressant qu'à l'ombre de ce turban blanc qui en faisait ressortir la teinte sombre et veloutée.

Josie murmura à l'oreille de Tugdual :

– C'est une fée, M<sup>me</sup> de Rodennec, dis ?

– Peut-être bien, répondit distraitement Tug, tout occupé à regarder Moussia.

La jeune fille avait les yeux fixés sur M<sup>me</sup> de Rodennec et semblait ne pouvoir les en détacher. Puis ses yeux se dirigèrent vers Even ou, plus exactement, vers l'aigrette étincelante.

– Oh ! madame, si vous vouliez nous montrer vos bijoux ! demandait en ce moment Marion.

– Tu es indiscreète, mon enfant ! dit M<sup>me</sup> Arzen.

Mais la comtesse protesta :

– Pas du tout ! Si cela fait plaisir à ces jeunes filles, je vais vous en montrer quelques-uns.

Elle sonna et donna un ordre à sa femme de chambre. Celle-ci reparut bientôt, portant un coffret de bois précieux que M<sup>me</sup> de Rodennec ouvrit avec une petite clé d'or.

Ce furent des exclamations admiratives devant les bijoux merveilleux, dont une partie venait de la famille de la comtesse tandis que les autres lui avaient été offerts par son mari.

Armelle admira surtout de longues épingles d'or destinées à attacher des voiles et qui s'ornaient de diamants et de saphirs d'une rare beauté, disposés avec un goût exquis.

Modestement, Moussia se tenait en arrière de sa cousine. Ses paupières étaient un peu abaissées, elle ne semblait porter qu'un intérêt modéré aux bijoux qui passaient de mains en mains.

Tug, que les bijoux n'intéressaient guère, ne la quittait pas des yeux. Et il faisait en lui-même ses petites remarques. Sous les cils pâles, il voyait luire les prunelles claires qui se fixaient avec une expression de convoitise sur les gemmes éblouissantes. Les lèvres avaient ce petit retroussis gourmand qu'il avait déjà constaté à plusieurs reprises, surtout quand Moussia était à la maison des Oiseaux.

Et tandis qu'elle tenait entre ses mains une

pendeloque ornée de diamants, Tug vit les doigts fins, aux ongles très pointus, se crispent sur le superbe bijou en un geste avide.

Instinctivement, Tugdual dirigea les yeux vers Even. Le jeune homme se tenait assis un peu à l'écart. Il caressait les cheveux blonds de Pascal qui s'appuyait câlinement contre lui, et paraissait très intéressé par la mine admirative et les amusantes réflexions de Josèphe devant « les belles pierres brillantes ». Mais Tug savait maintenant que son grand ami avait la faculté de tout voir sans en avoir l'air et il ne douta pas que le geste significatif de Moussia ne l'eût aussi frappé.

Quand chacun eut admiré à son aise les bijoux, M<sup>me</sup> de Rodennec les remit dans le coffre, un peu au hasard, se réservant de les ranger plus tard. Elle porta le tout dans un petit salon voisin et, comme M<sup>me</sup> Arzen s'étonnait qu'elle ne fermât pas le couvercle à clé, elle répliqua :

– Oh ! il n'y a absolument rien à craindre. Je suis sûre de mes domestiques comme de moi-même.

La température étant d'une idéale douceur, M. de Rodennec, en s'appuyant sur le bras de son fils, alla s'asseoir sur la terrasse et tous se groupèrent autour de lui, à l'ombre de vieux marronniers.

– Ne craignez-vous pas d'avoir froid, madame ? demanda la comtesse à bonne-maman qui était un peu enrhumée.

– Oh ! pas du tout. Il fait vraiment chaud.

– C'est égal, bonne-maman, je vais aller vous chercher votre petit châle, dit Armelle en se levant. En même temps, j'ai une recommandation à faire à Jeanne-Marie pour le dîner.

– Vous trouverez le châle dans le salon, Armelle ; je l'y ai porté ce matin par mégarde, dit Moussia.

Il y avait à peine cinq minutes qu'Armelle avait disparu lorsque sa cousine se frappa tout à coup le front.

– Quelle sotte je suis ! Ce châle n'est pas du tout dans le salon, mais bien dans votre armoire, bonne-maman. Je me rappelle l'y avoir rangé ce

matin. Suis-je étourdie ! Et cette pauvre Armelle va le chercher inutilement en bas. Je vais aller la rejoindre...

– Ce n'est pas une affaire, mon enfant, et il est inutile de vous déranger, dit M<sup>me</sup> Arzen. Armelle, ne le trouvant pas dans le salon, aura l'idée de le chercher en haut.

– Il est bien plus simple que j'y aille, ma tante, plutôt que de la laisser chercher inutilement, ce qui est toujours fort ennuyeux.

Elle s'éloigna et, à peine avait-elle disparu, que M<sup>lle</sup> Dornoy dit d'un ton pénétré :

– Que cette enfant est complaisante ! On trouve sans cesse chez elle la crainte de causer quelque peine ou quelque ennui à autrui.

– En effet, c'est une nature charmante, appuya M<sup>me</sup> de Rodennec avec conviction. Vous êtes, du reste, bien heureuse avec tous vos petits-enfants, madame.

– Oh ! oui, certainement, et j'en remercie Dieu ! dit bonne-maman avec un regard affectueux sur les jeunes têtes qui l'entouraient.

Mais ceux-ci, de même qu'Armelle, me connaissent depuis toujours, ont été soignés et gâtés par moi. L'affection de Moussia est plus spontanée, moins régie par l'habitude, puisque la pauvre petite me connaît depuis si peu de temps. Cependant, comme elle m'aime, la chère enfant ! Et quel dévouement !

Even se mordit les lèvres comme pour retenir une parole qui allait lui échapper. Quant à Tug, craignant d'éclater, il se leva et, s'en allant vers Mourad, lui prit les deux pattes de devant qu'il posa sur ses épaules et embrassa le museau soyeux.

– Tiens, c'est encore toi le meilleur, mon vieux ! déclara-t-il. Aussi, je t'aime tout plein, Mourad-pacha.

Mourad sortit alors sa langue rose et, délicatement, la passa sur le nez de Tug, à la grande joie de Josie qui voulut à son tour que le bon chien lui montrât, par cette caresse, que lui aussi « aimait tout plein » les petits amis de son maître.

Peu après apparurent ensemble Armelle et

Moussia. Celle-ci était arrivée à temps, sa cousine, occupée à bavarder avec Jeanne-Marie, n'ayant pas encore cherché le châle.

Les Rodennec et les Dornoy dînaient ce soir-là chez le notaire, réception tout intime en raison du grand deuil de la famille Arzen. Jeanne-Marie, qui avait une considération toute particulière pour les habitants de la maison aux Oiseaux, avait fait un fin dîner en leur honneur et parut fort satisfaite des compliments qui lui furent décernés par M<sup>me</sup> de Rodennec lorsque, en sortant avec tous de la salle à manger pour gagner le jardin, elle aperçut la cuisinière qui traversait le vestibule.

Quand la nuit fut venue, Tug et Jean tirèrent le feu d'artifice, sous la direction d'Even. Le jeune homme avait absolument voulu se charger de l'achat des pièces et il avait fait les choses grandement. Tout le quartier fut en émoi, les voisins se mirent aux fenêtres pour prendre leur part du spectacle, ce qui fit dire à Tug, très bon cœur toujours, qu'on aurait dû demander à M. le maire la jouissance de la place de l'église, afin que chacun pût profiter de ce plaisir.



Quand tout fut fini, les Rodennec rentrèrent chez eux. Tandis que le comte, au bras d'Hervé, regagnait sa chambre, M<sup>me</sup> de Rodennec se dirigea vers le petit salon pour ranger ses bijoux. Machinalement, Even suivit sa mère et, pendant qu'elle remettait boîtes et écrins à leurs places respectives, échangea avec elle quelques impressions sur la soirée.

– Je trouve cette famille de plus en plus charmante ! dit la comtesse. Et ils paraissent tous si unis ! Quelle bonne et franche nature que celle de Tugdual !

– Oui, et une intelligence fameusement observatrice. Celle qui me plaît moins est Marion. Elle pose de plus en plus et devient vraiment pédante.

– Oui, peut-être un peu, mais cela passera. Par exemple, elle n'aura jamais la beauté de sa sœur ni, je le crains, son allure si gracieuse. Le noir va admirablement à M<sup>lle</sup> Arzen, ne trouves-tu pas ?

– Tout lui va admirablement, ma mère.

M<sup>me</sup> de Rodennec se mit à rire un peu

malicieusement.

– Oui, elle est, à tes yeux, la perfection même. J'avoue qu'on trouverait difficilement aussi bien qu'elle. Et elle paraît sérieuse. Mais l'est-elle réellement, au fond ?

– D'où vous vient ce doute, ma mère ? demanda Even avec quelque vivacité.

– Oh ! une idée. Elle paraît aimer un peu trop la toilette, le luxe...

– Je ne m'en suis aucunement aperçu ! Ses toilettes, faites par elle-même, sont toujours seyantes, parce qu'elle a un goût exquis, mais très simple. Quant à aimer le luxe, je n'ai jamais rien observé en elle qui pût me le faire croire.

– J'espère qu'en effet il n'en est rien. Voyons, où est donc passé cet écrin ? Je ne l'ai pourtant pas rangé encore...

– Que cherchez-vous, ma mère ?

– L'écrin contenant mes épingles saphirs et diamants. Peut-être, après tout, l'ai-je déjà mis dans le coffre. Je vais tout retirer pour m'en assurer.

Mais ce fut en vain que M<sup>me</sup> de Rodennec et Even cherchèrent dans le coffre d'abord, puis dans le grand salon, où l'écrin avait pu être oublié sur un meuble. Les précieuses épingles furent introuvables.

– Cependant, il est impossible de soupçonner aucun de nos domestiques ! disait la comtesse en furetant de tous côtés. Depuis tant d'années qu'ils sont à notre service, nous n'avons pas eu la moindre chose à leur reprocher sous ce rapport.

– Non, il ne faut pas les soupçonner, dit Even dont le front se barrait d'un pli soucieux. Nous chercherons encore demain, cet écrin peut être égaré par ici. Mais êtes-vous bien certaine qu'il se trouvait parmi les bijoux que vous avez montrés à ces dames ?

– Oh ! absolument certaine ! Je me souviens même que M<sup>lle</sup> Armelle a beaucoup admiré ces épingles.

– En effet, je me le rappelle aussi. Laissons cette recherche pour ce soir, ma mère, nous verrons demain.

Quand Even fut remonté dans sa chambre, il congédia Seradi et s'accouda au balcon de pierre grise qu'enguirlandaient des aristoloches. Longuement, il songea, les yeux fixés sur la maison Arzen. Une grande tristesse descendait sur sa physionomie et il murmura tout à coup :

– Pauvres amis, quel chagrin pour eux quand ils s'apercevront de son indignité !

## XI

### *Les méfiances de Jeanne-Marie*

– Jeanne-Marie, M<sup>me</sup> de Rodennec m’a chargée de te demander quelque chose.

La vieille servante, occupée à plumer des poulets au seuil de la cuisine, tourna vers Armelle son visage revêché.

– Quoi donc, mademoiselle ?

– Veux-tu montrer à son cuisinier à faire cet entremets qu’elle a trouvé si bon, le jour de la fête de bonne-maman ?

Jeanne-Marie hocha la tête en prenant un air perplexe. Elle était si visiblement flattée de pareille demande, le cuisinier hindou des Rodennec étant un maître dans son art. D’autre part, elle était très jalouse de ses secrets culinaires et en particulier, de cet entremets de

son invention qui lui valait un succès chaque fois que ses maîtres avaient des invités.

Armelle connaissait bien sa vieille servante, elle n'ignorait pas non plus qu'elle en était la favorite et avait coutume d'en obtenir ce qu'elle voulait. Se penchant un peu, elle posa sa main sur l'épaule de Jeanne-Marie en disant d'un ton de reproche souriant :

– Voyons, sois généreuse, Jeannie, et fais ce plaisir à M<sup>me</sup> de Rodennec, qui est si aimable et si bonne.

– Ah ! pour ça, oui, c'est des gens bien gentils ! Vous lui direz que j'irai quand elle voudra, mademoiselle.

– Cet après-midi, si tu n'as pas trop à faire ?

– C'est ça, cet après-midi. Si vous veniez aussi, mademoiselle, je vous montrerais du même coup à fabriquer ça. Alors, si je meurs quelque jour sans avoir le temps de parler, vous saurez vous en tirer sans moi.

– Quelle idée, Jeanne-Marie ! Mais je ne demande pas mieux que tu me montres et je te

promets de ne pas donner ta recette sans t'en parler auparavant.

– Ce qu'il faut que vous me promettiez, c'est de ne jamais la donner, surtout, à cette mauvaise graine, à ce serpent...

– De qui parles-tu, Jeanne ?

– Eh ! de cette Moussia ! gronda la vieille femme en agitant à bout de bras son poulet à moitié plumé, comme si elle souhaitait en assommer quelqu'un.

– À quoi penses-tu ? s'exclama Armelle, stupéfaite. Es-tu folle, Jeanne-Marie ?

– Ah ! que non ! Et j'y vois clair, allez ! C'est pas comme la pauvre madame, que cette sorcière conduit par le bout du nez. C'est-y possible qu'on se laisse prendre comme ça à des cajoleries de menteuse !

– Jeanne-Marie, voyons !

– Oh ! vous ne me ferez pas changer mes idées ! Et je la surveille, ne craignez rien ! Figurez-vous que, depuis quelque temps, je m'aperçois qu'il disparaît du chocolat dans le

placard de la cuisine où je le range. J'avais d'abord pensé à accuser Mathurin, bien qu'il ne soit pas du tout gourmand, ce petit. Mais j'ai bien vu tout de suite que ce n'était pas lui. Pour Josie, le placard était trop haut. Jean n'aime pas le chocolat. Mais, en revanche, elle l'aime, elle, la Moussia ! Je la regardais par la porte entrebâillée, un matin qu'elle était toute seule à déjeuner dans la salle à manger, et il fallait voir comme elle savourait ça et qu'il n'en restait pas une goutte au fond de la tasse, non !

– C'est ridicule, et très mal, ce que tu dis là, Jeanne-Marie, s'écria Armelle d'un ton sévère. Heureusement que personne d'autre que moi ne t'entend ! Tu t'es trompée dans le compte de tes tablettes, voilà tout.

– C'est ça, je ne sais plus compter ! Ou bien peut-être que c'est moi qui les ai mangées ! Pardi, on accuserait tout le monde plutôt qu'elle, la maudite Saint-Nitouche !

La vieille servante était visiblement furieuse et ce fut en vain qu'Armelle essaya de la calmer. Tandis que la jeune fille s'éloignait, Jeanne-



Marie marmotta :

– Ça se laisserait dévorer comme un agneau par cette mauvaise louve ! Ils sont tous aveugles, malheur ! bien plus aveugles que le petit Pascal qui ne l'aime pas, lui ! Et Tugdual aussi à son idée. On l'empêchera de faire du mal à notre Armelle. J'ai des yeux, moi, j'ai bien vu comme elle la regardait, il y a des moments. Mais on te surveille, va, méchante graine !

Et là-dessus, Jeanne-Marie se remit à plumer son poulet, en marmottant des paroles de menace. Dans l'après-midi, elle se rendit avec Armelle à la maison des Oiseaux. Even, debout au pied du perron de pierre grise, surveillait l'installation d'oiseaux rares dans l'immense volière, vide depuis des années, qui avait donné son nom à la maison.

– Vous venez pour le fameux entremets, Jeanne-Marie ? dit-il à la vieille femme après avoir salué Armelle. Descendez à l'office, vous y trouverez le chef. Mademoiselle, permettez-moi de vous accompagner près de ma mère.

– J'irai voir M<sup>me</sup> de Rodennec tout à l'heure,

monsieur, mais je vais auparavant profiter aussi, tout comme votre cuisinier, de la leçon de Marie-Jeanne, dit en souriant la jeune fille.

– Ah ! fort bien, mademoiselle ! Et que diriez-vous d'un troisième élève, Jeanne-Marie ?

– Dame, monsieur, si c'est vous, je ne dis pas non. Mais il y en a qu'il ne faudrait pas m'amener, par exemple.

– Qui donc ?

D'un geste discret, Armelle fit signe à la vieille femme de se taire. Mais on n'imposait pas facilement silence à Jeanne-Marie quand elle avait envie de parler.

– Je n'aimerais pas confier mes secrets à M<sup>lle</sup> Moussia, voilà, monsieur ! déclara-t-elle. Chacun ses idées, n'est-ce pas ?

Un léger sourire entrouvrit les lèvres d'Even.

– Mais certainement, ma bonne Jeanne-Marie. Descendons donc tous trois à l'office. Et comptez sur mon absolue discrétion.

– Quelle preuve d'éclatante confiance vous donne notre vieille bonne, monsieur ! dit Armelle

à l'oreille d'Even tandis qu'ils gagnaient le sous-sol.

– J'en suis excessivement flatté, croyez-le. Mais, dites-moi, mademoiselle, pourquoi n'avez-vous pas amené votre petite Josie ?

– Josie s'est montrée, ce matin, capricieuse et impolie à l'égard de ma mère, qui a dû la punir d'autant plus sévèrement que ce fait se reproduit plus souvent depuis quelque temps.

– Vraiment ? À quoi peut-on attribuer ce changement ?

– Mais... je ne sais... Les enfants ont parfois de ces mauvais moments, sans raison... ?

Elle semblait embarrassée et rougissait un peu sous le regard d'Even.

Le jeune homme n'insista pas. D'ailleurs, ils arrivaient à l'office, où attendait le cuisinier hindou, petit homme maigre et brun, à l'œil intelligent, que Jeanne-Marie toisa d'un air de supériorité. La vieille servante se mit aussitôt en devoir d'expliquer la confection de son chef-d'œuvre et de le réaliser ensuite d'une main

experte. Armelle écoutait et regardait avec attention... et Even regardait Armelle.

Jeanne-Marie en était à la dernière phase de ses explications lorsque la porte s'ouvrit doucement, laissant apparaître une tête aux cheveux de lin. La servante s'interrompit net et M. de Rodennec ne put retenir un froncement de sourcils.

– Oh ! pardon, dit la voix chantante de Moussia. Mathurin vient de me dire que Jeanne-Marie était ici, et M<sup>me</sup> de Rodennec ayant exprimé l'autre jour à Armelle son désir de voir son chef initié au secret de la confection de certains entremets délicieux, j'ai pensé aussitôt que la leçon se donnait aujourd'hui. Alors je venais augmenter le nombre des élèves de Jeanne-Marie.

Tout en parlant ainsi, d'un ton gracieux et doux, elle s'avancait vers le milieu de l'office. Dans cette robe noire, un peu flottante, dont le col échancré laissait voir un cou mince et blanc, avec ses cheveux pâles négligemment noués sur la nuque, elle semblait très jeune et eût paru

touchante à des yeux non prévenus.

Jeanne-Marie, qui s'était faite avenante en faveur d'Even, dont elle était une des premières à vanter les qualités, avait pris subitement sa physionomie la plus revêche. Elle riposta durement :

– C'était pas la peine de vous déranger, mademoiselle. C'est fini. Et puis vous n'avez qu'en faire, de ma recette, puisque vous n'aimez pas les gourmandises.

Une lueur narquoise brillait dans les yeux de Jeanne-Marie. Le visage de Moussia eut un imperceptible tressaillement.

– Mais ce n'est pas à moi que je pense en désirant connaître cette recette, ma bonne Jeanne-Marie, dit-elle avec son plus suave sourire. Ce serait un moyen de faire plaisir à autrui et nous devons saisir tous ceux qui se présentent, n'est-il pas vrai, monsieur ?

Le « céleste regard », comme disait M<sup>lle</sup> Lazarine, ne parut pas faire d'effet sur Even, car ce fut avec une froideur légèrement ironique qu'il

riposta :

– Certes, mademoiselle, mais, en la circonstance, je crois que vous vous heurterez à une citadelle imprenable. Jeanne-Marie ne veut plus livrer son secret.

– Cependant, à vous, monsieur ?...

– C'est une faveur immense que j'apprécie comme elle le mérite, dit-il en souriant. Et Jeanne-Marie sait que je suis de ceux qui tiennent leurs promesses et que son secret est en sûreté chez moi.

– Bien sûr que je le sais ; sans ça, monsieur le vicomte peut être bien certain que je ne lui en aurais pas dit un mot, répliqua Jeanne-Marie avec majesté, tout en coulant son plus noir regard vers Moussia, imperturbablement souriante.

– Alors, chère Jeanne-Marie, il faut que je renonce absolument à connaître cette merveilleuse recette ? dit la jeune fille d'un ton de regret câlin.

– Dame, oui, mademoiselle, faudra vous contenter d'en manger, riposta Jeanne-Marie avec

une sorte de sourire méprisant.

Moussia n'insista pas. D'un air d'intérêt ému, elle demanda des nouvelles de M. de Rodennec. Puis Even accompagna les deux jeunes filles jusqu'au salon où travaillait la comtesse. Armelle, depuis la petite fête donnée en l'honneur de l'anniversaire de M<sup>me</sup> Arzen, avait cru remarquer un léger changement chez leur voisine – à son égard du moins. Ce n'était pas de la froideur, mais plutôt une sorte de gêne. Parfois, elle voyait fixés sur elle les grands yeux noirs de M<sup>me</sup> de Rodennec, si semblables à ceux d'Even, et croyait y lire une perplexité, une crainte dont elle ne s'expliquait pas la nature.

Cette constatation suffisait pour enlever à Armelle un peu de sa spontanéité habituelle lorsqu'elle se trouvait maintenant en présence de la comtesse et lui avait fait, depuis quelques jours, espacer ses visites.

Aujourd'hui, elle trouva M<sup>me</sup> de Rodennec presque glaciale. L'empressement discret d'Even ne put effacer cette impression et elle allait, au bout de dix minutes, se lever pour se retirer,

lorsque le comte de Rodennec entra, suivi d'un homme d'âge moyen, grand et fort, à la longue barbe blonde et à la physionomie sympathique.

– Mesdemoiselles Arzen ! Charmé de vous rencontrer ! dit-il avec sa cordialité habituelle. Permettez-moi de vous présenter M. Arnzof, mon secrétaire, qui vient d'arriver. Mais, au fait, mademoiselle Moussia, c'est un demi-compatriote pour vous ?

Even, qui regardait en ce moment la jeune fille, crut saisir une lueur d'inquiétude dans ses yeux clairs qui enveloppaient l'étranger d'un rapide regard. Celui-ci, après un coup d'œil discret sur les deux cousines, s'inclinait respectueusement, en prononçant quelques mots aimables. La conversation s'engagea entre tous. M. Arnzof s'entretint de la Russie avec Moussia, qui connaissait bien peu de choses du pays de sa mère, la vieille tante chez qui elle passait les vacances ne quittant jamais son village.

– Dans quelle partie de la Russie se trouvait-elle ? demanda M. Arnzof.

Elle hésita imperceptiblement avant de



répondre :

– Dans le gouvernement de Kiev.

Armelle ne prolongea pas sa visite. L'attitude de M<sup>me</sup> de Rodennec la gênait et la peinait. Elle s'éloigna avec Moussia, malgré les aimables protestations de M. de Rodennec et de son fils.

Peu après, le comte quitta à son tour le salon avec son secrétaire. Even, dont le front semblait chargé de nuages, s'approcha alors de sa mère et s'assit près d'elle, sur le canapé.

– Qu'avez-vous donc contre M<sup>lle</sup> Armelle, chère mère ? demanda-t-il d'un ton de grave reproche.

Elle tressaillit légèrement, tandis qu'un peu de rouge montait à ses joues mates.

– Je n'ose te le dire, Even... Ce soupçon me semble à moi-même si odieux !

Even sursauta.

– Quoi, vous penseriez ?... dit-il d'un ton dont il ne put maîtriser l'indignation véhémence. Cette admirable jeune fille, si droite, si délicate ! Oh ! comment pouvez-vous conserver même un seul

instant dans votre esprit une idée semblable ?

– Oui, je m’en fais un reproche, je me dis que c’est impossible. Mais, cependant, la mystérieuse disparition de ces épingles... Elle était précisément passée par le salon pour chercher le châle de sa grand-mère...

Even saisit la main de sa mère.

– Pas un mot de plus, je vous en prie ! Il m’est impossible de la voir effleurer même du plus léger soupçon ! et vous-même le regretteriez trop un jour, quand tout sera dévoilé, quand le masque arraché laissera voir le coupable.

– Even, saurais-tu ?...

– Je ne veux rien dire avant de pouvoir présenter des preuves, ma mère. Mais je vous en supplie, ne conservez plus le moindre doute sur M<sup>lle</sup> Armelle ! Elle est digne, plus que jamais, de votre affection et de votre confiance. Croyez-en votre fils, qui sait maintenant à quoi s’en tenir sur la valeur morale de ces deux cousines si différentes.

– Voudrais-tu dire, Even, que... que

Moussia ?...

– Étudiez-la bien, ma mère, dit-il simplement. Et je crois qu'alors vous ne la mettrez plus en parallèle avec M<sup>lle</sup> Armelle. Quant à celle-ci, vous ne lui ferez plus une figure si froide, n'est-ce pas, mère chérie ?

D'un geste caressant, elle passa la main sur les cheveux sombres de son fils.

– Non, mon Even. J'ai confiance en ta perspicacité et je ne peux plus songer à cet odieux soupçon qui m'a traversé l'esprit, je ne sais comment... peut-être parce que je savais qu'Armelle aimait follement les bijoux.

– Elle ! Qui vous a dit cela ?

– C'est Moussia. Hier encore, je ne sais à quel propos, elle m'en parlait.

Un éclair de colère traversa les yeux d'Even.

– Quelle vipère cette charmante famille Arzen réchauffe dans son sein ! s'écria-t-il. Je crains que cette créature soit capable de tout et, parfois, je me prends à trembler pour Armelle, qu'elle hait !

– Tu crois, Even ? À ce point !

– Oui, elle en est là ! Heureusement, je veille, Tug aussi... et Jeanne-Marie est loin de la porter dans son cœur. Mais elle est d'une adresse et d'une fourberie extraordinaires. Ce qu'il faudrait, c'est la démasquer aux yeux de M. Arzen et de sa mère, complètement aveuglés. Ce sera difficile, à moins de preuves absolument sérieuses. Et, pendant ce temps, cette charmante Armelle souffre profondément, ainsi qu'en témoigne sa physionomie si changée depuis quelque temps.

– Oui, j'ai remarqué, en effet, qu'elle pâlisait et maigrissait en perdant un peu de son entrain. Mais tu l'aimes donc bien, mon chéri ? ajouta-t-elle tendrement.

– Oui, je l'aime, ma mère. Elle réalise tout ce que j'ai jamais pu désirer dans mes plus beaux rêves. Si mon père et vous ne vous y opposez pas, c'est elle qui sera ma femme. Mais comme je ne voudrais pas qu'il subsistât autour d'elle la moindre ombre, je veux attendre, avant de vous demander votre consentement, que toute cette affaire soit éclaircie et que les agissements de la

plus fourbe des créatures soient mis à jour. Alors, vous-même me direz : « Sois son époux, elle est digne de devenir notre fille. »

## XII

### *Une découverte*

Depuis quelques jours, la santé d'Armelle inspirait aux siens d'assez sérieuses inquiétudes. Elle perdait complètement l'appétit, était à bout de souffle pour le moindre effort et, chaque soir, se trouvait en proie à une petite fièvre qui ne la quittait que vers le matin. De plus, d'atroces névralgies revenaient presque régulièrement chaque après-midi. Le docteur Dornoy avait d'abord parlé d'anémie. Mais, maintenant, il avouait ne savoir à quelle cause attribuer l'état de la jeune fille.

Armelle ne voulait pas s'aliter. Elle continuait à travailler, sauf dans les moments de trop grand accablement. Moussia se multipliait pour la soigner, pour lui épargner la fatigue, et Armelle, devant tant de dévouement, se reprochait

l'impression désagréable que lui causait depuis quelque temps sa cousine.

M<sup>me</sup> de Rodennec venait chaque jour voir la jeune fille. Celle-ci la retrouvait telle qu'auparavant, plus affectueuse encore peut-être. En revanche, un observateur eût remarqué que la comtesse n'avait plus le même abandon à l'égard de Moussia.

La grand-mère, inquiète devant le dépérissement d'Armelle, redevenait très tendre pour elle. Moussia était d'ailleurs la première à s'effacer devant sa cousine, ce qui n'était pas fait pour diminuer l'admiration de M<sup>me</sup> Arzen.

Tugdual, depuis qu'il voyait sa sœur malade, devenait singulièrement sombre. Il rôdait dans tous les coins de la maison, avec des allures de Peau-Rouge suivant une piste, et méditait longuement dans sa chambre, la tête enfouie dans ses mains ; Michelle elle-même ne parvenait pas à le dérider et se dépitait de n'être plus prise pour confidente.

Un vent de tristesse et d'inquiétude passait sur la maison Arzen. Et il semblait aussi gagner la

maison des Oiseaux où Even montrait une physionomie anxieuse et assombrie.

Un après-midi, pourtant, Armelle parut un peu mieux et, sur les instances de M<sup>me</sup> de Rodennec, consentit à faire avec sa mère et la comtesse une courte promenade en automobile, à petite allure. Moussia refusa de les accompagner. Elle avait tout un monceau de petits jupons à terminer pour les enfants pauvres visités par les dames de charité et se voyait absolument obligée de se priver de ce plaisir.

– Et puis, voyez-vous, bonne-maman, je préfère beaucoup rester avec vous, ajouta-t-elle câlinement quand elle se trouva seule avec M<sup>me</sup> Arzen dans la salle de travail.

L'aïeule l'embrassa tendrement.

– Toujours bonne et aimable, ma chérie ! Moi aussi, je suis heureuse de t'avoir ! Mais je voudrais cependant que tu prennes un peu de distraction.

– Oh ! que m'importe, bonne-maman ! Pourvu que je voie Armelle contente, je le suis aussi.



Allons, je me mets vite à l'ouvrage. Avez-vous trouvé ce cordonnet que vous aviez perdu, chère bonne-maman ?

– Non, mon enfant. Je crains que Jeanne-Marie, malgré ses dénégations, ne l'ait balayé. Comme tu me le faisais remarquer l'autre jour, elle devient bien peu soigneuse et de plus en plus désagréable.

– Mais elle est si dévouée !

– Oui, évidemment. Aussi ne songerions-nous jamais à la renvoyer. Elle fait partie de la famille. Que cherches-tu, Moussia ?

– Votre cordonnet, bonne-maman. J'ai pourtant déjà exploré ce tiroir, mais, enfin, j'ai pu ne pas le voir. Non, décidément, il n'y est pas. Si je regardais dans la table à ouvrage d'Armelle ? Elle a pu le serrer par mégarde, ce soir où elle avait si mal à la tête.

– C'est possible. Regarde, mon enfant. Sinon, il faudra m'en acheter demain, car j'en ai absolument besoin.

La table à ouvrage d'Armelle était un joli

meuble en palissandre et bois de rose que lui avait envoyé quelques années auparavant, pour ses étrennes, sa marraine morte depuis lors. La jeune fille travaillant presque toujours au milieu des siens la laissait dans la salle où tous se réunissaient. L'intérieur en était toujours bien rangé et Armelle, du premier coup d'œil, trouvait aussitôt ce qu'elle cherchait. Mais Moussia n'était naturellement pas si bien au courant et ses doigts longs, aux ongles minces, déplacèrent avec soin toutes les petites boîtes, tous les menus objets.

– Non, décidément, il n'y est pas. Ah ! ici, peut-être, dans ce petit compartiment fermé... Non, ce sont des soies, des pelotes de laines, des... Ah !

L'exclamation parut s'étrangler dans la gorge de Moussia.

– Que t'arrive-t-il ? s'écria M<sup>me</sup> Arzen, déjà inquiète.

– Rien, bonne-maman, rien... Je...

Mais son embarras, le son altéré de sa voix,

frappèrent M<sup>me</sup> Arzen.

Elle se leva avec toute la vivacité que permettait son âge et s'avança vers la table à ouvrage.

La jeune fille, sans mot dire, désigna le compartiment. Là, tout au fond, entre les soies et les laines écartées, un objet scintillait. M<sup>me</sup> Arzen se pencha davantage ; ses doigts, devenus tout à coup tremblants, saisirent quelque chose... et c'étaient les épingles garnies de diamants et de saphirs de M<sup>me</sup> de Rodennec.

La vieille dame, devenue subitement blême, agrippa d'une main frémissante l'épaule de Moussia.

– Comment se trouvent-elles là ? Je ne comprends pas, Moussia...

– Moi non plus Bonne-maman, ne tremblez pas comme cela ! Armelle nous donnera l'explication. Elle les a peut-être trouvées...

– Trouvées ? Où ? Et d'ailleurs, elle devait, dans ce cas, les reporter aussitôt à M<sup>me</sup> de Rodennec ?

– Cependant, bonne-maman, il ne peut y avoir d'autre explication.

Dans le regard éperdu de la vieille dame, Moussia put lire une angoisse atroce. Comme si elle répondait à une accusation formulée en elle-même, M<sup>me</sup> Arzen murmura :

– Non, non, c'est impossible ! Jamais je n'oserais le penser !

Moussia, la mine soucieuse et triste, la regardait avec une tendre compassion. L'aïeule, pâle et tremblante, remit les épingles où elle les avait trouvées, referma la table à ouvrage et, se tournant vers Moussia, dit d'une voix dont elle avait peine à comprimer l'agitation :

– Pas un mot de ceci à quiconque, n'est-ce pas, mon enfant ? Armelle me donnera l'explication nécessaire, qui sera satisfaisante, je n'en doute pas. Et laisse-moi seule, j'ai besoin de réfléchir.

– Oh ! Soyez sans crainte, bonne-maman, personne ne saura rien par moi ! Pauvre Armelle ! Oh ! chère bonne-maman, ne vous

inquiétez pas surtout et pensez à votre petite Moussia qui vous aime tant !

Elle glissa son bras autour du cou de la vieille dame, l'embrassa, puis s'esquiva légère et silencieuse comme une ombre.

Armelle et sa mère rentrèrent une heure plus tard. La promenade semblait avoir fait du bien à la jeune fille ; son teint était moins pâle, ses yeux plus vifs. Elle entra dans la salle de travail avec un sourire aux lèvres, en disant gaiement :

– Je vous apporte des fleurs que M. de Rodennec a cueillies pour vous sur la route d'Erven, bonne-maman.

Mais son sourire s'effaça à la vue du visage sévère et soucieux qui se tournait vers elle.

– Qu'avez-vous, bonne-maman ? dit-elle, saisie tout à coup d'inquiétude.

– Oui, qu'avez-vous, ma mère ? demanda M<sup>me</sup> Arzen qui entra aussi.

Une hésitation s'exprima sur la physionomie de l'aïeule. Son regard perplexe enveloppa le charmant visage d'Armelle, parut plonger un

instant dans les beaux yeux bleus si sincères et si limpides.

– Il faut que je te demande une petite explication, mon enfant, dit-elle d'une voix qui était, malgré tous ses efforts, un peu changée. Tout à l'heure, en cherchant mon cordonnet dans ta table à ouvrage, où nous pensions que tu avais pu l'enfermer par mégarde, nous avons trouvé quelque chose... dont je ne comprends pas la présence ici.

Elle scrutait avidement la physionomie de sa petite-fille. Mais on n'y pouvait découvrir que de la surprise et un peu d'inquiétude causée par le ton inaccoutumé de sa grand-mère.

– Quelque chose ? Quoi donc, bonne-maman ?

Sans mot dire, la vieille dame se leva, ouvrit la table à ouvrage, écarta les laines et les soies.

Armelle eut une exclamation de stupeur, à laquelle fit écho celle de sa mère qui s'était approchée pour regarder.

– Les épingles de M<sup>me</sup> de Rodennec !

L'étonnement le plus intense apparaissait sur

la physionomie d'Armelle. Ses grands yeux interrogateurs, un peu dilatés par la surprise, se tournèrent vers sa grand-mère.

– Qu'est-ce que cela veut dire, bonne-maman ?

– Je voudrais bien que tu me l'expliques, Armelle, riposta froidement la vieille dame.

La jeune fille eut un brusque mouvement. Son regard s'angoissa tout à coup, une rougeur brûlante couvrit son visage.

– Bonne-maman... est-ce que... est-ce que vous penseriez ? balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

– Je ne veux rien penser. J'attends que tu m'expliques...

– Que voulez-vous dire, ma mère ? s'écria M<sup>me</sup> Arzen, sortant de sa première stupeur.

– Je ne dis rien. Seulement, la présence de ces bijoux ici doit être justifiée.

Un cri de douleur s'échappa des lèvres blêmies d'Armelle.

– Ah ! vous croyez que c’est moi ! Moi qui ai volé ! Oh ! bonne-maman...

Elle s’enfuit de la salle, gravit l’escalier, alla se jeter à genoux dans sa chambre, devant son lit. Enfouissant dans la couverture son visage brûlant, elle se mit à sangloter. Sa mère, accourue près d’elle, essaya de la calmer avec de tendres paroles. Mais elle répétait :

– Oh ! c’est horrible, c’est horrible ! Qui a pu faire cela ? Et grand-mère me croit capable de cette chose affreuse ! Et vous, maman... vous ?

– Ô ma pauvre chérie, ne crains rien, je sais que tu es toujours mon Armelle si droite, si délicate, incapable de la moindre compromission de conscience. Et ta grand-mère en est aussi persuadée que moi. Elle regrette déjà de t’avoir parlé ainsi.

– Oui, mais tant que tout ne sera pas expliqué, elle doutera ! Et comment expliquer puisque je ne sais rien ? Qui a mis là ces épingles ? Qui ?

Elle s’interrompt. Son regard s’était rencontré avec celui de sa mère et elles avaient compris



toute deux qu'une même pensée leur traversait l'esprit.

– Oh ! ce serait si affreux ! murmura Armelle.

– Épouvantable ! Mais, depuis quelque temps, j'ouvre les yeux et je me méfie... Écoute, Armelle, je vais tout raconter à ton père, lui faire part de nos remarques.

La jeune fille se tordit les mains :

– Et si papa croit, lui aussi ?...

– Ne crains rien, ma chérie, ton père te connaît trop bien pour cela. Et, je te le répète, ta grand-mère elle-même ne t'accuse pas. Allons, couche-toi vite maintenant, tu as la fièvre, ma pauvre mignonne.

– Mais maman, pour les rendre... comment s'y prend-on ? dit-elle avec angoisse.

– Nous chercherons un moyen. Ne crains rien, ne t'inquiète pas, mon enfant, je t'en supplie ! Nous percerons à jour toutes ces machinations, car il faut que la coupable soit connue.

– Quoi qu'il en soit, je ne pourrai jamais oublier que bonne-maman – ma bonne-maman

chérie qui m'aimait tant ! – a douté de moi ! dit la jeune fille avec un frisson de douleur.

Elle était pâle et tremblante, et semblait ne pouvoir se soutenir. Sur les instances de sa mère, elle se mit au lit. Une heure plus tard, Jeanne-Marie allait en hâte quérir le docteur Dornoy. Armelle était en proie au délire et se plaignait sans relâche en portant la main à sa tête. Cette dernière secousse avait été trop forte pour son organisme affaibli. Et quand Marion et ses frères rentrèrent de leur pension, ils apprirent que leur grande sœur était très malade.

Tug, en trois bonds, gravit l'escalier. Il se heurta à sa grand-mère qui sortait de la chambre d'Armelle les larmes aux yeux, car la jeune fille, en la voyant près de son lit, avait manifesté une telle agitation qu'elle avait dû s'éloigner aussitôt.

– Bonne-maman, qu'est-ce qu'elle a ?

– Le docteur ne se prononce pas encore... Il craint une fièvre cérébrale...

– Mais qu'a-t-elle eu ?... Ce matin elle allait mieux...

Il s'interrompit en voyant Moussia apparaître dans l'escalier. Elle portait avec précaution une tasse pleine d'une infusion.

Une lueur brilla sous les cils roux de Tug. À peine sa cousine avait-elle mis le pied sur le palier qu'il bondit, saisit la tasse et, la portant à ses lèvres, en avala le contenu.

– Tug, que signifie ?... s'écrièrent à la fois M<sup>me</sup> Arzen et sa petite-fille.

Mais Tug s'enfuyait vers la chambre, emportant la tasse au fond de laquelle demeurait un peu de liquide. Il s'enferma à clé et refusa d'ouvrir à sa grand-mère en répétant obstinément :

– Cette fois, je ne peux pas vous obéir, bonne-maman, pardonnez-moi, punissez-moi si vous le voulez, mais ce que je fais je dois le faire.

Une heure plus tard, il descendit mystérieusement à la cuisine en jetant autour de lui des coups d'œil méfiants. Jeanne-Marie y était seule. Il lui remit la tasse soigneusement enveloppée en lui disant à voix basse :

– Je te confie cela. Tu vas l’enfermer dans l’armoire de ta chambre tout de suite en ayant soin que personne ne te voie, parce que chez moi rien ne ferme bien. Et si je suis malade demain, tu feras remarquer que c’est moi qui ai bu la tisane que Moussia portait à Armelle.

La vieille femme le regarda d’un air ahuri.

– Qu’est-ce que vous me racontez là, mon petit ?

– Tu n’as pas besoin de comprendre pour le moment. Mais surtout porte toi-même à Armelle ses tisanes et tout ce dont elle peut avoir besoin.

– Seigneur, quelles idées vous viennent, Tug ? Et pourquoi seriez-vous malade demain ?

– On verra ! répliqua laconiquement le jeune garçon en tournant les talons.

## XIII

### *La correspondance de Moussia*

Les Rodennec apprirent ce soir-là l'aggravation de l'état d'Armelle. Et dès le lendemain matin, de très bonne heure, Even était à la maison Arzen, s'informant près de Jeanne-Marie avec une anxiété qu'il ne dissimulait pas.

La vieille femme, dont la physionomie était toute bouleversée, lui apprit que sa jeune maîtresse n'allait ni mieux ni pire. Le docteur Dornoy ne disait rien encore, mais il paraissait inquiet.

– Et voilà-t-il pas que Tug aussi a été malade cette nuit ! ajouta Jeanne-Marie. Lui qui n'a jamais rien !

– Tug ! C'est extraordinaire, en effet. Qu'a-t-il donc ?

La servante prit un air moitié embarrassé, moitié mystérieux.

– J’ai des idées là-dessus, monsieur, mais je ne peux pas les dire. Enfin, le pauvre petit va mieux ce matin, il dit même qu’il veut se lever.

– Dites-lui que je viendrai le voir cet après-midi, Jeanne-Marie.

– Il sera joliment content, monsieur !

Even s’en alla soucieux. Il avait découvert chez la vieille servante des réticences qui lui donnaient à penser. Cette soudaine aggravation de l’incompréhensible maladie d’Armelle, ce malaise inexplicable du robuste Tugdual étaient étranges.

Il rentrait chez lui, distrait et préoccupé, et faillit heurter dans le vestibule M. Arnzof, le secrétaire de son père.

– Ah ! pardon, je ne vous avais pas aperçu ! dit-il en lui tendant la main.

– J’allais précisément vous demander de m’accorder un moment d’entretien.

– Très volontiers. Venez donc.

Il précéda le secrétaire vers son appartement et il l'introduisit dans un salon meublé à l'orientale, décoré de peaux de tigres, d'objets précieux, de superbes tapis d'Orient. Sur l'invitation du jeune homme, M. Arnzof s'assit. Il semblait ému et agité, et respira longuement avant de prendre la parole.

– Voici de quoi il s'agit, monsieur. Ce matin, en sortant, j'ai rencontré le facteur ; il me remit, sur ma demande, mon courrier, composé uniquement de journaux. En dépliant, tout à l'heure, l'un d'eux, je trouvai une lettre qui s'était glissée à l'intérieur. Elle était adressée à M<sup>lle</sup> Moussia Arzen. La vue de la suscription me fit sursauter. Cette écriture si caractéristique, dont jamais encore je n'avais vu la pareille, c'était,..

Il respira de nouveau plus fort et acheva d'une voix plus basse :

– C'était celle de ma sœur.

– Vous avez une sœur ? dit Even avec surprise, car le secrétaire ne parlait jamais de sa famille.

– Oui, monsieur, malheureusement ! Tatiana, toute jeune, s’est affiliée à une société de nihilistes, et dès lors elle fut perdue pour mes parents et pour moi. C’est une dévoyée qui croit accomplir un devoir en se faisant la complice et peut-être parfois, hélas ! l’exécutrice de crimes affreux. J’ai essayé à plusieurs reprises de la ramener au bien, mais ce fut en vain. La dernière fois que je la vis – il y a deux ans – je la rencontrai à Moscou, dans une maison qu’elle m’avait indiquée. En montant l’escalier, je croisai, sortant visiblement de chez elle, une jeune personne dont, malgré le voile qui entourait son visage, je distinguai un peu les traits. Or, jugez de ma surprise lorsque je trouvai l’autre jour une ressemblance singulière entre M<sup>lle</sup> Moussia et elle.

Even sursauta sur son siège.

– Aurions-nous la bonne piste ? Mais, en ce cas, elle vous aurait reconnu. Or, je n’ai rien remarqué chez elle au moment où vous lui avez été présenté, sauf peut-être, toutefois, une légère inquiétude dans le regard.



– Ne me souciant aucunement d’être compromis, je m’étais grimé pour aller voir Tatiana. Elle n’a donc pu me reconnaître. Quant à moi, je n’ai rien dit, cette ressemblance pouvant, après tout, être fortuite. Mais cette lettre, si réellement elle vient de Tatiana – et cette écriture est certainement la sienne – me donnerait l’assurance que cette jeune fille et celle qui sortait de chez ma sœur sont une seule et même personne.

– Alors... elle serait une nihiliste, elle aussi ?

– Peut-être, et même certainement. Sans cela, elle n’oserait avoir des rapports avec Tatiana, dont les doctrines et les actes lui feraient horreur. En tout cas, ces rapports sont excessivement dangereux, et j’ai cru de mon devoir de vous en parler, monsieur, afin que vous jugiez s’il ne serait pas bon de prévenir discrètement M. Arzen du péril que représente pour lui et les siens la présence de cette jeune fille. Car du moment où elle correspond toujours avec Tatiana, c’est qu’elle continue à pratiquer les mêmes doctrines.

– C’est terrible ! Oui, je dois le prévenir. Mais

c'est bien délicat, monsieur Arnzof, car enfin, si cette lettre n'était pas de votre sœur, après tout !

– C'est son écriture, j'en suis certain ! Tout y est, tout ! Je l'ai comparée, d'ailleurs, à des lettres d'elle que j'ai conservées. Tenez, les voilà. Voyez, monsieur.

Après un minutieux examen, Even dut convenir que, en effet, on ne pouvait guère conserver de doutes.

– Voulez-vous me laisser tout cela ? demanda-t-il. Cet après-midi, j'irai voir M. Arzen et lui communiquerai votre découverte, laquelle ne m'étonne qu'à moitié, car ma défiance à l'égard de cette jeune fille croissait de jour en jour. Mais quelle tristesse pour ces pauvres amis, si nous avons vu juste !

– Hélas ! je le sais par moi-même ! murmura M. Arnzof.

Even lui prit les mains et les serra fortement.

– Merci de n'avoir pas hésité à me faire connaître votre douloureux secret pour rendre service à ces amis que j'aime si profondément.

Mais soyez rassuré que je garderai ce secret, et M. Arzen également, je m'en porte garant.

– Oh ! je le sais, monsieur ! Je connais votre délicatesse et, si peu que j'aie vu M. Arzen, j'ai pu deviner quel parfait honnête homme il était. Par contre, cette Moussia m'a déplu dès le premier instant.

– Et ils sont tous en admiration devant elle !... Tous, non, car Tug la déteste et s'en méfie. Je viens d'apprendre qu'il est malade, lui aussi.

– Vraiment ? Et sa sœur, comment va-t-elle ?

Le visage d'Even s'assombrit.

– Très mal encore. C'est bizarre, cette maladie à laquelle on ne comprend rien !... Et voilà Tug... Mais non, je ne veux pas penser à cela !

M. Arnzof secoua la tête.

– Si elle est affiliée aux Vengeurs rouges, tous les soupçons peuvent être permis, dit-il tristement.

– Voulez-vous dire qui... ?

– Je ne veux rien dire, monsieur, avant de

savoir si vraiment j'ai deviné.

– Mais vous me faites entrevoir des horizons terribles ! murmura Even qui avait un peu pâli.

\*

Tugdual se sentait mieux cet après-midi. Il avait voulu se lever et s'était assis près de sa fenêtre ouverte. Sa mine était pâle et altérée, mais une lueur de contentement brillait dans ses yeux. Il avait conscience d'avoir accompli son devoir, la veille, et d'avoir fait faire un pas immense à l'œuvre poursuivie par ses alliés et par lui. Ce matin, en présence de Jeanne-Marie, il avait raconté à son père et à sa mère ce qui s'était passé au sujet de la tasse de tisane. Puis Jeanne-Marie avait solennellement remis à son maître la pièce à conviction. Le docteur Dornoy étant arrivé sur ces entrefaites, M. Arzen avait eu avec lui un conciliabule, à la suite duquel le médecin était parti, emportant la tasse au fond de laquelle demeurait toujours un peu de liquide.

– Vous voyez que c’est du poison, papa ? avait demandé Tug.

– Je ne sais... Je n’ose penser, avait répondu M. Arzen, que la révélation de son fils semblait abasourdir.

Pas un mot de cela n’avait été dit à bonne-maman, déjà très affectée par la maladie d’Armelle, et qui avait dû s’aliter cet après-midi. Mais tandis que Tug humait à sa fenêtre l’air frais de cette journée d’automne, M. Arzen et sa femme s’entretenaient à mi-voix dans le cabinet notarial. M<sup>me</sup> Arzen racontait toutes ses observations au sujet de Moussia, elle parlait du changement de l’aïeule à l’égard d’Armelle. Et cette découverte des épingles dans la table à ouvrage de la jeune fille ! Quelle main criminelle avait pu les déposer là, si ce n’est celle de Moussia ?

Le pauvre M. Arzen n’en revenait pas. Lui aussi, comme sa mère, avait eu un épais bandeau sur les yeux.

– Mais c’est horrible ! Comment croire cela ? répétait-il.

On frappa à la porte, et un des clerks entra, l'informant que le vicomte de Rodennec demandait à lui parler.

– Faites entrer, dit M. Arzen.

Sa femme disparut, pendant qu'Even entra. Le notaire s'avança, la main tendue, vers son jeune voisin. Et, réciproquement, ils remarquèrent l'altération de leur physionomie.

– Comment va M<sup>lle</sup> Armelle ? s'informa aussitôt Even d'une voix inquiète.

– Plutôt un peu mieux depuis une heure. Le docteur espère qu'elle va entrer dans une phase meilleure.

– Et Tug ?

– Tug est mieux aussi, je vous remercie. Mais quelle nuit nous avons eue entre ces deux enfants !

– Et à quoi attribuez-vous le malaise de Tug ?

M. Arzen eut un tressaillement qui n'échappa pas à l'œil observateur d'Even.

– Je ne sais pas trop... une digestion mauvaise,

sans doute.

Even n'insista pas, mais, sortant la lettre de sa poche, il la tendit à M. Arzen.

– Ceci s'est trouvé par mégarde dans le courrier de M. Arnzof, et je venais vous la rapporter.

– Oh ! c'est pour Moussia, de son amie russe ! dit le notaire.

– Elle a une amie là-bas ?

– Oui, et elles s'écrivent assez fréquemment. C'est la fille d'un médecin, paraît-il, elle l'a connue à Bagleff, le village où habitait sa tante. Les parents de cette jeune fille avaient là une petite propriété où ils passaient l'été.

– Comment s'appelaient-ils ?

– Varénine, autant que je puis me le rappeler.

– Vous n'avez pas songé à prendre des renseignements au sujet de cette amie ?

– Non, ma mère avait toute confiance en Moussia... et moi aussi.

– Pardonnez-moi si je vous parais indiscret, dit

résolument le jeune homme. C'est uniquement ma profonde estime et mon affection pour vous tous qui me guident en ce moment. Voici la chose en deux mots : M. Arnzof a cru reconnaître l'écriture de sa sœur, nihiliste des plus dangereuses.

M. Arzen eut un brusque sursaut.

– Il ne manquait plus que cela ! Est-ce que ma femme aurait raison ?...

– M<sup>me</sup> Arzen se défie de sa nièce ?

– Oui... Elle a des idées, des soupçons... Je ne pouvais pas y croire, c'est trop affreux. Mais si vraiment elle a des accointances pareilles... Écoutez, je suis son tuteur, elle est mineure, j'ai le droit d'ouvrir cette lettre.

Even inclina affirmativement la tête. M. Arzen fendit l'enveloppe d'une main fébrile et en sortit une feuille de papier couverte de caractères étrangers.

– Bon, c'est écrit en russe !

– Voulez-vous me permettre de vous le traduire ? proposa Even.



M. Arzen lui tendit la feuille avec empressement. Et Even commença :

« Je crois décidément, ma chère, que tu fais des cachotteries à l'égard de ton amie Tatiana. À quoi peuvent bien servir les petites poudres que je t'ai envoyées sur ta demande ? Tu aurais pu me le dire à demi-mot. Au lieu de cela, tu me racontes une histoire impossible, à laquelle je n'ai pas cru un instant. Et tes espoirs de mariage avec ton riche voisin, où en sont-ils ? Tâche de presser un peu les choses, car j'ai besoin d'argent et je suis moins disposée que jamais à oublier ta promesse formelle. Je veux bien garder le silence, mais il faut m'en dédommager. Or, comme tu n'as pas le sou et que tes soi-disant parents ne sont pas fortunés, tu ne peux t'en tirer que par un beau mariage. Épouse donc vite ton vicomte et arrange-toi surtout pour te faire reconnaître une grosse dot. C'est un beau rêve que tu feras là, Lydia ! La petite cousine de Nathalie Varénine n'aurait jamais osé, à un moment, espérer pareille chose. Aussi faut-il qu'elle en fasse profiter ses

camarades et surtout cette bonne Tatiana qui l'a si bien aidée. Sans moi, ma petite colombe, tu ne serais encore que Lydia Galgoff, c'est-à-dire une besogneuse de mon espèce. Tâche de t'en souvenir toujours.

Réponds-moi promptement et renseigne-moi en même temps au sujet des petites poudres. J'ai des remords à ce propos. Je ferais tout pour « la cause », mais, en dehors de cela, il y a des actes qui me répugnent et que je te sais capable d'accomplir de sang-froid. »

« T. A. »

Even avait fait cette lecture d'une voix basse et frémissante. En terminant, il leva les yeux et rencontra un regard plein d'horreur. Les deux hommes étaient aussi blêmes l'un que l'autre.

– Qu'est-ce donc que cette créature ? balbutia M. Arzen. Et ces poudres ?... Est-ce que Tug aurait bien deviné ?...

– Tug ?... Deviné quoi ?

– Que... qu'Armelle était l'objet d'une

tentative d'empoisonnement. Le brave enfant avait, depuis quelque temps, des soupçons et, pour s'en assurer, il n'a rien trouvé de mieux que d'avaler, hier soir, la tisane apportée par Moussia à ma fille. Or, il a été très sérieusement souffrant cette nuit.

– Oh ! le brave garçon ! s'écria Even avec émotion. Aussi héroïque qu'intelligent et bon ! Oui, il avait bien deviné, nous avons là la preuve ! Cette abominable créature – je l'avais aussi compris depuis longtemps – haïssait M<sup>lle</sup> Armelle. Pour la supprimer de sa route, elle n'a pas hésité devant le crime.

– Et c'est la fille de mon frère ! dit M. Arzen d'une voix éteinte.

Even secoua la tête.

– Je n'en suis rien moins que sûr ! Pourquoi cette Tatiana l'appelle-t-elle Lydia et parle-t-elle d'un secret entre elles ? Je soupçonne là quelque ténébreuse machination.

– Oh ! si cela pouvait être !... Si cette misérable, au moins, n'appartenait pas à notre

famille ! Mais pourvu que ma pauvre Armelle...

Sa voix se brisa dans sa gorge.

– Oh ! non, non, elle guérira ! J’ai confiance que Dieu vous laissera celle qui est le charme de votre demeure ! Et pour avoir le droit de la protéger, moi aussi, contre son odieuse ennemie, je vous demande, monsieur – sûr que je suis d’avance du consentement de mes parents – la main de M<sup>lle</sup> Armelle.

M. Arzen le regarda d’un air un peu abasourdi.

– Quoi ! vous voulez, monsieur ?...

– Oui, je vous en prie ! Dites-lui que j’ai une si profonde affection pour elle, que je la rendrai si heureuse !

Le notaire lui prit les mains qu’il serra vigoureusement.

– Je n’en doute pas ! Vous êtes digne de toute notre estime, monsieur, et je ne saurais vous dire avec quelle joie nous vous confierons notre Armelle. Mais elle est malade, hélas ! Et qui sait, si vraiment il s’agit de poison, quels troubles peuvent subsister dans son organisme ?

– Non, non, nous la guérissons ! Parlez-lui le plus tôt possible, parlez à M<sup>me</sup> Arzen ; de mon côté, je vais prévenir mes parents. Il faut que nous soyons fiancés le plus tôt possible. Alors, cette créature, voyant tous ses espoirs déçus, se dévoilera peut-être d'elle-même. Non, monsieur, je ne puis croire qu'elle soit une Arzen ! Remarquez bien toutes les allusions contenues dans cette lettre et la menace cachée... Si elle ne parle pas, nous verrons, par M. Arnzof, à nous renseigner sur sa véritable personnalité. Cette Tatiana a besoin d'argent, on lui en donnera en échange de ses révélations sur la prétendue Moussia.

– Puissiez-vous deviner juste ! Mais comment allons-nous procéder pour essayer de lui arracher la vérité ? L'incident provoqué par Tug a dû la mettre sur ses gardes, elle doit craindre de voir son crime découvert.

Les deux hommes conférèrent longuement. Bientôt le docteur Dornoy, qui arrivait avec une mine soucieuse et grave, se joignit à eux. En sortant de ce conciliabule, M. Arzen alla trouver

sa femme qui se reposait un peu dans une chambre voisine de celle d'Armelle. Peu de temps après, il se dirigeait vers la chambre de Moussia.

La jeune fille travaillait à une aquarelle destinée à être offerte à Armelle pour sa fête, ainsi qu'elle l'avait confié quelque temps auparavant à sa tante. À l'entrée de M. Arzen, un imperceptible tressaillement courut sur son visage. Mais elle se leva avec un gracieux empressement, les lèvres entrouvertes par un sourire de bienvenue.

– J'ai à vous parler, Lydia, dit froidement M. Arzen.

Elle eut un brusque mouvement, son teint pâlit un peu.

– Lydia ? Pourquoi m'appellez-vous ainsi, mon oncle ? dit-elle d'une voix dont l'apparente tranquillité ne trompait pas en ce moment M. Arzen.

– Parce que c'est votre nom, Lydia Galgoff... Et ne m'appellez pas votre oncle, je ne le suis pas,

ajouta-t-il, payant d'audace, car toute certitude à ce sujet lui faisait défaut.

Le visage de Moussia pâlit davantage encore. Puis soudainement, il devint pourpre, et les yeux pâles s'éclairèrent d'une lueur d'indignation douloureuse.

– Eh quoi ! vous reniez maintenant la malheureuse orpheline qui n'avait d'autre abri que votre toit ? Que vous ai-je donc fait, mon oncle ?

– Vous avez semé d'abord le trouble dans notre famille si unie avant votre arrivée, vous avez nui à Armelle près de sa grand-mère... et, pour couronner votre œuvre, vous avez tenté d'empoisonner ma pauvre fille.

Moussia eut une exclamation d'horreur parfaitement jouée.

– Vous osez !... Oh ! c'est abominable ! Me dire cela en face, à moi qui chéris Armelle !

– Taisez-vous, misérable hypocrite ! s'écria M. Arzen, ne se contenant plus. Grâce à Tugdual, nous avons des preuves de votre crime. Dans le

liquide restant au fond de la tasse, le docteur Dornoy a trouvé le poison qui a, cette nuit, rendu malade mon fils, et que vous versiez peu à peu à ma pauvre Armelle.

Le visage de Moussia s'altéra subitement. Mais, se raidissant, elle riposta d'un ton de défi :

– Et qui vous dit que ce soit moi ? La tisane n'a pas été préparée de ma main...

– Non, mais comme il est impossible d'accuser notre fidèle Jeanne-Marie et que c'est vous qui l'avez montée... D'ailleurs, dans certaine lettre dont je viens de prendre connaissance, il est question de petites poudres au sujet desquelles votre correspondante a des remords, car elle craint que vous ne les destiniez à un usage par trop criminel.

Une lueur d'effroi parut dans les yeux de Moussia.

– Une lettre ? Quelle lettre ? dit-elle d'une voix toute changée.

– Elle est signée T. A. et nous a paru fort édifiante. C'est ainsi que nous avons pu



comprendre que vous n'étiez qu'une aventurière vous faisant passer pour la fille de Gustave Arzen.

Pendant un court instant, Moussia parut affaissée sous le poids de cette accusation formulée par M. Arzen du ton d'un homme sûr de lui. Mais aussitôt elle se redressa, la mine arrogante, les yeux luisants de sourde fureur.

– Ah ! vous croyez ? Et vos preuves ? Où sont vos preuves ?

– J'en fournirai à qui de droit, ne craignez rien. Et la justice va être saisie de votre tentative d'empoisonnement.

La teinte blême s'accentua sur le visage de Moussia. Mais elle voulut encore payer d'audace.

– Eh bien ! soit, accusez-moi. Mais, de mon côté, je raconterai comment les épingles de M<sup>me</sup> de Rodennec furent découvertes dans la table à ouvrage d'Armelle.

– Eh bien ! racontez-le donc, misérable ! Racontez-le ! Mais M<sup>me</sup> de Rodennec fera connaître aussi vos perfides insinuations au sujet

de la prétendue passion d'Armelle pour les bijoux ; son fils dira comment il a surpris vos regards et vos gestes de convoitise lorsque nous furent montrés les joyaux de la comtesse. Oui, vous pouvez répéter vos mensonges devant la justice, mais nous ne les craignons pas et nous vous démasquerons, misérable hypocrite !

Il fallait des événements bien graves pour enlever le tranquille M. Arzen à son calme habituel. Mais, cette fois, il était visiblement hors de lui. Maintenant, il ne doutait plus de l'entière culpabilité de la soi-disant Moussia et il était persuadé qu'elle n'avait aucun lien avec sa famille. Mais il comprenait combien il serait difficile d'obtenir des explications et un aveu. La jeune fille, en effet, ripostait tranquillement à sa menace :

– Soit, la justice décidera. Et vous vous repentirez d'avoir ainsi traité votre nièce.

– Ma nièce ! Non, vous ne l'êtes pas ! Et nous le prouverons ! En attendant, je vous enferme afin que vous ne puissiez plus nuire à personne.

Et joignant le geste à la parole, M. Arzen, sortant de la chambre, donna un tour de clé à la serrure.

## XIV

### *La fin d'un mauvais rêve*

Le soir de ce jour, M<sup>me</sup> de Rodennec vint pour adresser au nom de son mari et au sien la demande officielle aux parents d'Armelle. Ce n'était pas sans hésiter que le comte et elle avaient accédé au désir de leur fils. Certes, Armelle leur plaisait infiniment, mais comme M. Arzen, ils n'étaient pas sans inquiétude au sujet des suites que pourrait avoir pour la jeune fille le lent empoisonnement dont elle était victime depuis quelque temps. Cependant, devant les instances d'Even, ils se décidèrent à faire la démarche désirée par leur fils.

M. et M<sup>me</sup> Arzen reçurent la comtesse et, très loyalement, renouvelèrent les objections déjà faites au jeune homme.

– Je dois dire cependant, ajouta M. Arzen, que

le docteur Dornoy nous a assuré qu'avec des soins, un traitement approprié, du grand air et de la distraction, il ne subsisterait aucune altération dans la santé de notre fille. Mais il serait malgré tout plus raisonnable d'attendre. Je ne voudrais pas que M. Even pût, un jour, nous reprocher quelque chose à ce sujet.

– Non, il ne vous reprochera rien, puisque c'est lui qui le veut ainsi. Notre cher enfant déplore d'avoir été cause – bien involontairement – de la haine toute particulière portée par Moussia à votre fille. Cette créature s'était probablement imaginé que, sans la présence d'Armelle, elle aurait réussi facilement à devenir vicomtesse de Rodennec et elle n'a rien trouvé de mieux que de supprimer l'obstacle. Or, Even veut, par son affection, par les attentions dont il entourera sa fiancée, contribuer à sa guérison.

Un quart d'heure plus tard, M<sup>me</sup> de Rodennec était introduite dans la chambre d'Armelle.

La jeune fille se trouvait mieux ce soir, tout danger de fièvre cérébrale était écarté. Et le mince visage pâli s'éclaira de bonheur lorsque

M<sup>me</sup> de Rodennec, après l'avoir tendrement embrassée, lui dit qu'elle venait lui demander de devenir leur fille, la femme d'Even.

La jeune fille objecta cependant :

– Mais je suis malade...

– Ce n'est rien du tout, ma chérie, vous allez guérir très vite. Even se chargera de vous y aider. Allons, dites-moi oui bien vite, mon Armelle !

– Oh ! oui, oui ! Je serai si heureuse ! dit Armelle en appuyant sa joue sur l'épaule de l'aimable femme.

Tug, en apprenant la nouvelle, fit un bond sur son fauteuil, en dépit de la faiblesse qui lui était restée de son grave malaise de la nuit.

– Ah ! ça y est ! Vive mon beau-frère ! Et vive notre Armelle ! La pauvre, elle a bien mérité ça. Mais je voudrais voir le nez que va faire cette canaille de Moussia quand on lui apprendra la chose.

Ce désir de Tug n'aurait pu être exaucé, car, le lendemain matin, lorsque Jeanne-Marie entra dans la chambre de Moussia pour lui porter son

déjeuner, l'oiseau s'était envolé. La jeune fille s'était enfuie, sans doute par la fenêtre, ce qui était assez facile étant donné que le toit de la buanderie se trouvait au-dessous. Se sentant complètement dévoilée, elle avait jugé prudent de ne pas attendre que la justice fût mise dans l'affaire.

Avec mille précautions, on apprit à M<sup>me</sup> Arzen mère ce qu'il en était. Ce fut un coup terrible pour la pauvre bonne-maman.

Tout d'abord, elle refusa d'y croire.

Elle dut se rendre cependant à l'évidence en lisant la lettre de Tatiana et en constatant la fuite de celle qu'elle avait appelée sa petite-fille.

– Alors, elle ne serait donc pas la fille de Gustave ? s'écria-t-elle.

– Je l'espère de tout mon cœur ! répondit M. Arzen. Cependant, nous n'avons pas d'assurance formelle à ce sujet. Mais M. Arnzof est venu tout à l'heure m'offrir de partir immédiatement pour Pétersbourg et d'essayer de découvrir sa sœur, afin de lui arracher la vérité au

sujet de cette Moussia. Celle-ci bénéficie encore de l'incertitude où nous sommes, car si j'étais absolument certain qu'elle n'est pas la fille de mon frère, je l'aurais immédiatement dénoncée à la justice.

– Oh ! non, non ! dit bonne-maman qui tremblait de chagrin. Laissez-la aller, cette malheureuse, et que nous n'en entendions plus parler !

– Oui, mais j'aimerais malgré tout empêcher qu'elle pût nuire ailleurs. C'est une empoisonneuse, ni plus ni moins, et il était grand temps qu'on s'en aperçût pour notre pauvre Armelle.

L'aïeule frissonna et des larmes remplirent ses yeux, coulèrent sur ses joues ridées. Elle se reprochait maintenant amèrement la confiance accordée à l'habile enjôleuse.

M<sup>lle</sup> Lazarine, elle aussi, tomba de son haut en apprenant l'indignité de celle qu'elle prônait si fort. Et elle ne fut pas la seule dans Losbéleuc où Moussia, par son air doux et simple, ses flatteries habiles, tout cet ensemble d'effacement hypocrite



qui la caractérisait, s'était fait nombre de sympathies.

– Quant à moi, elle ne m'a jamais plu, déclara le docteur Dornoy, et je n'ai jamais compris l'enthousiasme de ma sœur.

M<sup>me</sup> de Rodennec, dans son repentir d'avoir laissé un instant son soupçon s'égarer sur Armelle à propos des épingles disparues, ne savait qu'imaginer pour gâter sa future belle-fille. La convalescence de la jeune malade avançait à grands pas dans cette atmosphère d'affection et de joie tranquille.

Tug était devenu, parmi les siens, une sorte de héros. L'excellent garçon ne s'en faisait pas accroire pour cela et se contentait de jouir du bonheur de sa chère grande sœur et de son ami Even, le seul qui eût, comme lui, éventé l'hypocrisie de Moussia.

De celle-ci, on avait eu, par M. Arnzof, tous les renseignements désirables. Elle était la fille d'une sœur de la défunte M<sup>me</sup> Gustave Arzen. Orpheline de père et de mère, elle avait été élevée, comme sa cousine, la véritable Moussia,

par leur tante commune. C'est là qu'elle avait connu Tatiana Arnzof, beaucoup plus âgée, mais qui prit sur elle un certain empire, sans toutefois savoir à quoi s'en tenir au juste sur cette nature fuyante dont elle avait percé peu à peu la fourberie.

Un soir, Moussia Arzen s'était couchée en proie à une subite indisposition. Il régnait à cette époque, dans la contrée, une mauvaise fièvre qui faisait nombre de victimes et occasionnait des morts foudroyantes. Moussia devait en être atteinte car, dans la nuit, elle était morte.

Alors, une idée était venue à Lydia. Les deux cousines se ressemblaient étonnamment. Pourquoi ne serait-ce pas Lydia qui serait censée être morte, tandis qu'en réalité elle se ferait passer pour Moussia et aurait l'espoir d'être un jour adoptée, dotée par la famille française de celle-ci, en admettant que Gustave Arzen persistât à ne pas s'occuper de sa fille, sinon pour envoyer le prix de son entretien ?

Tatiana, consultée, approuva le plan. On en fit part à la tante, qui se montra d'abord plus rétive.

Mais c'était une nature faible, sur laquelle Lydia avait pris une influence prépondérante. Elle céda et ce fut soi-disant Lydia Galgoff qui fut portée au petit cimetière.

Peu de temps après, M. Arzen, s'avisant de se soucier de sa fille, la fit venir en France et la mit dans une pension pour compléter, un peu tardivement, son éducation et son instruction. Intelligente et d'esprit assimilateur, Lydia, en deux ans, avait fait d'étonnants progrès, s'était acquis la sympathie de ses maîtresses, qui avaient fait d'elle le plus enthousiaste éloge à M. Arzen et à sa mère quand, après la mort de Gustave, ils avaient songé à emmener l'orpheline à Losbéléuc.

Tout s'expliquait et ce fut un soulagement pour les Arzen à l'idée que cette créature fourbe et criminelle n'avait avec eux aucun lien de famille. Le notaire s'empressa dès lors de faire rechercher l'aventurière. La police réussit à savoir qu'elle s'était embarquée à Saint-Nazaire pour les États-Unis. Mais, à New York, on perdait sa trace. Et les Arzen n'entendirent plus

parler d'elle.

Le mariage d'Even et d'Armelle se célébra un beau jour de fin d'automne. Ce fut un événement dans le pays. Les Rodennec s'étaient montrés d'une générosité royale pour les indigents de Losbéleuc et le bon recteur restait en admiration devant les ornements et les vases sacrés offerts par le futur époux. L'église ne put contenir toute l'assistance qui débordait au-dehors. On contemplait avidement les mariés, si jeunes et si beaux, et la comtesse de Rodennec, si jolie encore, si élégamment parée. Mais l'un des garçons d'honneur obtint aussi un grand succès. C'était Tugdual, qui conduisait Michelle, toute charmante dans sa robe bleu pâle et quelque peu fière du joli bracelet offert le matin même par la mariée.

– C'est lui qui a bu le poison pour sauver sa sœur ! chuchotait-on.

Tug promenait son œil clair et franc sur l'assistance, sans gêne comme sans orgueil. Et cette sympathique physionomie amena chez un vieux client de son père cette réflexion :

– Voilà un garçon qui fera un fameux honnête homme et qui continuera dignement la lignée des Arzen.

Le pénible souvenir de la fourbe créature qui avait usurpé la place de Moussia Arzen devait longtemps planer sur la demeure du notaire.

À tous, elle avait causé une blessure.

Et celle de l'aïeule était plus large, plus douloureuse que les autres. Elle n'en guérit réellement que le jour où elle reçut entre ses bras un petit Tugdual de Rodennec. Parents et grands-parents avait tous déclaré, d'un commun accord, que Tug avait bien mérité d'en être parrain, avec M<sup>me</sup> de Rodennec comme marraine. Tug apprécia cet honneur à sa valeur et ce fut certainement du fond du cœur qu'il fit au nom du nouveau-né les promesses d'usage. Comme le dit Armelle à son mari, celui-là ne serait pas un parrain d'apparat, il saurait remplir tout son devoir près de leur petit Tug si ses protecteurs naturels venaient à lui manquer un jour.

Un soir d'été, les deux familles se trouvaient réunies sur la terrasse de la maison des Oiseaux.

Josèphe, qui délaissait Kif-kif depuis la naissance de celui qu'elle appelait pompeusement « mon neveu », était tombée en contemplation devant le mignon bébé endormi qu'Armelle tenait sur ses genoux. Tug, assis près de sa sœur, regardait aussi son filleul. Bobby apparut à ce moment sur la terrasse, un peu bruyant, selon sa coutume. Tugdual lui fit signe de se modérer et Josie s'élança vers lui, le doigt levé.

– Tu vas réveiller mon neveu ! dit-elle d'un ton sévère, si drôle que tous furent pris d'un fou rire.

Bobby, la mine vexée, riposta dédaigneusement :

– Tu ne t'occupes plus de lui ! On ne peut plus s'amuser avec toi. Les filles, c'est décidément ennuyeux !

– Eh bien ! reste chez toi ! riposta majestueusement Josie en lui tournant le dos. J'aime mieux mon neveu que toi !

À cette déclaration, le pauvre Bobby perdit sa belle assurance. L'air consterné, il regardait sa

petite amie qui retournait vers le bébé. Armelle s'en aperçut et, se penchant vers Josie, elle lui dit d'un ton de reproche :

– C'est mal, Josie, de faire de la peine à ce pauvre Bobby.

La petite se retourna tout d'une pièce, vit la mine désolée de Bobby. Alors, d'un grand élan, elle courut vers le petit garçon et lui sauta au cou.

Armelle s'éloigna pour aller coucher le bébé. Michelle, qui travaillait un peu plus loin en écoutant la lecture que Marion faisait à Pascal, laissa son ouvrage pour répondre à un appel de Tugdual.

– Je crois vraiment, Michon, que tout le mal fait par cette fausse Moussia est à peu près réparé, dit Tugdual au bout d'un moment de silence.

– Oui, il me sembla. Armelle est tout à fait bien portante et très heureuse, Jean a compris enfin la nécessité du travail et Marion change beaucoup à son avantage, comme le disait hier M. de Rodennec à M<sup>me</sup> Arzen.

– En effet, notre Sapience se décide à prendre exemple sur Armelle. Elle commence à s’occuper un peu plus des autres et un peu moins de sa propre personne, de son intelligence surtout, que la Sainte-Nitouche lui avait fait croire supérieure et dispensée, de ce fait, des devoirs habituels et du souci d’autrui. Ah ! la canaille !

– Sans toi, Tug, je me serais peut-être laissé prendre comme les autres.

– Je ne crois pas, car tu es très observatrice et les fausses notes t’auraient vite donné l’éveil. Heureusement qu’Even a eu le flair, lui aussi ! Sans ça, vois-tu, si cette coquine était parvenue à devenir vicomtesse de Rodennec, quel chagrin pour cette pauvre Armelle et quel malheur pour Even ! Il n’y a pas que moi qui aie eu du nez dans cette affaire-là, vois-tu, Michon.

– Mais le tien était fameux, Tug ; à première vue, à la descente du wagon, tu l’avais devinée.

– Oui, mais on n’a pas voulu croire ce pauvre Tug, on a coupé aussi dans les cajoleries de la Sainte-Nitouche. Ah ! ça aurait pu nous coûter cher ! Mais tout est bien qui finit bien. Ne



pensons plus à ce mauvais temps, Michon, cela vaut mieux.

Ils se promenèrent en causant avec leur habituelle gaieté et revinrent vers la maison. Bonne-maman, qui aimait maintenant à se coucher tôt, s'était retirée, M. Arzen aussi, afin de terminer un travail pressé. Les enfants avaient gagné leur lit. Marion et Jean étaient allés étudier leurs leçons.

– Et toi, Tug, n'oublie pas que tu dois écrire ce soir à François, dit M<sup>me</sup> Arzen en voyant apparaître son fils cadet. C'est ton tour et notre cher aspirant serait trop marri de n'avoir pas de lettre par ce courrier.

– Oui, j'y pense, ne craignez rien, maman. Je vais conduire Michon jusqu'à sa grille et je rentrerai aussi.

Quelques instants plus tard, Tug, assis devant sa table, écrivait :

« Mon cher François,

« Voilà des nouvelles de la famille qui vont

aller te trouver là-bas, dans ces mers de Chine où tu navigues, heureux mortel ! Que je t'envie, mon grand ! Je sais bien qu'il y a les aléas du métier, mais c'est égal, l'existence est autrement agréable que celle de tabellion. Enfin, il faut suivre la voie que nous trace la Providence, comme le disait si bien ce bon M. Jacquet, notre ancien professeur de littérature, dont Jean t'a appris dernièrement la mort. C'est un brave homme de moins sur la terre. Et je me reproche maintenant de l'avoir fait un peu enrager quelquefois. Mais l'enfance est cruelle, comme l'a dit je ne sais qui, et la moitié de la vie se passe à regretter ce qu'on a fait pendant l'autre moitié. Hein ! je pense que ton cadet sait philosopher, maintenant ? J'ai seize ans, songes-y, mon vieux, et une caboche qui loge un tas d'idées, des observations en masse. Mais ça ne m'empêche pas de m'amuser ferme et de faire des tours à Michon, à Jean, à ce brave garçon de Pierre, toujours flemmard et pacifique.

« Voyons les nouvelles de tous, maintenant. Bonne-maman va mieux, elle se console tout à fait en dorlotant mon joli filleul, qui pousse à

merveille. Je suis très fier de lui ; mais tu peux croire que le papa et la maman le sont encore plus. Ça fait un bien gentil ménage, tu sais, François. Vois-tu, mon ami, malgré le temps écoulé, j'ai encore un petit frisson quand je songe à l'effroyable danger qu'était la présence au milieu de nous de cette abominable Moussia... »

Ici, Tug s'arrêta. Par la fenêtre ouverte entra l'air frais du soir, parfumé de senteurs sylvestres. Un rayon de lune éclairait le jardin de la maison Arzen et le petit parc de la maison des Oiseaux. Tug, le menton appuyé sur sa main, songeait maintenant. Il revoyait tous les détails du séjour de la soi-disant Moussia au milieu de la famille Arzen. Et il pensa tout à coup :

« Dire que je lui ai sauvé la vie à Belle-Isle ! Je ne le regrette pas, c'était mon devoir. Et, pour me remercier, elle empoisonnait ma grande sœur chérie ! Ah ! la canaille !



Cet ouvrage est le 278<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.